



Le pont Masseney, à la limite d'Orbey et de Hachimette
Au début du XXème siècle et au début du XXIème siècle



SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DU CANTON DE LAPOUTROIE VAL D'ORBÉY



Orbey

BULLETIN N°21
2002

**BULLETIN DE LA
SOCIETE D'HISTOIRE
DU CANTON DE LAPOUTROIE
VAL D'ORBEY**

N° 21 - 2002

SIEGE SOCIAL
50, rue Charles de Gaulle
68370 ORBEY

**La Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie – Val d'Orbey est inscrite au
Registre des Associations du Tribunal d'Instance de Kaysersberg, Volume 5, Folio
n° 40. Elle est affiliée à la Fédération des Sociétés d'Histoire d'Alsace.**

Le présent Bulletin n° 21 – 2002 a été tiré à 370 exemplaires.

**Le Code de la propriété intellectuelle (loi n° 92-597 du 1er juillet 1992) interdit les
copies ou reproductions destinées à une utilisation collective (art L 122-5) Toute
représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que
ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue
une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.**

Dépôt légal : 2e trimestre 2002

N° ISSN 0753-8413

SOMMAIRE

Page		
2	Sommaire	SIMON Armand
3	Éditorial	SIMON Armand
4	Assemblée Générale du 29 avril 2001	HERMANN Maurice
5	Assemblée Générale du 28 avril 2002	DEMANGEAT Jacky
7	Membres de la Société d'Histoire et Comité	DUPONT Rose-Blanche
9	Le chapitre de Saint-Dié et ses territoires alsaciens: ses relations avec la vallée de la Weiss aux XIV ^e et XV ^e siècles.	PARMENTIER Damien
15	Les seigneurs du Val d'Orbey, du Moyen Age à la Révolution	JEHIN Philippe
21	Comment on devient médecin au XVIII ^e siècle.	BARADEL Yvette
23	La vente de l'actuelle maison du pays welche en 1796	PETITDEMANGE Henri
28	Les transports routiers publics dans la vallée de la Weiss au XIX ^e siècle	LICHTLE Francis
35	La nouvelle route de Lapoutroie au Col du Bonhomme 1839-1846. Un épisode de l'histoire de la R.N. 415	LICHTLE Francis
41	Guerres et occupations dans le canton de Lapoutroie. 1870-1945	BARADEL Yvette
54	Les premiers «Malgré nous» après 1870 : extraits d'une lettre d'un jeune soldat orbélais en 1885.	BEDEZ Pierre
56	Le bal du gendarme du Bonhomme en 1901	JEHIN Philippe
58	Le Journal de guerre de Rosalie Husson. 1914-1915	MICHEL Gilbert
72	Fréland pendant la 1 ^{ère} Guerre mondiale	WIRRMANN Benoît
77	Photo de classe : écoliers d'Orbey en 1929.	BEDEZ Pierre
78	Le dimanche à Lapoutroie vers 1930-1935,	MATHIEU Jean
84	Les Zottes ou les fêtes dans le Val d'Orbey	MATHIEU Jean
86	Le Président René Coty à Fréland, les 7 et 8 juillet 1957,	WIRRMANN Benoît
87	Les écarts du canton de Lapoutroie, 1970-1980	BARADEL Yvette
91	Michel Haillant	DUPONT Gérard
92	Lo karnaval de mè djènas - Le carnaval de ma jeunesse	HAXAIRE Marguerite
		HERMANN Maurice
94	Inn mèryèdj da léz énay singkant - Un mariage dans les années cinquante	MILLION Gérard
96	Lé matla de d'da lo ta - Les matelas du temps passé	BAUMANN Gaby
98	Lo vi do Kurey - Le vin du curé	PETITDEMANGE Henri
100	Mayann é Sidaur - Marianne et Isidore	BAUMANN Gaby
104	In dja tchèpey : dous gaugat - Un joli chapeau : deux gaugattes	MICHEL Gilbert
108	Les neuf cercueils du Lac Noir	SIMON Armand
109	Le géant du Hohnack	JECKER Lucien
110	La Croix du Rain de la Hollée, au Bonhomme	MASSON Michel
111	Éphémérides de l'année 2001	DUPONT Gérard
115	Notes de lecture : Dialogues Transvosgien n° 17 - 2002	SIMON Armand
116	Notes de lecture : Le Mont Sainte-Odile; le pape Léon IX	SIMON Armand

ÉDITORIAL

Le vingt et unième Bulletin de la Société d'Histoire est entre vos mains : un bel âge déjà pour notre revue ! Une revue féconde également, puisque dix neuf auteurs ont alimenté l'ouvrage, ainsi que plusieurs possesseurs de photos ou de documents anciens. Ce Bulletin est le fruit d'un travail d'équipe, d'une équipe enthousiaste et active qui ne demande qu'à s'étoffer encore.

Le Bulletin embrasse les aspects les plus divers de notre histoire. L'article de M. Parmentier sur le chapitre de St Dié au Moyen âge éclaire un chapitre fondamental mais peu connu des origines historiques du Val. M. Lichtle dévoile le développement des transports dans la vallée de la Weiss. La période des guerres, de 1870 à 1945, est analysée à travers plusieurs articles qui affinent encore notre connaissance de cette époque tragique. Les nombreuses illustrations sont commentées dans la mesure du possible,

Le patois et la vie traditionnelle sont particulièrement honorés dans ce numéro. N'hésitez pas à apporter vous aussi votre contribution à ces récits si précieux !

La collection des vingt et un bulletins constitue un fonds remarquable sur notre histoire. Elle nous permet de publier très prochainement, pour le Salon du livre de Colmar 2002, un Recueil d'articles en patois. Vous y trouverez rassemblés des contributions sur l'étude de notre langue, des textes sur la vie quotidienne et les pièces patoises interprétées lors de soirées Pals de Lours des années Quatre-vingt ou de nos Assemblées générales. Les lecteurs peu familiarisés avec le patois trouveront bien sûr la traduction en regard.

Merci beaucoup pour votre fidélité ! Vous contribuerez encore mieux au développement de votre Société d'Histoire en parlant autour de vous de ce bulletin et en recommandant la lecture. L'audience de notre revue contribue à une meilleure connaissance de notre cher pays welche, non seulement dans les environs proches mais aussi à l'échelle de toute la France.

Pour le Comité,
Le Président
Armand SIMON

Illustrations de couverture.**Page 1 de couverture : Orbey à la fin du XIX^e siècle. Œuvre d'Otomar WEYMANN.**

Otomar Weymann était un dessinateur, né à Flatow (Allemagne) en 1853. Il résida à Strasbourg et y mourut le 24 avril 1909. Il peignit des portraits et dessina des cartes postales et des affiches.

Page 4 de couverture : le secteur du pont Masseney à un siècle d'intervalle.

Ce pont traverse la Weiss, à la limite entre Orbey et Lapoutroie – Hachimette. La végétation est beaucoup plus dense actuellement.. Le paysage était beaucoup plus ouvert il y a cent ans : il révèle mieux la barre rocheuse qui ferme en partie l'accès vers la vallée d'Orbey. Le pont a traversé le siècle sans transformation majeure.

Carte postale : Photothèque Kuster Photo 2002 : Gérard Dupont.

ASSEMBLEE GENERALE DU 29 AVRIL 2001 A LAPOUTROIE

Maurice HERMANN

Dans la grande salle du Foyer saint Martin, notre présidente, Madame Yvette BARADEL, a le plaisir d'accueillir 38 adhérents et sympathisants en particulier, Monsieur Jean-Marie MULLER, nouveau maire de Lapoutroie et son adjoint Roger CLAUDEPIERRE, Messieurs les adjoints au maire de Fréland, Marcel JACKY et Roger STOFIQUÉ et les fidèles représentants des sociétés amies.

Le secrétaire-adjoint, Monsieur Maurice HERMANN, après la lecture du procès-verbal de la dernière assemblée, approuvé à l'unanimité, présente le rapport d'activité de l'année écoulée, d'où ressortent trois points forts : le travail de conception du bulletin, la préparation à notre participation au Salon du Livre de Colmar, occasion pour nous de dévoiler les richesses historiques et culturelles de notre canton enfin la poursuite de collecte, de classement et de recherche en vue de la publication pour 2001 du recueil « Légendes et Récits du Pays Welche ».

A ce sujet, Monsieur Armand SIMON nous donne déjà des précisions sur les sites choisis, les croyances, les récits de la vie quotidienne et les illustrations.

Puis les commissaires aux comptes, Madame Isabelle MILLION et Monsieur Pierre CRENNER, reconduits, par ailleurs dans leur fonction, expriment un satisfait à notre trésorière, Mademoiselle Rose-Blanche DUPONT, pour la parfaite tenue de son travail.

Suit par un vote unanime le renouvellement triennal des membres du comité. A noter le départ pour cause de santé de Madame Bernadette SCHÉHIN, une des fondatrices de notre société.

Dans son rapport, notre présidente signifie que notre bulletin, 20^{ème} cette année, reste le pilier de la Société, mais se dit préoccupée par la défection du Conseil Général qui désormais ne désire plus s'occuper de la distribution dans les collèges des 65 bulletins subventionnés d'où obligation de réduire le tirage et d'augmenter le prix de notre bulletin.

Pour conclure, Monsieur Damien PARMENTIER, directeur du Parc Régional des Ballons des Vosges, dans une conférence très appréciée, nous parle du chapitre de l'Abbaye de St Dié et de ses propriétés en Alsace principalement à Kaysersberg, Hunawihl et Labaroche, des liens étroits existant entre les deux versants, en particulier par des échanges commerciaux soutenus : exemple, transport annuel de plusieurs centaines d'hectolitres de vin.

L'assemblée générale est suivie d'un repas amical à l'Auberge à la l'Ancienne Gare à Hachimette.

ASSEMBLEE GENERALE DU 28 AVRIL 2002 A FRÉLAND

Jacques DEMANGEAT

La salle des fêtes de Fréland, mise gracieusement à disposition de la Société par la commune de Fréland, avait été préparée par Messieurs STOFIQUÉ, adjoint, et WIRRMANN, conseiller municipal. Le Président Armand SIMON y accueille les membres et les représentants des municipalités, parmi lesquels les adjoints Jean-Marie MASSON du Bonhomme, Roger STOFIQUÉ de Fréland, Roger CLAUDEPIERRE de Lapoutroie et Chantal OLRÉ d'Orbey. Il mentionne les personnes qui se sont excusées et particulièrement M. SCHUSTER, conseiller général et maire d'Orbey représenté par Mme OLRÉ adjointe, Melle DUPONT, trésorière, Messieurs JÉHIN, vice-président et TOSCANI, membre du comité. Il salue la mémoire des membres ou sympathisants disparus : Messieurs Henri BARADEL, Paul DIEUDONNÉ, André VALENTIN.

L'Assemblée générale.

Le secrétaire-adjoint, Maurice HERMANN, donne lecture du compte-rendu de l'assemblée générale du 29 avril 2001, approuvé à l'unanimité.

Le rapport d'activité est exposé par le secrétaire Jacques DEMANGEAT :

- Les faits marquants de l'année : renouvellement du comité, sortie du bulletin annuel fin juin, sortie de "Légendes et Récits du Pays Welche". La présence à diverses manifestations publiques : journée des associations à Orbey, Salon du Livre à Colmar, Fête du Hogéy à Orbey, Exposition généalogique à la Bibliothèque municipale d'Orbey, rencontres d'historiens, de patoisants...
- Les travaux en cours : « Nous parlons welche », livre rassemblant des articles patois, un Dictionnaire des noms de lieux, l'Histoire du Canton Welche, des origines à nos jours, élaboré par Mme BARADEL.

Pierre BEDEZ, trésorier-adjoint, présente, en l'absence de la trésorière, le rapport financier qui fait apparaître une situation financière saine. L'ouvrage « Légendes et traditions » a connu un vif succès et il n'en reste qu'une cinquantaine d'exemplaires. Mme MILLION et M. CRENNER, réviseurs aux comptes, ont vérifié la comptabilité et présentent leurs félicitations à la trésorière pour la qualité de tenue des comptes. Ils seront remplacés pour l'exercice suivant par Messieurs Jean CLAUDEPIERRE et Roger CLAUDEPIERRE.

Dans son rapport moral, le Président souligne la difficulté de reprendre le flambeau après Mme BARADEL, et salue le grand dynamisme de celle-ci dans les productions de l'association. Tout en privilégiant le travail de rédaction et de parution des publications en cours, il évoque différents objectifs, principalement :

- la publication de documents simples et attractifs pour les habitants du canton mais aussi pour les visiteurs, sur les origines de notre population, le patois...

- Mme BERBACH-WIRRMANN fait une suggestion: publier périodiquement un petit fascicule d'articles patois, comme cela se fait dans le secteur francophone du Sundgau. M. MATHIEU fait d'ailleurs observer que nos parutions en patois sont remarquables mais que nous sommes moins bons à l'oral. Certaines vallées sont plus actives pour organiser des rencontres patoisantes.
- Il est aussi question de mieux répondre aux attentes en terme de généalogie, de se doter d'un site Internet. Tout cela nécessite une maintenance permanente, donc de la disponibilité et de nombreux membres actifs.

La conférence de M. Christian BUSSE : « Comment les gens se soignaient-ils par les plantes dans le canton de Lapoutroie ? »

M. BUSSE est docteur en pharmacie à Obernai et parcourt depuis des années les chemins du Val d'Orbey. Il a répertorié 110 plantes utilisées au XIX^{ème} et début du XX^{ème} siècle, pour les soins courants. Par famille, l'usage se limite habituellement à 10-15 plantes. Il évoque certains concepts alors en vigueur : l'équilibre acido-basique obtenu par l'alimentation, les maladies chaudes ou froides (traitées par les tchatchau, chaufferettes de noyaux de cerise ou feuilles de bouleau...), les dérivations, les purges.

Les traitements à base de plantes sont utilisés dans de nombreuses maladies en décoctions, inhalations, cataplasmes, bains, frictions, pour soigner arthrite, arthrose, rhumatismes, reins, vessie, pneumonies, pleurésie, rythme cardiaque, sommeil, digestion... On utilise aussi les limaces pour les maladies pulmonaires, des produits d'origine minérale, la fleur de soufre. On fait brûler de la térébenthine et des goudrons que l'on fait respirer pour le traitement des fausses membranes, avec des effets très calmants... L'angélique est en quelque sorte le ginseng de l'époque. Usage aussi du saindoux, de l'eau de vie (faurlowf).

Les études scientifiques récentes apportent des explications physico-chimiques aux vertus prêtées à ces plantes. Certaines connaissances populaires remontent à Hippocrate et auraient été véhiculées par les légions gallo-romaines.

Le conférencier fait ressortir la richesse de ce patrimoine et l'intérêt qu'il présente dans la démarche médicale actuelle qui tend à réduire l'usage des antibiotiques et faire une meilleure place aux traitements par les plantes.

Monsieur BUSSE mettra les travaux de sa thèse à notre disposition et se dit prêt à nous faire des communications pour nos bulletins. A remarquer aussi l'effort du conférencier pour faire le lien entre les appellations des plantes en français, patois et en latin.

Mme BARADEL fait toutefois observer que les rapports sur l'état de santé des conscrits au 19^{ème} siècle sont assez alarmants. Le conférencier et l'assistance conviennent que les soins par les plantes ne devaient pas être bien connus de tous, et que l'alimentation quelquefois sommaire et la dureté du travail devaient éprouver beaucoup d'organismes.

Les membres félicitent M. BUSSE pour cet exposé très captivant et très fourni. En conclusion, le président invite les personnes présentes à l'apéritif offert par la commune de Fréland.

Puis trente cinq personnes se retrouvent au Restaurant de la Maison du Pays Welche. Les conversations se poursuivent avec passion et entrain, tout en dégustant le succulent repas préparé par M et Mme TANI.

MEMBRES DE LA SOCIETE D'HISTOIRE

Membres bienfaiteurs 2001

- | | |
|---|---|
| 1 BARLIER-PIERRE 68230 Soultzbach/Bains | 9 JAGER Jeanne 68910 Labaroche |
| 2 CLAUDEPIERRE Roger 68920 Wintzenheim | 10 JEHIN Gérard 67170 WINGERSHEIM |
| 3 DEL GRANDE Pierre 68240 Fréland | 11 NOGUES-ORY Monique 47000 Agen |
| 4 DUPONT Rose-Blanche 68370 Orbey | 12 PETITDEMANGE Cécile 68650 Lapoutroie |
| 5 EICHLER Alfred 67120 Molsheim | 13 PFISTER Gérard 75016 Paris |
| 6 FOESSEL Georges 67000 Strasbourg | 14 TOSCANI Armand 68650 Le Bonhomme |
| 7 GERY-RIETTE Jacqueline 87100 Limoges | 15 ULMER Marie-Louise 68000 Colmar |
| 8 JAEGLER Bernard 67220 Triembach/Val | |

Membres actifs 2001

- | | |
|--|---|
| 16 AFER Catherine 78570 Chanteloup/Vignes | 53 CRENNER Pierre 68370 Orbey |
| 17 ALBRECHT Aimé 68110 Illzach | 54 DANIEL François 68370 Orbey |
| 18 ANCEL Bernard Ferney Voltaire (Suisse) | 55 DEFRASNE Gaby 68650 Lapoutroie |
| 19 AUBERT Jean 54520 Laxou | 56 DEMANGEAT Jacques 68370 Orbey |
| 20 BALDINGER Jean-Marie 68370 Orbey | 57 DIDIERJEAN Jeannine 68370 Orbey |
| 21 BALDINGER Thierry 68650 Lapoutroie | 58 DODIN Gilbert 68650 Lapoutroie |
| 22 BALTHAZARD Annie 68370 Orbey | 59 DUPONT Alice 68370 Orbey |
| 23 BANNWARTH Stéphanie 68650 Lapoutroie | 60 DUPONT Gérard 68370 Orbey |
| 24 BARADEL Yvette 68240 Fréland | 61 DUPORTAIL Guy 67100 Strasbourg |
| 25 BATOT Jean-Pierre 68370 Orbey | 62 EBERLE Paulette 68370 Orbey |
| 26 BATOT Marguerite 68370 Orbey | 63 EYCHENNE Christiane 09420 Rimont |
| 27 BATOT Pierre 68370 Orbey | 64 FLORANCE Jean Noël 68650 Le Bonhomme |
| 28 BATOT Roger 68360 Orbey | 65 FRANCESCHI Virginie 68650 Lapoutroie |
| 29 BAUMANN Gaby 68370 Orbey | 66 FREBOURG Odile 68910 Labaroche |
| 30 BEAULIEU Laurent 68370 Orbey | 67 GANDER Pierre - Pairis 68370 Orbey |
| 31 BEDEZ Jacques - Lapoutroie | 68 GAUDEL Gérard 54700 Pont à Mousson |
| 32 BEDEZ Pierrot 68370 Orbey | 69 GEISSLER Robert 68650 Lapoutroie |
| 33 BEDEZ Serge 27420 Cahaignes | 70 GREVILLOT Alexandra 67000 Strasbourg |
| 34 BELOT Jean-Marc 60800 Crépy-en-Valois | 71 GRUNENWALD Dominique 68000 Colmar |
| 35 BERBACH-WIRRMANN Fr. 67350 Niederaltorf | 72 GRUNENWALD J. Michel 67370 Reittwiller |
| 36 BERTHIER Marie-Christine 68370 Orbey | 73 GSELL Fernand 68370 Orbey |
| 37 BILHAUT Gilles 68920 Wettolsheim | 74 GUERIN Guy 68240 Fréland |
| 38 BLAISE Léon 68370 Orbey | 75 GUIDAT François 68370 Orbey |
| 39 BLAISE Paul 68370 Orbey | 76 GUIDAT Jean-Paul 68370 Orbey |
| 40 BONIFACI André 68650 Lapoutroie | 77 GUIDAT René 68370 Orbey |
| 41 BOPP Jean-Paul 68370 Orbey | 78 GUILLEMAIN Jean-Luc 13009 Marseille |
| 42 BOULEAU Aurélie 68040 Ingersheim | 79 HELDERLE Daniel 68370 Orbey |
| 43 BRICHLER Benoît 92160 Antony | 80 HELFER Claude 68240 Fréland |
| 44 BRUNI Michel 51470 Saint Memmie | 81 HELFER Roland 67450 Lampertheim |
| 45 CENTRE DEP. HIST. FAMILLES 68500 Guebwiller | 82 HERMANN Joseph 68370 Orbey |
| 46 CHANEL Gilles 95170 Deuil-Le-Barre | 83 HERMANN Maurice 68370 Orbey |
| 47 CHARTON François 54600 Villers les Nancy | 84 HERQUE Raymond 68370 Orbey |
| 48 CHIODETTI Suzy 68370 Orbey | 85 HUG Joséphine 68370 Orbey |
| 49 CLAUDEPIERRE Jean 68370 Orbey | 86 JACKY-MARION Claude 68650 Lapoutroie |
| 50 COLIN Pierre 88100 Coinches | 87 JACKY Marcel 68240 Fréland |
| 51 COPPE Bernard 68370 Orbey | 88 JECKER Lucien 68370 Orbey |
| 52 COUZINET Françoise 68650 Le Bonhomme | 89 JEHIN Guy 68920 Wintzenheim |

90 JEHIN Irène 68000 Colmar
 91 JEHIN Marie Alix 68000 Colmar
 92 JEHIN Philippe 68000 Colmar
 93 JOANNES Jean 84490 St Saturnin
 94 KILLY Yvette 68000 Colmar
 95 LAMOUCHE Thérèse 68370 Orbey
 96 LAMPIETTI Mauricette 68910 Labaroche
 97 LIDY Jean 68370 Orbey
 98 MAIRE Claude 68650 Lapoutroie
 99 MAIRE Marcel 68370 Orbey
 100 MAIRE Raymond 68370 Orbey
 101 MARCHAL Jean-Marie 68500 Issenheim
 102 MARCHAND Christian 68040 Ingersheim
 103 MARCHAND Louis 78230 Le Pecq
 104 MARTISCHANG Eric 68370 Orbey
 105 MASSON Michel 68650 Le Bonhomme
 106 MASSON Roger 68370 Orbey
 107 MATHIEU Jean 68650 Lapoutroie
 108 MEYER Dominique 68770 Ammerschwihr
 109 MICHEL Anne-Marie 68230 Walbach
 110 MICLO Jean-Pol 88520 Ban de Laveline
 111 MILLION Gérard 68370 Orbey
 112 MILLION Roland 68360 Ste Marie aux Mines
 113 MINOUX Jean 68650 Hachimette
 114 MULLER Irène 68650 Lapoutroie
 115 MUNIER Lucie 68240 Fréland
 116 MUNIER Jean-Marie 06800 Cagnes sur Mer
 117 OLRVY Simone 68370 Orbey
 118 PARFAIT François 75116 Paris
 119 PARMENTIER Clotilde 68910 Labaroche
 120 PARMENTIER Denis 68910 Labaroche
 121 PARMENTIER Gilbert 68650 Hachimette
 122 PARMENTIER Michel 68370 Orbey
 123 PATRY Hervé 68240 Fréland
 124 PERRIN André 68400 Riedisheim
 125 PERRIN Gérard 84220 Cabrières
 126 PERRIN Gilbert 68659 Lapoutroie

127 PETITDEMANGE Henri 68240 Fréland
 128 PIERRE Jean-Jacques 68370 Orbey
 129 PIROLA Jeanne 68370 Orbey
 130 POMMOIS Lise 67110 Niederbronn
 131 PRUD'HOMME André 68370 Orbey
 132 PRUD'HOMME Denise 68370 Orbey
 133 RETTIG Denise 68240 Fréland
 134 RIESS Eric 68000 Colmar
 135 RIETTE Joséphine 68000 Colmar
 136 SAUR Pierre 68000 Colmar
 137 SCANDELLA Alex 68370 Orbey
 138 SCHAETZEL Jean 68240 Kaysersberg
 139 SCHEHIN Bernadette 68370 Orbey
 140 SCHOENECKER Patrick 68650 Lapoutroie
 141 SCHUSTER Cécile 68370 Orbey
 142 SCHUSTER Suzy 68370 Orbey
 143 SCULO J. Michel 91219 Draveil
 144 SIMON Armand 68370 Orbey
 145 SIMON Georges 67330 Dossenheim
 146 SIMON Gérard 68370 Orbey
 147 SIMON Paul 68370 Orbey
 148 SIRAC Suzanne 68370 Orbey
 149 STELLY Michel 91190 Gif sur Yvette
 150 TARIN Geneviève 68100 Mulhouse
 151 THIRIET Jacques 68650 Lapoutroie
 152 THOMANN Jean-Bertin 68370 Orbey
 153 TISSERAND Jean-Pierre 68370 Orbey
 154 UETTWILLER Claude 41000 Blois
 155 VIE Anneck 09600 Laroque d'Olmes
 156 VOINSON Etienne 68370 Orbey
 157 VOINSON Maurice 68370 Orbey
 158 WALTER Odile 68370 Orbey
 159 WALTZER Paul 68370 Orbey
 160 WETTERER Marguerite 68370 Orbey
 161 WITT Pierre 67000 Strasbourg
 162 ZANN Jean-Paul 68370 Orbey

MEMBRES DU COMITE

BUREAU

Président	Armand SIMON
Vice-Président	Philippe JEHIN
Secrétaire	Jacques DEMANGEAT
Secrétaire-Adjoint	Maurice HERMANN
Trésorière	Rose-Blanche DUPONT
Trésorier-Adjoint	Pierre BEDEZ

ASSESEURS

Gaby BAUMANN
 Gérard DUPONT
 Jean MATHIEU
 Gérard MILLION
 Irène MULLER
 Henri PETITDEMANGE
 Armand TOSCANI

LE CHAPITRE DE SAINT-DIÉ ET SES TERRITOIRES ALSACIENS. SES RELATIONS AVEC LA VALLÉE DE LA WEISS AUX XIV^e ET XV^e SIÈCLES

Damien PARMENTIER

Évoquer les relations entre des clercs et leur milieu aux derniers siècles du Moyen Age, dans un massif montagneux faisant limite naturelle mais aussi politique et surtout culturelle, est toujours difficile à synthétiser en quelques lignes. Le cas des terres alsaciennes du chapitre de la collégiale Saint-Déodat de Saint-Dié et plus particulièrement avec la partie du val d'Orbey, tient plus du pari audacieux tant les documents sont finalement rares et dispersés. Les sources conservées permettent néanmoins d'aborder les questions suivantes : Déodat, son abbaye, ses possessions ; les biens d'Alsace et bien sûr le Val d'Orbey, à travers Labaroche et aussi Kaysersberg ; et enfin les chanoines, leurs liens familiaux et les relations de Saint-Dié avec les abbayes du val, Alspach, Pairis et les Trois Épis.

I. SAINT-DIÉ

1. La légende de Déodat

Moine venu d'Irlande ou d'Écosse, Deodatus émigre dans la montagne vosgienne pour y trouver la solitude. Après une pérégrination qui le fait cheminer en Alsace dans la forêt sainte d'Haguenau en compagnie de Florent et d'Arbogast, il se trouve à Hunawihir aux côtés de Hune et du comte Hunon puis s'en retourne dans le val de Saint-Dié pour y fonder un monastère en 660, sur le fisc du domaine mérovingien de Childéric II. Notons que l'année et le souverain sont identiques pour Munster. Le retour du saint se fait vraisemblablement par la vallée de la Weiss et le col du Bonhomme qui porte son principal surnom, «le bonhomme Déodat» comme le désigne parfois les récits hagiographiques déodatien.

2. Un chapitre de chanoines

Il faut attendre 962 pour voir l'évolution de l'abbaye de bénédictins colombanistes se transformer en abbaye de chanoines séculiers. Le passage de clercs cloîtrés en clercs vivant dans le siècle est difficile à expliquer. Mais le chapitre se maintient et les papes Grégoire V en 996 puis Léon IX, confirment en 1049 l'indépendance de l'église déodatienne en l'affranchissant de la tutelle toulousaine et en lui permettant de faire appel à un évêque voisin pour consacrer les autels. Les dignitaires du chapitre et le premier d'entre-eux, le Grand-Prévôt, feront volontiers appel aux prélats bâlois, ce qui en dit long sur les relations du chapitre avec la cathédrale de Bâle et son administration aux derniers siècles du Moyen Age. Le Val d'Orbey comme la plupart des possessions alsaciennes relève du doyenné Ultra Colles de ce diocèse.

3. Un temporel très important

La particularité des territoires des grandes abbayes fondées au haut Moyen Age est d'avoir bénéficié de la mansuetude des souverains qui trouvaient dans ces concessions le moyen de développer et d'administrer leurs domaines. Saint-Dié ne fait pas exception : le domaine ou fisc concédé par Childéric II était composé d'environ 23 000 ha soit la majeure partie de l'actuel arrondissement de Saint-Dié, des domaines des abbayes d'Etival et de Moyemoutier à la Crête des Vosges ... Différentes terres étaient aussi sa propriété dans la plaine de la Vôge et en Alsace.

Pour gérer cet important temporel, les moines puis les chanoines vont s'appuyer sur un réseau de paroisses dont ils vont être les détenteurs pendant onze siècles. Parallèlement et à partir du XIe siècle, un cellérier est chargé de l'administration des biens et des collectes de redevances qui y sont rattachées. A partir du XIVe siècle, le temporel est divisé en zone géographique : la Ville, le val de Saint-Dié, la plaine de la Vôge (Chaumontois) et l'Allemagne (Alsace). L'originalité du chapitre de Saint-Dié est d'avoir appliqué les méthodes radicales élaborées par les clercs de la Curie pontificale d'Avignon pour la collecte du denier de Saint-Pierre à la gestion de leur patrimoine capitulaire.

II. L'ALSACE

1. Déodat et l'Alsace

Comme d'autres monastères vosgiens, à l'image de Moyemoutier, d'Etival ou de Remiremont, le chapitre de Saint-Dié gère des propriétés importantes dans les contreforts des collines sous-vosgiennes alsaciennes. Ce patrimoine émiétté se circonscrit toutefois à une zone comprise entre Kaysersberg, Colmar et Ribeauvillé, au cœur du vignoble. La *vita sancti Deodati* mentionne, au cours du périple du saint, une partie de ce trajet en Alsace jusqu'à Haguenau dans la fameuse Heilige Forst, en compagnie de Florent et d'Arbogast. Mais le lieu le plus symbolique de ce parcours reste Hunawihir et l'épisode de la rencontre avec la famille noble du lieu ⁽¹⁾. Ces liens avec l'Alsace, légendaires et hagiographiques, mais aussi temporels et rémunérateurs, ont nécessité la mise en place d'un centre administratif chargé de collecter les revenus patrimoniaux : la maîtrise «dallemeigne». L'appellation «d'Allemagne» est fréquemment utilisée bien que le terme «d'Alsace» (Alsay, Ausay) existe pourtant depuis la charte impériale de 1114. Ceci n'est qu'un symbole du choix déjà opéré par les clercs déodatiens, consciemment ou non, pour désigner des terres aux caractéristiques marquées par la différence ne serait-ce que linguistique.

2. Les possessions alsaciennes et leur gestion

Les biens alsaciens du chapitre sont absents du plus ancien censier, la *Littera antiqua rectitudinum* qui date du XIe siècle. Au XIIe siècle, dans les diplômes impériaux de Henri IV et de Henri VI, il est fait mention d'un ensemble de biens situé à Labaroche (Faîte ou Feste), Grussenheim (Gruzenheim), Guémar (Gemer), Hunawihir (Huniville ou Honiville), Ingersheim (Huguenessey), Katzenthal (Superior Hungreseym), Kueheim (Koncheim), Meyenheim (Meneheim), Mittelwihir (Mitenwilre) et Sunthofen (Sunthove) ⁽²⁾. Au XIVe siècle, le chapitre possède des biens et droits à Ammerschwihir, Colmar, Ellenwihir (1248), Niedermorschwihir et Sigolsheim. Manses, cours colongères, vignes ou charrées de vins

forment l'essentiel des revenus de ce domaine dont la majeure partie est constituée avant 1114 et complétée par des éléments épars entre le XIIIe et le XVe siècle, principalement dans la vallée de la Weiss et à Kaysersberg en particulier. Le chapitre possède en outre le droit de patronage aux cures de Ingersheim, Mittelwihir et Hunawihir par une concession de l'évêque de Bâle, Rodolphe, en 1122. ⁽³⁾

3. Les domaines alsaciens

L'origine des cours colongères n'a toutefois pas été élucidée totalement. On établit un parallèle entre seigneurie rurale et colonge, car la présence d'un maire, d'une cour et de manses y étant rattachés est attestée. Ces cours domaniales sont les héritières des manses serviles qui au XIIIe siècle conservent la solidarité des colongers, et de ceux-ci avec le maire ; les tenanciers se trouvent, à cette date, débarrassés des charges les plus lourdes à l'exception de la mainmorte ⁽⁴⁾. Le terme, difficile à traduire, serait le fait de juristes français du XVIIe siècle avec un sens voisin de colonie (*colonia*) ⁽⁵⁾.

Le chapitre, et par délégation le maître d'Allemagne, gère ses biens à partir d'une maison franche, le Dinghof, et d'une cour franche appelée „freyhoff“ installée à Ingersheim depuis le XIIe siècle au moins. Vers ce lieu converge l'ensemble des revenus ou des litiges entre les vénérables et leurs obligés. Autour du „dinghof“ se groupe ainsi un ensemble de terres et d'individus interdépendants sous la responsabilité d'un «mayer» nommé par le seigneur, rétribué par la jouissance d'un manse, ayant l'obligation de réunir trois plaids par an. Le système des colonges (*dinhof*, *curia judicialis*, colonge) permet de gérer différents manses qui sont entre les mains des «huber», les tenanciers, eux-mêmes sous la responsabilité du maire. Ces hubers qui détiennent à vie ou héréditairement la totalité ou une partie d'un manse doivent des redevances en nature et en argent ⁽⁶⁾. On note la présence attestée d'un maire du chapitre à Ingersheim en 1398, en 1465, ainsi qu'en 1520 ⁽⁷⁾.

4. Le maître d'Allemagne

Le document le plus explicite est daté du 28 août 1692. Il reprend un certain nombre d'informations antérieures et principalement un extrait d'un «vieux urbaire», de 1465 : «L'an mil quatre cents soixante et cinq fut renouvelé le présent livre, ensemble de toutes les censes, rentes, dixmes, que les venerables Doyen, chanoines, et chapitre de st Diey ont en allemagne Et qui ont esté tirrées des plus anciens livres et registres digne de foy par Anthoine Brun greffier et Maire dud. chapitre a Ingershiem et dans ledit livre ou urbaire sont premierement couchés les biens et les droicts de la coulonge dudit Ingesheim ensemble les franchises et privilèges comme ausy les charges auxquelles chaque conseiller de ceste coulonge dit hueber est tenu par serment envers ladite coulonge ; Ensemble sont couchés les rentes et biens appartenant en propre audit Chapitre et scitués aux lieux et bans d'Ingersheim de Keisersberg d'Ammerschvir et de Sigolsheim, ensemble les droicts et les biens affectés avec leur revenus propres aud. lieux, et finalement la coulonge de Gömar les droicts et statutes, avec ses biens propres» ⁽⁸⁾.

Au XIVe et au XVe siècles les «biens d'Allemagne» sont baillés pour une période variant de cinq à six ans à un chanoine qui en a la charge administrative et financière. Ceci va, bien sûr, à l'encontre de la notion de charge annuelle et peut-être élective. Charles de Burgheim, un

Alsacien chanoine à Saint-Dié de 1328 à 1340, se voit remettre à bail les biens d'Allemagne pour une période de cinq années⁽⁹⁾. De même, Pierre de Metz, chanoine de 1461 à 1498 reçoit la cour d'Ingersheim pour six ans en 1490⁽¹⁰⁾. Il est précisé qu'«en premier veult avoir toutes les charges come ung officier dallemanne audit engeville. L'examen du document de 1340 précise que la terre d'Allemagne doit rapporter au chapitre 150 florins d'or de Florence, «à charge d'acquitter tous les fiefs». Dans le détail du texte de l'acte, il n'est fait nullement mention du «maître d'Allemagne». Charles de Burgheim possède bien cette terre contre redevance, ce qui évite sans doute au chapitre de la confier à un clerc qui, par exemple, ne maîtriserait pas le dialecte. Charles est également chanoine de Spire et détient des bénéfices au couvent d'Eschau, près de Strasbourg, au moins à partir de 1328. Pour accorder plus de crédit à ce principe, un règlement pris en assemblée capitulaire en mai 1421 précise «que ceux qui ont vignes en allemagne les tiendront leur vie durant et apres leur deces reviendront au commun»⁽¹¹⁾. Le domaine, qu'il soit à bail ou géré directement par la collégiale, existe bel et bien durant toute la période. Claude Zuloff, chanoine de 1526 à 1536, est maître d'Allemagne pour l'année 1526, alors qu'à ce moment déjà, la réforme protestante a touché une partie des terres canoniales. Le chapitre prouve ainsi qu'il tente toujours de maîtriser ses revenus.

5. Le val d'Orbey et Kaysersberg.

Contrairement à d'autres secteurs du piémont alsacien, le chapitre ne possède pas de droit de patronage aux cures du val d'Orbey. Mais il détient des propriétés en nombre important sur un axe de passage privilégié vers ses domaines alsaciens. Traversant Fraize, dans le domaine des Ribeaupierre dès la fin du XIIIe siècle, beaucoup de toponymes rappellent Déodat : le nom du col et du premier village rencontré Le Bonhomme, autre nom de Déodat (Diedolshausen), puis sur le val d'Orbey, des lieux dits, des ruisseaux, des fontaines etc....

A. La gestion des possessions de Labaroche.

Même si les biens alsaciens du chapitre sont absents de la *Littera antiqua rectitudinum* du XIe siècle, on trouve au XIIe siècle dans les diplômes des empereurs Henri IV et Henri VI un ensemble de biens situés à Labaroche (dénommé Faîte ou Feste). Le chapitre de Saint-Dié n'est pas le seul propriétaire lorrain du lieu puisque l'abbaye d'Étival est aussi présente. L'ensemble est composé de 11 manses au lieu dit «à la fontaine Saint-Dié». Un des hameaux de la commune porte toujours le nom de Le Faîte. De plus, le ruisseau descendant vers Katzenthal ne porte-t-il pas la forme allemande du nom de Déodat (Diedolt) exprimée par «Diedelbach»⁽¹²⁾ Et le secteur en aval du village le toponyme de «Dietelsbach»? ?

Le site de Labaroche est très organisé puisque le chapitre y possède une mairie, une maison franche (dinghof). Dès 1316, ces propriétés sont placées sous la protection du comte de Ferrette qui les déclare «en notre vuarde par toute notre terre et notre pouoir fors que contre notre très cher signor le roi d'Allemagne»⁽¹³⁾. Au XVe siècle, le maire capitulaire a autorité sur 12 tenanciers (hubers) et perçoit une redevance de 31 chapons, 60 réseaux de blé, 3 réseaux (virlins) d'avoine, ainsi que 3 sols et 5 deniers⁽¹⁴⁾. L'ensemble est considérable puisqu'il représente environ une prébende et demi pour un chanoine déodatien !

Ces droits sont rappelés à plusieurs reprises au XVIe siècle, en particulier en 1518 par une déclaration des droits et biens du chapitre au ban de Labaroche (Cell, Zell, alta parrochia) : les chanoines ont le droit de créer un maire-rentier lequel devra rendre aux Vénérables, par l'intermédiaire du maire d'Ingersheim le lundi après la Saint-Martin et à la Saint-Étienne, les redevances citées ci-dessus⁽¹⁵⁾. En 1617, c'est Olry Antoine, de Labaroche qui détient cette

charge⁽¹⁶⁾. Les dîmes sont aussi source de conflits avec le curé du lieu mais aussi avec le couvent des Trois Épis. C'est un arrêt du Conseil souverain d'Alsace qui tranche le différend en 1691.

Mais le chapitre n'est pas le seul à être propriétaire sur le site venant du bassin de Saint-Dié. Un acte de 1451 montre que Thomas et Jean Badiney des Merlusse, paroisse de Lusse, acquièrent une maison, des champs et des jardins sis «en la montagne de Feste»⁽¹⁷⁾.

La forêt et son exploitation, comme la production de fromage sont absentes des textes rencontrés côté lorrain.

B. La gestion des possessions de Kaysersberg

Le chapitre de Saint-Dié à l'instar de nombreux établissements religieux d'outre-Vosges ne pouvait exclure d'être propriétaire dans la prestigieuse cité impériale. Et bien sûr, pour ses vins ! Même si les domaines du chapitre y sont moins importants qu'ailleurs, les chanoines sont surtout en relation fréquente avec l'avoué de l'Empire qui est régulièrement confirmé dans son privilège de protecteur du chapitre et de ces biens, au nom du principe qui veut que la collégiale dépende strictement de Rome et de l'Empereur. Le texte est daté de 1264⁽¹⁸⁾. L'avoué de «Kersenberg» est même parfois ascencé des biens du chapitre : c'est le cas du chevalier Stenungus de Munster qui durant plus de dix ans se voit confier cette charge (1318-1328)⁽¹⁹⁾. Mais le chapitre n'utilise pas toujours ce mode de gestion. En 1352, il ascence trois pièces de vigne «des meilleurs» aux bourgeois de la ville moyennant 5 florins d'or⁽²⁰⁾. En 1388, des habitants de la ville de Kaysersberg donnent au chapitre des vignes pour «le repos de leurs âmes».

Les relations du chapitre de Saint-Dié sont aussi l'objet de convoitise : dans une bulle de Martin V, le premier pape d'après schisme précise aux curés des paroisses du diocèse de Bâle qu'il excommunie dorénavant les détenteurs des biens capitulaires. Il faut dire que le nouveau pape récompensait ainsi le soutien que les Déodatien lui avaient apporté. Ceci est une autre histoire.

Mais le plus intéressant document, daté de 1381 est la donation faite par l'écuyer Jean d'Accey et sa femme Gillette de Laveline au chevalier Briat de Rambervillers, composée de terres et de vignes au Bonhomme et à Kaysersberg pour la coquette somme de 1300 florins d'or !⁽²¹⁾. C'est dire l'importance de cette succession nobiliaire. Au-delà des toponymes et des biens, il s'agit de mesurer l'importance des échanges et des achats de terres par des lorrains sur le versant alsacien et en particulier dans un secteur où le parler roman est une persistance. Car cet acte à la particularité d'être rédigé sous la forme de deux lettres, l'une en roman l'autre en dialecte germanique (thiois).

III. LES CHANOINES ET LE VAL D'ORBEY

Il n'existe aucun chanoine déodatien originaire du Val d'Orbey. Sur les 414 Vénérables retrouvés dans les investigations pour la période allant du XIe au début du XVIe siècle. Notons le cas des chanoines Charles et Jean de Burgheim, fils d'Hugues de Burgheim, chevalier vassal des Ribeaupierre. Charles sera pendant plusieurs années le secrétaire particulier de la duchesse mère de Lorraine Élisabeth. Il faut aussi noter la présence du chanoine Jean d'Ainvaux au côté de Jean Geiler de Kaysersberg sur le matricule de l'université de Fribourg-en-Brisgau⁽²²⁾.

Comme dans tout chapitre de chanoines, chaque clerc reçoit un revenu annuel composé de grains (blé, avoine et seigle) mais aussi de vins. En 1358, chaque chanoine déodatien reçoit 3 charrées de vins (54hl), à condition qu'il soit présent le jour de Noël⁽²³⁾. L'arrivée des vins vers les caves capitulaires nécessite le franchissement des Vosges soit par le val d'Orbey, soit par le val de Villé. Si les habitants de Mandray devaient cette corvée depuis des temps immémoriaux, les villages traversés devaient aide et assistance au convoi : Lapoutroie et le Bonhomme étaient mis à contribution et devaient le péage à la garde du château de Gutenberg.

IV. LES DIFFÉRENDS AVEC LES ABBAYES ET PRIEURÉ DU VAL D'ORBÉY

Dès le XIII^e siècle, des relations sont établies avec les abbayes voisines. Arrivées dans l'antique abbaye bénédictine fondée par les comtes d'Eguisheim en 1282, les clarisses d'Alspach tentent de régler un grave différend entre le chapitre et les moniales, à savoir le droit de pâture sur le Rossberg. En 1297, après les arbitrages d'usage, l'abbesse reconnaît n'avoir aucun droit sur les « wasen » du chapitre, c'est-à-dire sur les gazons ou chaumes⁽²⁴⁾.

Mais les relations sont aussi complexes avec le monastère cistercien de Pairis, et principalement au sujet des dîmes. C'est le domaine de Boux sur la commune de Mittelwihr où le chapitre nomme le curé et détient les dîmes que se trouve le litige. Dès 1460 mais aussi en 1476 et 1484, les cisterciens de Pairis tentent d'obtenir les dîmes sur les domaines du chapitre et il faut toute la vigueur de l'évêque de Bâle, puis celle du pape Innocent VIII pour faire plier les moines récalcitrants et restituer aux chanoines « le droit de lever, exiger, recevoir les dîmes des biens, terres, vignes et possessions d'Ingersheim, Mittelwihr et Hunawahr »⁽²⁵⁾.

Quant au couvent Notre-Dame des Trois-Épis dont on sait qu'un chanoine de Saint-Dié fut le bienfaiteur au XVII^e siècle, son prieur Pierre du Lys eut aussi maille à partir avec la justice capitulaire. Comme il avait l'habitude de le faire à certaines époques, le chapitre avait admodié ses biens alsaciens en totalité à Pierre du Lys entre 1643 et 1671.⁽²⁶⁾ Ce bail des biens canoniaux alsaciens avait posé des problèmes puisque le prieur avait uni à son prieuré certains des biens du chapitre. Après de nombreuses tractations, la restitution des biens incriminés s'effectue mais après cet événement, la maîtrise d'Allemagne fut rétablie. Gérer les biens capitulaires n'est pas une sinécure.

CONCLUSION

Au terme de cette présentation, on entr'aperçoit les relations nombreuses qui au fil des siècles ont tissé des liens à travers le massif vosgien et ses versants. L'exemple des relations du chapitre de Saint-Dié et des différentes possessions est démonstratif mais pas unique. Il illustre bien l'idée que le massif n'est infranchissable et l'on voit au long des derniers siècles du Moyen Âge des hommes, des bêtes de trait, des vivres, du vin voyager à travers les routes et les couloirs d'accès aux Vosges ou à la plaine d'Alsace. La descente du col du Bonhomme à travers le val d'Orbey témoigne des relations économiques qui furent et sont encore les raisons qui mobilisent les hommes à travers nos vallées.

(Notes)

- ¹ D. Parmentier, Aux premiers temps de la Réforme en Alsace : le pèlerinage de Sainte-Hune d'Hunawhir. *Revue d'Alsace* n°118. 1992. p. 23.
- ² ADV 247 (2) Henri IV (1114), G 247(4) Henri VI (1196).
- ³ BMSD ms 51, 1122.
- ⁴ Perrin, op. cit. [...].
- ⁵ F. Rapp, *Encyclopédie d'Alsace*, 1986. Cf « seigneurie rurale », p. 6822-26.
- ⁶ F. Rapp, op. cit., p. 6824.
- ⁷ ADV G 2837. ADV G 820(13) (1692) Antoine Brun, maire en 1465. ADV G 821(1-4) Jacob Pfifferhans, maire.
- ⁸ ADV G 820(13) (1465).
- ⁹ BMSD 51 (1340).
- ¹⁰ ADV 820 (22).
- ¹¹ BMSD ms 51 t. 3 (f°174).
- ¹² Actuellement, la carte IGN nomme le ruisseau de Katzenthal « Dorfbach ». De plus, comme le précise Gaston de Golbéry dans le Bulletin de la SPV de 1877 (p. 17), la chapelle qui se trouve au bord de la route allant d'Ingesheim à Ammerswihr est celle mentionnée par de nombreux textes. Aujourd'hui amplement délabrée, elle rappelle Déodat et son parcours alsacien et les possessions de la Grande paroisse.
- ¹³ ADV G 254(6).
- ¹⁴ ADV G 811. Cahier de 32 f°. (1695).
- ¹⁵ ADV G 813(2).
- ¹⁶ ADV G 813(4).
- ¹⁷ ADV G 813(1).
- ¹⁸ ADV G 829(1).
- ¹⁹ ADV G 829(2-3) : *Stenungus de monasterio vallis sancti gregorii*
- ²⁰ ADV G 829(5).
- ²¹ ADV G 829(6).
- ²² Mayer H., *Uni. Freiburg*, 1907. p. 101, n°10/11.
- ²³ BMSD ms 51 f°300-301 v°.
- ²⁴ Ruyr J., *Sainctes Antiquités de la Vosge*, 1624.p.435.
- ²⁵ ADV G 832(1-3).
- ²⁶ ADV G 811 (1643, etc....).

LES SEIGNEURS DU VAL D'ORBÉY, DU MOYEN ÂGE À LA RÉVOLUTION

Philippe Jéhin

Le 4 août 1789, l'Ancien Régime a vécu : la féodalité est abolie. L'encadrement millénaire de la société médiévale et moderne s'écroule. Pendant des siècles, les seigneuries ont constitué le découpage administratif, politique et judiciaire du saint Empire romain germanique et du royaume de France. Les seigneurs dirigeaient des territoires parsemés de châteaux, leurs résidences, signes visibles de leur pouvoir, châteaux qui leur donnaient souvent aussi leur nom. Le peuplement au cours du Moyen Age s'est accompagné de la mise en place d'une structure religieuse, les paroisses et d'une autorité administrative et judiciaire, la seigneurie, dans le cadre d'un fief. Quels étaient les maîtres du Val d'Orbey avant la Révolution ?

Le Val d'Orbey a connu du Moyen Age à la Révolution une grande stabilité seigneuriale. Autour de l'An Mil, il forme la seigneurie du Hohnack, convoitée par les grandes familles nobles de Haute Alsace. Très vite, il est incorporé dans les biens de la dynastie des Ribeaupierre dont il partage alors le même destin.

1. les aléas de la seigneurie du Hohnack

Les plus anciennes mentions de peuplement de la haute vallée de la Weiss remontent au X^e siècle, à l'époque où les comtes d'Eguisheim fondent une cour colongère à Orbey puis à Lapoutroie. A la même époque, en 1138, **Ulrich d'Eguisheim** fait don d'un domaine au fond de la vallée à l'abbaye cistercienne de Lucelle qui y établit une filiale, l'abbaye de Pairis. Le Val d'Orbey est alors généralement appelé seigneurie du Hohnack. Le puissant château-fort, mentionné dès 1079, forteresse et prison, dominant Labaroche et l'ensemble des villages voisins, symbolise aussi la puissance seigneuriale dans ce secteur reculé. Il a été le théâtre de plusieurs combats dont l'enjeu représentait la domination du Val d'Orbey. Toutes ces terres échoient en 1144 aux comtes de Ferrette par héritage. En 1232, le comte **Frédéric II de Ferrette** y aurait été assassiné par son fils Louis. Les archiducs d'Autriche, héritiers des Ferrette, donnent la seigneurie du Hohnack en sous-fief aux Ribeaupierre (1).

Anselme II de Ribeaupierre, dit le Hardi, profite de l'absence d'un pouvoir royal fort dans la région pour guerroyer. Il attaque l'évêque de Bâle en 1281, l'évêque de Strasbourg, l'année suivante. Il tient tête au roi Rodolphe de Habsbourg qui l'assiège dans son château du Haut-Ribeaupierre. L'affaire est cependant contestée par le prévôt de Colmar et par plusieurs familles nobles alsaciennes.

Hermann, frère d'Anselme, s'empare à deux reprises du château du Hohnack en 1279 et 1288. La possession de cette forteresse augmente considérablement la puissance de la famille des Ribeaupierre. A la fin du XIII^e siècle, on peut considérer que les Ribeaupierre sont les maîtres du Val d'Orbey. Dès 1303, ils adoptent le titre de seigneur du Hohnack qu'ils garderont dans leur titulature jusqu'à la Révolution.

Des changements provisoires de seigneurs interviennent cependant aux XIV^e et XV^e siècles. Le Bonhomme et le château du Judenbourg sont donnés en gage à Albert d'Avelines en échange d'un prêt d'argent (2). D'autre part, Herzlande de Ribeaupierre épouse le comte de Sarrewerden puis convole en secondes noces avec le landgrave de Stahlingen, **Jean de Lupfen**. A ses époux successifs, elle apporte comme dot, entre autres, la seigneurie du Hohnack (le Val d'Orbey) et le château du Judenbourg (le village du Bonhomme). Après le décès de Herzlande de Ribeaupierre qui meurt sans enfant avant l'année 1400, les Ribeaupierre souhaitent le retour des fiefs dans leur patrimoine familial. Ces biens sont cependant conservés jusqu'en 1477, entre les mains de la famille de Lupfen qui résidait à Kientzheim. Tout le Val d'Orbey retourne alors aux Ribeaupierre.

En 1441, les sires de Ribeaupierre font mettre par écrit les anciens droits dont jouissaient les habitants de la vallée. Il s'agit d'un terrier qui recense les tenanciers avec le montant des redevances et des services auxquels ils sont astreints en faveur de leur seigneur (3).

2. le Val d'Orbey sous les sires de Ribeaupierre

Le Val d'Orbey relève alors de la seigneurie de Ribeaupierre, l'une des plus puissantes de Moyenne Alsace. Les sires de Ribeaupierre constituent une des plus anciennes familles nobles d'Alsace qui s'affirme aux XIII^e et XIV^e siècles. Leur seigneurie est principalement composée de huit bailliages, dans le vignoble autour de leur capitale Ribeauvillé (Ribeauvillé, Bergheim, Zellenberg), dans la plaine (Guémar, Heiteren) et dans la montagne (Wihr-au-Val, Sainte-Marie-aux-Mines et Orbey). « *Le bailliage du Hohnack ou d'Orbey, le plus vaste de tous et le plus sauvage, contenait d'immenses forêts, qui s'étendaient depuis la crête des Vosges jusqu'aux abords de la plaine rhénane ; il tirait son nom du château du Hohnack rasé pendant les guerres de Lorraine et comprenait les communes d'Orbey, Fréland, Hachimette, La Poutroie, La Baroche, ce petit coin de terre romande qui, du Bonhomme, descend sur la plaine alsacienne* » (4).

Le Val d'Orbey revient dans le giron des Ribeaupierre sous le règne de **Maximin Ier** (1382-1451). Ce dernier accroît le prestige de sa maison en effectuant des missions au service de l'empereur ou de la maison d'Autriche. Face aux ambitions de Charles le Téméraire, son fils Guillaume Ier, resserre les liens avec les archiducs d'Autriche. Les Ribeaupierre se placent sous la protection des Habsbourg et obtiennent ainsi honneurs et fonctions : « *après avoir prêté le serment d'allégeance aux Habsbourg, ils deviennent leurs auxiliaires influents dans l'administration de leurs terres du Sundgau et du Brisgau et agrandissent ainsi considérablement leur propre influence* » (5).

La famille de Ribeaupierre atteint son apogée sous le règne de **Guillaume II** (1468-1547) notamment grâce à la prospérité des mines d'argent du val de Lièpvre. C'est de cette époque que datent les rédactions des Coutumes du Val d'Orbey (6). **Maximin II** fait rassembler les usages et les droits en 1513, dans le cadre du mouvement de rédaction des coutumes locales aussi bien dans le Saint Empire romain germanique qu'en France. Le jour de la Conversion de saint Paul, Jean Guillaume, prévôt d'Orbey, réunit les jurés du Val et les anciens pour « *indiquer et reconnaître les vieilles habitudes, traditions, coutumes et pratiques du val, nous les avons renouvelées et notées, en réservant toutefois à Nos Glorieux seigneurs, le droit de les diminuer, augmenter ou corriger à leur gré* » comme le précise le préambule. Les coutumes concernent essentiellement la justice, le droit de bourgeoisie, les droits de chasse, de pêche et de pâturage, les ventes et les héritages.

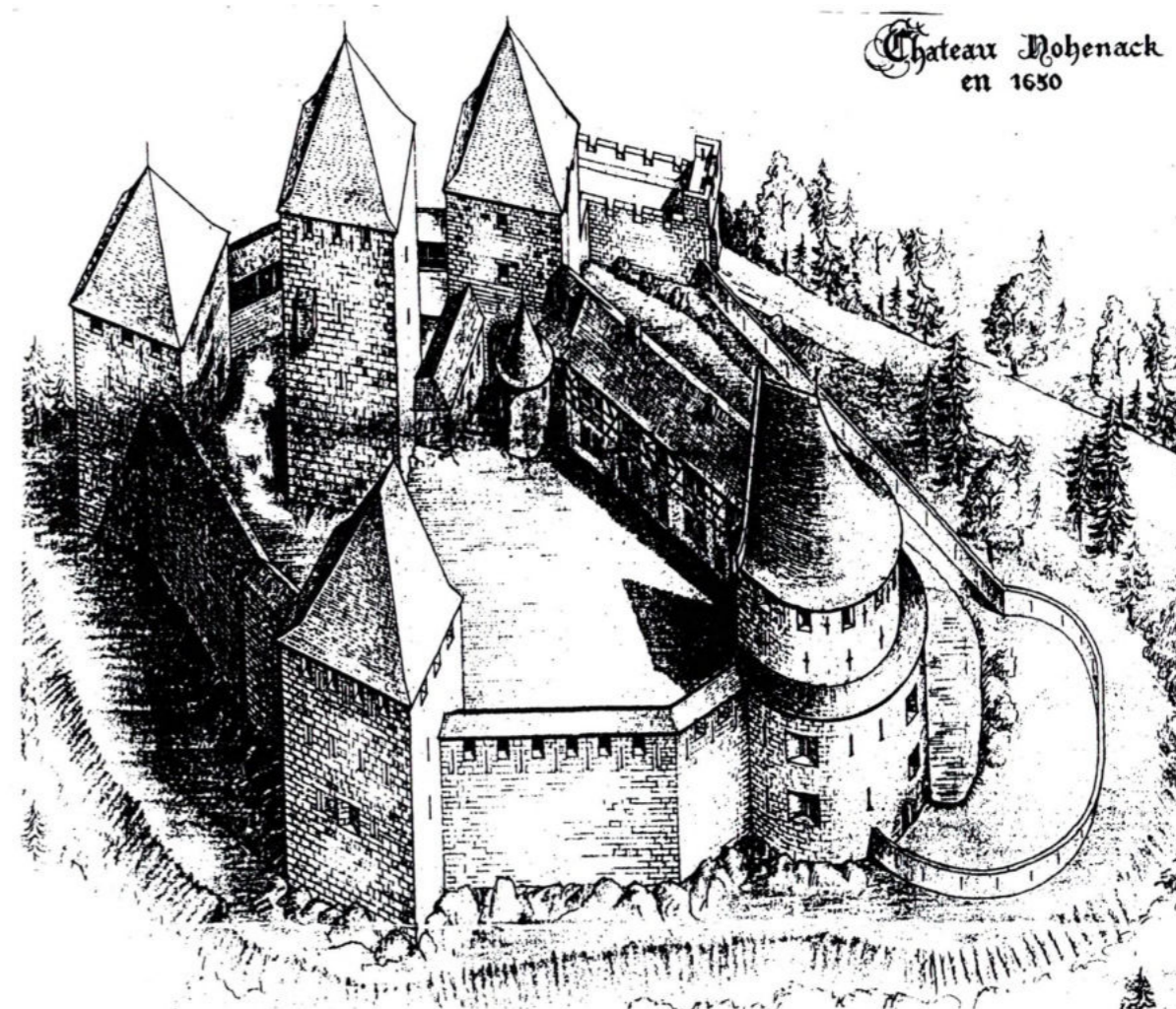
Dès 1536, les coutumes sont revues par Guillaume II dans un sens plus restrictif, les droits de chasse et de pêche sont ainsi abolis, de nouveaux impôts créés. Une deuxième révision est entreprise par **Eguenolphe III** et rédigée le 17 mars 1564. « *Nous Eguenolphe, seigneur de Ribeaupierre, de Hohnack [...] par la teneur de ceste presente renouvellement corrigeons, ratifions, confirmons et approuvons tous icelles anciennes usances, droits, ordonnances et franchises en la meilleure forme et manière que nous cōme seigneur reigning de la seigneurie de Hohenack et val d'Orbey ...* » (6).

« *Sous Eguenolphe qui possède de grands talents d'organisateur et une très haute conscience de son autorité, les règlements se multiplient à l'infini. C'est ainsi que les coutumes du Val d'Orbey qui sont remises au goût du jour en 1564 peuvent être considérées comme un modèle du genre* » déclare Georges Bischoff (7). Si les deux premières versions étaient rédigées en allemand, celle de 1564 l'est en français « *à ce titre, le texte de 1564 est précieux, écrit Bonvalot, car on ne compte qu'un très petit nombre de monuments du droit alsatique écrits en cette langue* » (8).

Les articles sont plus détaillés et plus précis que dans les versions précédentes. Un chapitre de quatre articles « *touchant à la vie du bon chrestien* » est rajouté : l'ivrognerie est punie de trois jours de prison au pain et à l'eau au château du Hohnack, les jeux de hasard sont interdits de nuit, le blasphème est sévèrement sanctionné et les dimanches et fêtes doivent être respectés. Il est vrai qu'Eguenolphe (1527-1585) tout en menant un train de vie somptueux, adopte le luthéranisme en 1563. Il essaie de l'introduire dans ses territoires mais il se heurte aux convictions de son suzerain resté fermement catholique. Le protestantisme s'implante dans une partie de la seigneurie comme dans le val de Lièpvre, d'autres villages restent catholiques. Eguenolphe soutient discrètement un prédicateur de Sainte-Marie-aux-Mines qui vient prêcher au Bonhomme. Mais l'administration des Habsbourg veille et surveille Eguenolphe qui soutient activement le parti protestant dans l'Empire ; le Val d'Orbey restera catholique (9).

A Eguenolphe III succède son fils **Eberhard** (1570-1637). La seigneurie connaît alors des difficultés économiques et politiques. Eberhard réaménage le château du Hohnack tandis que la Guerre de Trente ans ravage l'Alsace et le Val d'Orbey. Malgré plusieurs tentatives d'apurement des dettes, il laisse le comté ruiné à ses deux fils, **Georges-Frédéric** (1594-1651) et **Jean-Jacques** (1598-1673).

Au lendemain de la terrible guerre, la seigneurie de Ribeaupierre est exsangue. Tout est à reconstruire, à repeupler. De plus, de graves problèmes politiques s'y rajoutent : l'allégeance au roi de France vainqueur et le problème de la succession dynastique.



Georges-Frédéric meurt dès 1651 sans enfant légitime. Son frère Jean-Jacques se place sous la souveraineté française dès 1648 tout en restant très attaché à la fois luthérienne. Le dernier comte de Ribeaupierre cherche avant tout à reconstruire ses possessions très éprouvées. A sa mort en 1673, il ne laisse que deux filles. Anne-Dorothee est écartée de la succession par Louis XIV au profit de son aînée Catherine-Agathe qui a épousé en 1667 **Christian II de Birckenfeld**, comte palatin du Rhin. Désormais, le Val d'Orbey comme tout le comté de Ribeaupierre a un nouveau maître, la maison de Deux-Ponts-Birckenfeld. Les Birckenfeld sont une branche de la maison palatine issue de la dynastie des Wittelsbach de Bavière. Une branche cadette est fondée en 1410 avec le duché de Deux-Ponts (Zweibrücken) qui à son tour, donne naissance en 1584 au duché de Birckenfeld.

Christian II (1637-1717), successeur des Ribeaupierre, par la grâce de Louis XIV, hérite deux ans auparavant du duché de Birckenfeld. Grand voyageur et batailleur, il s'était illustré en 1664 à la tête d'un contingent français en Hongrie contre les Turcs. Au cours d'un long séjour à la Cour de France, il se lie d'amitié avec Louis XIV qui estime sa bravoure et sa loyauté envers la France. Christian II est même promu lieutenant-général des armées, dignité exceptionnelle pour un prince protestant. Sous son règne, le Val d'Orbey renaît. Grâce à l'immigration, surtout lorraine, la population s'accroît. L'économie se rétablit lentement. Christian II a laissé le souvenir d'un bon prince aimé de ses sujets, sauf pour ceux du Val d'Orbey.

En effet, dès 1686, un conflit éclate avec leur nouveau seigneur. L'affaire dure trente ans. Les habitants refusent de payer les impôts au prince de Birckenfeld qui réclame taille, aides, corvées et veut s'emparer des terrains communaux. On exige de lui des titres de propriété. Le roi est saisi, il renvoie les plaignants devant l'intendant d'Alsace. Le litige perdure. Le seigneur fait saisir des bœufs de trait, les sujets portent plainte auprès de Conseil souverain d'Alsace. Seul l'envoi de la troupe en 1716, parvient à calmer les esprits, à asseoir l'autorité seigneuriale et permettre la perception des impôts (10).

Christian III, son fils, (1674-1735), semble avoir hérité des qualités de son père. Il passe lui aussi une partie de sa jeunesse auprès du roi de France. Il participe à la prise de Barcelone puis à la guerre de succession d'Espagne comme colonel-proprétaire du Royal-Alsace. Après 1715, il choisit de se consacrer à l'administration des seigneuries qu'il hérite de son vieux père. Il fixe sa résidence d'été à Bischwiller et celle d'hiver à Ribeauvillé. En 1734, il succède au dernier duc de Deux-Ponts et abandonne l'Alsace pour gérer ses territoires depuis la ville de Zweibrücken. Il laisse deux fils. **Christian IV** (1722-1775), ami de Louis XV, séjourne à Zweibrücken, il cède à son frère cadet **Frédéric-Michel** (1724-1767) le comté de Ribeaupierre en 1746, l'année de son mariage. En 1758, les deux frères abjurent le protestantisme pour le catholicisme, la religion de leur roi. Frédéric-Michel séjourne rarement en Alsace, il poursuit une carrière militaire comme colonel-proprétaire du Royal-Alsace et demeure généralement à Versailles.

C'est aussi l'époque où le Val d'Orbey connaît de profondes transformations. Le XVIII^e siècle correspond à une exceptionnelle croissance démographique après les catastrophes du siècle précédent. La population croît de façon exponentielle, elle double tous les quarante ans : 2000 habitants en 1687, 3927 en 1732, 7316 en 1776 et 10377 en 1798 (11). Les villages s'agrandissent, les versants se couvrent de fermes. L'agriculture se transforme : on cultive la pomme de terre dès le début du siècle, l'élevage se développe (12). La pression démographique devient fatale pour les forêts (11) mais l'indigence de la population, elle, ne semble pas reculer.

Frédéric-Michel de Birckenfeld-Deux-Ponts laisse ses biens à ses deux fils, Charles-Auguste et **Maximilien-Joseph**. Ce dernier obtient le comté de Ribeaupierre en 1778. Le dernier seigneur du Val d'Orbey est un véritable prince alsacien qui séjourne habituellement à Strasbourg où il tient une cour brillante. « C'était ce que les hommes appellent un bon vivant. Il aimait la chasse et, dit-on, les filles d'opéra, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir de grandes manières et d'être du meilleur air à la Cour et dans les salons » raconte la baronne

d'Oberkirch. Un héritier naît en 1786, malheureusement, la Révolution vient clore la liste des comtes de Ribeaupierre, seigneurs du Hohnack et du Val d'Orbey.

La famille princière craignant pour sa vie émigre à Zweibrücken puis en Rhénanie. Le prince Max reste à Strasbourg où des nouvelles alarmantes lui parviennent. La chancellerie de Ribeauvillé lui annonce l'arrivée d'une délégation des habitants de la vallée de Sainte-Marie-aux-Mines et du Val d'Orbey présentant des cahiers de doléances et « menaçant de se porter aux derniers excès si elles n'obtenaient pas une réponse favorable ». Les troubles ne s'apaisent pas. Après avoir fait transférer ses archives à Strasbourg, le prince Max quitte secrètement l'Alsace en juillet 1791. En 1799, son oncle meurt sans descendance directe. Maximilien hérite de l'Electorat de Bavière, élevé à la dignité royale par Napoléon I en 1806 ; l'ancien duc de Deux-Ponts, comte de Ribeaupierre et seigneur du Val d'Orbey, devenait roi de Bavière.

NOTES :

- (1) Yvette Baradel « le château du Hohnack » *Détours en Pays welche*, p 71-75.
- (2) Philippe Jéhin « le château du Judenberg et ses mystères » *Bulletin de la Société d'histoire du Val d'Orbey*, 14, 1995, p.44-49.
- (3) ADHR E 866. Ce terrier partiellement retranscrit par Karl Albrecht (*Rappoltsteinische Urkundenbuch*) mériterait une étude approfondie.
- (4) Rodolphe Reuss *L'Alsace au XVIII^e siècle*, T1, p. 502.
- (5) Rodolphe Reuss *ibid*
- (6) Edouard Bonvalot *Les Coutumes du Val d'Orbey*, p. 8.
- (7) Georges Bischoff « Les Ribeaupierre, seigneurs des Vosges, du vignoble et des vallées », *Annuaire de la Société d'histoire du Val de Lièpvre*, p. 24.
- (8) Edouard Bonvalot *op. cit.* p. 3.
- (9) Philippe Jéhin « Querelle théologique au Bonhomme au XVI^e siècle », article à paraître.
- (10) Georges Livet *L'intendance d'Alsace sous Louis XIV*, p. 830.
- (11) Philippe Jéhin *Les Hommes contre la Forêt*, p. 53
- (12) Philippe Jéhin « l'agriculture dans le Val d'Orbey au début du XVIII^e siècle » *Bulletin de la Société d'histoire du Val d'Orbey*, 11, 1992, p.45-53.

BIBLIOGRAPHIE :

- BISCHOFF (Georges). « Les Ribeaupierre, seigneurs des Vosges, du vignoble et des vallées », *Annuaire de la Société d'histoire du Val de Lièpvre*, 11, 1986, p. 11-25.
- BONVALOT (Edouard). - *Les Coutumes du Val d'Orbey*. - Paris : Durand, 1864, 56 p.
- JORDAN (Benoît). - *Entre la gloire et la vertu : les sires de Ribeaupierre (1451-1585)*. - Strasbourg : Société savante, 1991, 248 p.
- Nouveau Dictionnaire de Biographies Alsaciennes*, Fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie d'Alsace.
- REUSS (Rodolphe). - *L'Alsace au XVIII^e siècle*. - Paris : Bouillon, 1897, Tome1, 735 p.
- SITZMANN (Fr.-Edouard). - *Dictionnaire de biographie des hommes célèbres de l'Alsace*. - Rixheim, 1909-1910, 874 et 1105 p.

COMMENT ON DEVIENT MÉDECIN AU XVIII^{ÈME} SIÈCLE

Yvette BARADEL

Le 31 janvier 1827 l'instituteur de Fréland écrivait au préfet pour se plaindre "qu'un soi-disant officier de santé, nommé Antoine Petitdemange, habitant la commune de Fréland exerce depuis plusieurs années l'art de guérir sans être muni de diplômes. Les excursions journalières qu'il fait dans les communes circonvoisines tant à Labaroche qu'à Orbé en sont une preuve convaincante" (1). L'instituteur était soutenu par le maire de Fréland .

Il faut rappeler qu'un décret du 19 ventôse an XI (10 mars 1803) autorisait seulement ceux qui avaient obtenu le grade de docteur en médecine après quatre ans d'études ou le grade d'officier de santé accordé après examen par un jury départemental à exercer la médecine.

Nous avons, datée du 19 fructidor an XI (6 septembre 1803), une liste des officiers de santé exerçant dans le Haut-Rhin établie par l'administration . Antoine Petitdemange apparaît sur cette liste. Il exerçait depuis 12 ans à Fréland. On signalait, dans son cas, un certificat du 27 messidor an XI (16 juillet 1803) "mais sans pièce à l'appui" (2). En 1828 cela faisait donc 37 ans qu'il exerçait sans certificat.

Antoine Petitdemange était né à Fréland le 22 novembre 1751 dans une famille de cultivateurs. A vingt ans il entra chez les Frères hospitaliers de Saint-Jean-de-Dieu à Paris pour apprendre l'art de la chirurgie. Il fit ses premières armes dans la marine royale, dans la flotte du comte d'Estaing qui apportait son soutien aux Américains qui luttèrent pour leur indépendance contre l'Angleterre.

La Révolution désorganisa la marine française et Antoine Petitdemange revint à Fréland où il exerça la médecine.

C'est ce qu'il présente dans une lettre écrite au préfet en réponse aux réclamations de l'instituteur de Fréland, expliquant pourquoi il n'a pas de certificat.

Nous publions ici cette lettre en respectant son orthographe et sa ponctuation qui est inexistante (3).

Fréland ce 29 mai 1828

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous représenter qu'en 1772 j'ai entré chez le sieur de St Jean de Dieu à Paris pour apprendre l'art de la chirurgie pendant cinq années de suite que j'ai resté avec ses

messieur en 1777 notre Supérieure du couvent à reçu une lettre du commissaire de la marine qui lui faisait que notre couvent donne trois chirurgiens pour la marine une pour Toulon une pour Marseille une pour Bresse qui fut moi lon me donna un certificat de chirurgien de cinq ans de bon soin que j'ai eu des malades et une feuille de route pour me rendre à Bresse.

quand je fut arrivé à Bresse je m'adressai au commissaire qui me fit donner un logement là où je resta huit jours l'on m'indiqua le vaisseau que je monterais je me suis trouvé sur le même vaisseau qui était monsieur le comte de Bavandail colonel du Régiment d'Armagnac quand nous fûmes en plaine maître nous savions trouvé la flotte de monsieur le comte de Daistain qui nous conduisit à la Guadeloupe

il y avait beaucoup de malades à l'hôpital de la Guadeloupe je fus nommé par ordre du commissaire pour aller panser les malades j'ai trouvé M. de Lavergne médecin de la dite hôpital et le père Elser chirurgien en chef de la dite hôpital là où j'ai resté trois semaines

de là je fus nommé par ordre du commissaire pour aller au siège de St Lucie où les Sanglats étaient la nous perdîmes la bataille, mon coffre qui était sur le même bâtiment de transport me fut pris par les Sanglats ainsi que plusieurs bâtiments. moi qui étais à taire à l'ambulance pour panser les blessés je subis le même sort que les blessés mon coffre mon argent mes instruments mes lettres mes certificats le tout me fut volé par les Sanglats

quand je fus retiré de St Lucie je fus nommé chirurgien en chef à l'hôpital de St Vincent en 1780 là où j'ai resté trois semaines et quatre mois dans la dite hôpital ce que je certifie véritable.

Il y avait encore un certificat de M. Guloquesain médecin de Colmar signé de M. Morel maire pour être chirurgien du canton en 1792. il y eut une loi qui lui faisait des chirurgiens je fus réquis et mon certificat se trouva perdu au département.

Antoine Petitdemange

Nous pensons qu'après la lecture de cette lettre, l'administration laissa Antoine Petitdemange continuer à exercer son art. En effet il était encore médecin quand il mourut à Fréland le 7 février 1836 à l'âge de 84 ans.

NOTES

- 1 - Archives Départementales du Haut-Rhin 5M 13
- 2 - " " " " " 5M 7
- 3 - " " " " " 5M 13

LA VENTE DE L'ACTUELLE MAISON DU PAYS WELCHE

Henri PETITDEMANGE

La vente des biens nationaux fut un des faits marquants de la période révolutionnaire.

Le 3 novembre 1789, les biens du clergé furent mis à la disposition de la Nation. Pour faciliter la vente de ces biens, on créa un papier-monnaie, l'assignat, qui était gagé sur cette vente.

Dans le canton, la première vague d'achats se déroula de mars à octobre 1791.

Puis à partir du mois de mars 1793 on lança, sur le marché, les biens des émigrés.

Les ventes s'accéléchèrent après la chute de Robespierre, le 9 thermidor an II (27 juillet 1794).

La loi du 28 ventôse an IV (18 mars 1796) supprima les assignats qui étaient dévalués et les remplaça par un autre papier monnaie, les mandats territoriaux, qui ne valaient guère mieux. En même temps elle autorisait tout porteur de mandat à se faire remettre sans enchères le bien national qu'il désignerait pour un prix variant entre 18 et 22 fois le revenu de 1790.

La vente du presbytère de Fréland profita de ces nouvelles dispositions.

L'acheteur était Michel Dielaine, alors instituteur à Fréland. C'était le fils de Joseph Dielaine, ancien prévôt de Fréland et garde général des forêts du Val d'Orbey.

Les biens ont été expertisés le 12 thermidor an IV (30 juillet 1796) et achetés le 26 fructidor an IV (12 septembre 1796).

L'expertise s'est déroulée sous la surveillance de l'administration, en l'occurrence, Jean Louis Greney, commissaire du Directoire exécutif près de l'administration municipale du canton de Kaysersberg.

Depuis octobre 1795, la France vivait sous le régime du Directoire qui avait réorganisé l'administration. Les départements, créés en 1789, étaient maintenus et c'est au chef-lieu du département du Haut-Rhin, à Colmar, que se déroulait la vente des biens nationaux.

Les administrations communales étaient supprimées et les communes étaient groupées en administration communale de canton. Kaysersberg était alors le chef-lieu du canton dont dépendaient les cinq communes de l'ancien bailliage du Val d'Orbey. C'est en novembre 1796 que Lapoutroie deviendra chef-lieu du canton.

L'acte de vente a été signé à Colmar par les membres de l'administration départementale dont le secrétaire général était Antoine Jourdain.

Les prix ont été fixés en livres dans l'acte de vente et en francs dans l'expertise. La livre était la monnaie de compte sous l'Ancien Régime. Le franc, pièce d'argent frappée depuis 1575, valait 20 sous, comme la livre, et par suite était devenu synonyme de livre.

Pour les surfaces l'unité de base était le journal équivalant à 41,60 ares

CONTRAT DE VENTE OÙ IL S'AGIT DE MAISONS ET USINES, POUR LESQUELLES IL N'Y AVAIT PAS DE BAIL EXISTANT EN 1790

Du vingt six fructidor, quatrième année républicaine

Nous, Administrateurs du département du Haut-Rhin, pour et au nom de la République française, et en vertu de la loi du 28 ventôse dernier, en présence et du consentement du Commissaire du Directoire exécutif, avons par ces présentes, vendu et délaissé dès maintenant et pour toujours, au Citoyen Michel Dielaine de Fréland, en qualité de cessionnaire de Nicolas Moléon de Colmar, suivant cession passée pardevant les notaires Nansé et Meyer de Colmar le 14 messidor dernier enregistrée le même jour à ce présent et acceptant pour lui, ses hoirs et ayant cause les Domaines nationaux, dont la désignation suit :

Le presbytère de Fréland,
le champ section a de la contenance d'un quart de jour,
d'un jardin potager section a de la contenance d'un quarante huitième de jour,
d'un jardin potager section b de la contenance d'un huitième de jour,
d'un jardin potager de la contenance d'un quarante huitième de jour,
d'un jardin verger section g de la contenance d'un quart de jour

et enfin un jardin potager attenant à ladite maison de la contenance d'un quart de jour

Le tout désigné aux procès verbaux d'expertise des vingt huit messidor et douze thermidor derniers

Cette vente est faite, outre lesdites charges et conditions, moyennant la somme de Cinq mille, trois cent, soixante livres calculée conformément à l'article 5 et 6 de la Loi du 28 ventôse dernier, que l'Aquéreur promet et s'oblige, sous l'hypothèque spéciale et privilégiée des biens sus-vendus, et générale de tous ses biens meubles et immeubles, présent et à venir, payer à la République, entre les mains du Receveur des Domaines nationaux de Colmar en Mandats territoriaux ou promesses de Mandats, savoir : moitié dans la décade de ce jour, et l'autre moitié dans les trois mois.

Le second quart a été payé suivant quittance du quatorze messidor n° 552, enregistrée au Département le même jour.

Fait en l'administration départementale du Haut Rhin, en présence du citoyen Lamairie, directeur de la régie des domaines nationaux qui ainsi que l'acquéreur ont signé avec nous à Colmar les jour, mois et an que dessus.

Signés Lamairie, Dielaine, Woelterlé, Knoll, Schirmer, Resez et Jourdain

Pour expédition conforme

Jourdain

EXPERTISE

L'an quatre de la République française une et indivisible le douzième thermidor, Nous Jean Joseph Demangeat citoyen du Bonhomme, expert nommé par délibération de l'administration du Département du Haut-Rhin en date du 12 messidor dernier, et Jean Mathis citoyen de Fréland expert nommé par le citoyen Michel Dielaine instituteur public audit Fréland pour la soumission d'acquérir les Domaines Nationaux ci après désignés en date dudit mois de messidor dernier, ledit Dielaine comme étant aux droits et ayant acquis du citoyen Moléon de Colmar suivant cession passée pardevant les citoyens Meyer et Nancé, notaires publics à Colmar en date du 14 du même mois de messidor, enregistré le même jour à l'effet de procéder à l'estimation en revenu et en capital sur le pied de 1790 des Domaines nationaux ci après désignés.

Nous sommes en conséquence de la commission à nous donnée par l'administration du Département en date dudit jour 12 messidor dernier, transporté en la commune de La Poutroye à une heure de relevée, chez le citoyen Greney Commissaire du Directoire exécutif près de l'administration municipale du canton de Kaysersberg qui nous a accompagné sur les lieux et héritages ci après désignés;

et aussi en présence du citoyen Michel Dielaine soumissionnaire, ou après avoir examiné la nature des dits terrains leurs tenans et aboutissans leur contenance et leur situation, sommes d'avis

que le champ situé dans la section A de la contenance d'un quart de jour, tenant pays haut, à Nicolas Laurent, pays bas à Antoine Herqué, d'un côté François Thomas et autres, et de l'autre côté Jean Baptiste Evrard et Nicolas Riette, valait en 1790 en revenu annuel la somme de quinze francs.....15 francs Lequel revenu multiplié vingt deux fois, d'après la Loi donne en capital, la somme de trois cent trente francs.....330 francs

2° que le jardin potager situé dans la section A de la contenance d'un 48me de jour, tenant pays haut à Michel Jacques, pays bas à Michel Folick, d'un côté Jean Charles Patris et de l'autre Joseph Laurent, valait en 1790 en revenu annuel la somme

de cinq francs.....5 francs
Lequel revenu multiplié vingt deux fois conformément à la Loi donne en capital la somme de cent dix francs cy..110 francs

3° que le jardin potager situé dans la section B de la contenance d'un 8me de jour, tenant pays haut les héritiers de feu Joseph Prud'homme, pays bas à Sébastien Fiher, d'un côté Nicolas Blaise et de l'autre les héritiers François Barlier et autres, valoit en 1790 en revenu annuel la somme de quinze francs cy15 francs
Lequel revenu multiplié vingt deux fois conformément à la Loi, donne en capital, la somme de Trois cent trente francs cy..... 330 francs

4° que le jardin potager situé dans la section B de la contenance d'un quarante huitième de jour, tenant pays haut à Louis Bertrand, pays bas à François Claude Pierre, d'un côté Joseph Herqué, et de l'autre Nicolas Blaise, valoit en 1790 en revenu annuel la somme de cinq francs cy5 francs
Lequel revenu multiplié vingt deux fois conformément à la Loi donne en capital la somme de cent dix francs cy.....110 francs

et 5° que le jardin verger situé à côté de l'Eglise section G et en contenance d'un quart de jour, tenant pays haut à Nicolas Blaise, pays bas à Nicolas Zalées et Simon Kechner, d'un côté les héritiers Dominique Thiébaut et de l'autre côté le chemin de l'Eglise, valoit en 1790, en revenu annuel la somme de quarante francs cy40 francs
Lequel revenu multiplié vingt deux fois donne en capital la somme de huit cent quatre vingt francs cy.....880 francs

Total en revenu.....80 francs
Et en capital cy.....1 760 francs

Et de tout ce que dessus, Nous avons fait et rédigé le présent procès-verbal, que nous affirmons sincère et véritable en notre âme et conscience, après avoir opéré pendant un jour y compris le voyage et retour et le commissaire du Directoire exécutif et ledit citoyen Dielaine soumissionnaire, signé avec nous après lecture faite,

Signé Jean Mathis, J.J. Demangeat, J.L. Greney, commissaire du Directoire exécutif et M. Dielaine

Enregistré à Kientzheim le douze thermidor an 4 reçu dix francs, signé Peyremhoff

Notes :

Ces deux documents sont extraits d'archives privées

Document : Contrat de vente du Presbytère de Fréland et de ses dépendances. Daté du 26 Fructidor, an IV de la République.

N.° III. E.

Contrat de Vente où il s'agit de Maisons & Ufines, pour lesquelles il n'y avoit pas de Bail existant en 1790.


Du Vingt six fructidor Quatrième Année Républicaine

NOUS Administrateurs du Département du Haut-Rhin, pour & au nom de la République française, & en vertu de la Loi du 28 Ventôse dernier, en présence & du consentement du Commissaire du Directoire exécutif, avons par ces présentes, vendu & délaissé dès maintenant & pour toujours, au Citoyen Michel Dielaine de Fréland (en qualité de législaire & Nicolas Melion de Colmar écrivain public) assisté par devant les Notaires N.° 1. & 2. de Colmar de Colmar de H. mef. à ce présent & acceptant pour s. enregistra le même jour, à 47. Ce présent et acceptant pour lui, ses héritiers et ayants cause

les Domaines nationaux, dont la désignation suit :

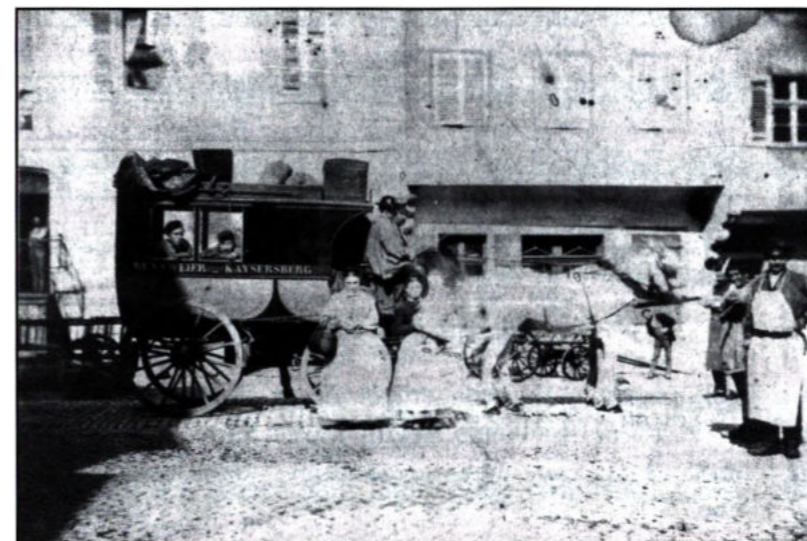
Le presbytère de Fréland de Champreux etc.

Document : Estimation en revenus et capital, sur la base de 1790, des Domaines nationaux (presbytère et dépendances) que Michel Dielaine veut acquérir. Daté du 12 thermidor, an IV.

 L'an quatre de la République française une et indivisible Le Douzième Thermidor, l'an IV. Jean Joseph Demangeat Citoyen du Bonhomme, a été nommé par délibération de l'Administration du Département du Haut-Rhin ou date du 12

LES TRANSPORTS ROUTIERS PUBLICS DANS LA VALLÉE DE LA WEISS AU 19^{ÈME} SIÈCLE

Francis LICHTLE



C'est au cours de la 1^o moitié du 19^o siècle que s'effectua la mise en place des transports publics dans la vallée de la Weiss. Sous l'ancien régime, les déplacements restaient limités si l'on excepte la fréquentation du marché hebdomadaire et des 2 foires annuelles de Kaysersberg. L'espace de la population de la vallée se restreignait en grande partie à la commune de résidence et aux localités

voisines. Cependant, quelques exceptions sont à mentionner comme le trafic entre le bas et le haut de la vallée destiné à subvenir aux besoins de la population (céréales, vins, fromages et autres denrées alimentaires). Certains marchands se rendaient également à Colmar pour leurs approvisionnements.

UN TRAFIC TRANSVOSGIEN LIMITÉ

A la circulation interne à la vallée de la Weiss, il convient de rajouter le trafic utilisant la route menant en Lorraine par le col du Bonhomme. C'était une voie secondaire pour le passage des Vosges, mais elle favorisa néanmoins l'exportation des vins vers St Dié, Lunéville et Nancy. Cette route permettait également de joindre Nancy et de là Paris. C'est dans ce cadre que fut créée à Lapoutroie, en 1818, un relais de poste situé à l'auberge du «canonnier français» devenu plus tard l'hôtel de la poste ou hôtel Zimmerlin. Situé au pied du col, le relais avait une certaine importance puisqu'il comprenait 2 grandes écuries pouvant loger 30 chevaux (l'une d'elle abrite aujourd'hui le musée des eaux de vie). En 1827, par exemple, la société Willig et & assurait 3 fois par semaine le service de diligence de Colmar-Nancy.

L'évolution des transports et l'aménagement des voies de communication permirent un accroissement non négligeable des déplacements dans la proche région au cours de la 1^o moitié du 19^o siècle.

A titre d'exemple, le tableau ci-dessous illustre le trafic dans la vallée de la Weiss d'avril à août 1838. (1). Un projet de nouvelle route étant à l'étude à cette époque, un fonctionnaire des travaux publics comptabilisa le nombre de véhicules pour chaque tronçon dans les 2 sens (points de contrôle à Lapoutroie, Kaysersberg et Colmar)

1838	Trajets	Attelages de 1, 2, 3, jusqu'à 9 chevaux								
	Trajets	1	2	3	4	5	6	7	8	9
Avril	Le Bonhomme - Lapoutroie	814	183	67	30	17	4	11	2	
	Lapoutroie-Kaysersberg	2675	73	339	161	38	14	13	1	
	Kaysersberg-Colmar	3584	888	416	281	45	4	13	4	3
Mai	Le Bonhomme-Lapoutroie	766	170	95	31	35	7	9	6	1
	Lapoutroie-Kaysersberg	3984	1042	473	295	58	5	4	6	1
	Kaysersberg-Colmar	3210	875	533	256	42	21	13	8	2
Juin	Le Bonhomme-Lapoutroie	930	299	87	57	15	11	13		
	Lapoutroie-Kaysersberg	3280	873	499	278	59	25	11	7	
	Kaysersberg-Colmar	3993	1059	56	252	60	21	9	4	
Juillet	Le Bonhomme-Lapoutroie	1071	488	120	53	34	17	9	3	1
	Lapoutroie-Kaysersberg	3371	989	482	322	61	36	4	3	1
	Kaysersberg-Colmar	3494	1062	675	226	51	32	4	2	2
Août	Le Bonhomme-Lapoutroie	920	240	92	45	25	18	5	2	
	Lapoutroie-Kaysersberg	3003	904	245	314	44	42	2	1	
	Kaysersberg-Colmar	2980	915	595	212	53	27	3	1	

Le passage transvosgien s'améliora après l'aménagement de la nouvelle route de Lapoutroie au col du Bonhomme (1839-1846). La pente devint moins forte et facilita le transport. Il peut être illustré par les comptages du cantonnier au col relevés dans les deux sens pour la journée

5 août 1849	37 voitures	17 août 1849	82 voitures
8 août 1849	40 voitures	20 août 1849	70 voitures
11 août 1849	68 voitures	23 août 1849	46 voitures
14 août 1849	56 voitures		

Le franchissement du col du Bonhomme était réservé aux voitures transportant les dépêches de Colmar à Nancy ainsi que les voyageurs de Colmar à St Dié. Les industriels utilisèrent principalement cette voie pour l'approvisionnement de leurs filatures en coton venant du port du Havre. Le reste des véhicules desservait la proche région de Bruyères-Plainfaing-Fraize en divers produits tandis que leur production de beurre, de fromage et de sabots trouvait preneur dans le vignoble.

LA LIGNE KAYSERSBERG - AMMERSCHWIHR - COLMAR

Petit-fils d'un marchand savoyard venu s'installer à Ammerschwihir en 1724, Pierre Duby (1787-1852) exploitait l'auberge à l'Arbre vert et tenait un office de gourmetage. Assumant également les fonctions de conseiller municipal, il fut admis à la confrérie St Etienne en 1837 et en assura la présidence en 1840.

Le 9.01.1837, le préfet lui accorda l'autorisation de mettre en circulation une voiture pour un service régulier entre Kaysersberg-Ammerschwihir-Colmar. Monté sur 4 roues, le véhicule reposait sur 8 grands ressorts et pouvait accueillir 6 passagers à l'intérieur et 3 sur la banquette extérieure. Avant sa mise en circulation, la voiture fut inspectée par Louis Gerber, 1^o adjoint au maire de Kaysersberg et officier retraité et par Hippolyte Humbrecht, forgeron, serrurier et mécanicien. (2)

En 1842, Pierre Duby mit une nouvelle voiture en circulation. Elle comprenait 6 places intérieures, 2 sur le coupé, 2 sur la banquette et 1 pour le conducteur. Le départ était prévu à 8 heures de Kaysersberg et le retour de Colmar s'effectuait à 16 heures. Le véhicule fut examiné devant l'auberge au roi de Pologne à Colmar par le commissaire de police et par le charron Paul Ruch (3). Le maire de Colmar donna son accord le 11.03.1842.

Le 3.04.1851, Pierre Duby déclara la création d'un service quotidien de Kaysersberg à Colmar. Tirée par 3 chevaux, de couleur jaune et noire, la voiture pouvait accueillir 10 personnes. Le départ était fixé à 8 heures pour une arrivée à Colmar vers 9 heures. Le soir, le véhicule ramenait ses clients à 17 heures.

Pierre Duby décéda le 8.11.1852 et l'entreprise fut reprise par son fils Jean Pierre (1814-1870).

LA LIGNE ORBEY-COLMAR

Le 1.01.1834, Athanase Duby, parent de Pierre Duby d'Ammerschwihir, obtint l'autorisation préfectorale d'ouvrir une ligne hebdomadaire Orbey-Colmar. Le départ se fit tous les jeudis à 6 heures dans une voiture type char à banc de 4 places. L'arrivée à Colmar était prévue 2 heures plus tard. (4)

Jean Baptiste Aubert, boulanger d'Orbey, se rendait régulièrement à Colmar pour y acheter ses céréales. Le 22.01.1835, il demanda l'autorisation au préfet de pouvoir aménager 2 places sur sa voiture destinées au public. Tracté par un cheval, le chariot partait d'Orbey à 5 heures pour rejoindre Colmar à 9 heures. L'expertise du véhicule eut lieu le 31 mai par Jean Joseph Miclo et Jean Georges Kuen, tous deux forgerons à Orbey.

Fin décembre 1841, Jean Baptiste Jacques mit en circulation une voiture pour Colmar avec 2 départs par semaine - jeudi et dimanche - dans un véhicule de 10 places. Inspectée le 30.01.1842, «la voiture se composait de 4 roues emboîtée de ses essieux surmontée d'une carcasse en forme de char à banc, faite en osier, recouvert d'une toile cirée». Le départ avait lieu d'Orbey à 6 heures pour une arrivée à Colmar vers 9 heures. Le retour s'effectuait au cours de l'après midi.

Le 18.01.1851, le préfet autorisa Pierre Duby à assurer un service quotidien d'Orbey à Colmar. Le maire de Kaysersberg ainsi que Jean Entz, sellier, et Antoine Beck, maréchal ferrant, expertisèrent la voiture. Monté sur 4 roues, le véhicule était peint en jaune et noir portant l'inscription «Duby». D'une capacité de 10 places intérieures et 3 sur la banquette extérieure, la voiture avait une largeur de roues de 1,62 m. Le fer des essieux était corroyé et de bonne qualité. Le porteur prenait place à l'arrière sur un marche-pied. Le départ d'Orbey fut fixé à 6 heures. le trajet durait 2 heures. Le retour de Colmar se faisait à 16 heures pour une arrivée prévue à Orbey vers 18 heures. (5)

Le 24.02.1851, Jean Aubry obtint l'accord d'un transport d'Orbey à Colmar à raison de trois voyages par semaine (dimanche, mardi, jeudi). Une première autorisation lui avait déjà été accordée le 25.09.1844. Le trajet se faisait dans une voiture à 4 roues hébergeant 8 personnes à l'intérieur et 3 à l'extérieur. Le service débutait le matin à 5 heures 30 et le retour de Colmar se faisait à 16 heures.

Quelques mois plus tard, le 10.02.1852, Ignace Zoeller, aubergiste d'Orbey, créa une ligne Orbey-Colmar et mit en service une voiture de 4 places intérieures et 1 extérieure à côté du conducteur.

Le 18.02.1853, Jean Aubry renouvela son autorisation d'exploiter la ligne Orbey-Colmar avec une voiture de 10 places dont 6 à l'intérieur. Il déclara son auberge de la Croix d'or comme siège de l'entreprise. D'une hauteur de 2,45 et d'une largeur de roues de 1,60 m, la voiture assurait le trajet les dimanches, mardis et jeudis avec un départ à 6 heures et une arrivée à Colmar entre 8 heures et 8 heures 30. Deux heures furent également nécessaires pour le retour.

En 1859, Joseph Eugène Simonin racheta l'auberge de la Croix d'or à Jean Aubry et reprit la ligne. Son véhicule fut expertisé le 21.09.1859 et le préfet donna son feu vert le 12 octobre. Un an plus tard, Émile Guidat remplaça Simonin. Il assura une ligne au départ d'Orbey à 6 heures et un retour de Colmar à 16 heures à raison de 4 voyages hebdomadaires. (6)

LA LIGNE LAPOUTROIE - COLMAR

Le 1.01.1841, Auguste Courvoisier déclara la mise en circulation d'une voiture de 8 places destinée à assurer la liaison hebdomadaire Lapoutroie-Colmar. Le départ se faisait tous les jeudis à 6 heures et l'arrivée à 8h30. Le retour de Colmar s'effectuait à 13 heures.

Le 11.06.1844, Auguste Courvoisier demanda le remplacement de sa voiture servant à la ligne Lapoutroie-Colmar. Le trajet se faisait alors 3 fois par semaine (lundi, jeudi, samedi) avec un départ à 8 heures et un retour de Colmar à 16 heures. Le véhicule avait la forme d'un char à banc, muni de 4 roues et couvert d'une bâche de couleur verte ornée de bandes noires sans inscriptions. Il comprenait 5 bancs à 2 places chacun. D'une hauteur de 2,40 m, la voiture avait une longueur de 3,40 m. La permission de circuler fut délivrée le 16 juillet.

En 1857, la canton de Lapoutroie était desservi par 3 voitures publiques. Une ligne reliait Orbey à Colmar, une seconde Lapoutroie à Colmar et une troisième Lapoutroie à Bennwihr-gare. Un service Orbey-Saint Dié avait fonctionné durant quelques mois. Mais la ligne avait été définitivement supprimée. Dans sa lettre du 16.03.1857, le maire de Lapoutroie informa le préfet de l'existence de 2 départs quotidiens pour la poste au lieu d'un seul et pour Bennwihr-gare et non plus Colmar comme auparavant. Le premier départ était fixé à 7 heures et le second à 13 heures. Courvoisier exploitait les lignes Lapoutroie-Colmar (lundi, jeudi, samedi) et Lapoutroie-Bennwihr-gare tandis que Jean Aubry celle de Orbey-Colmar (mardi, jeudi, dimanche). Assurant jadis le transport du courrier à St Dié, Le sieur Charpentier venait de le supprimer mais maintenait le transport des voyageurs de St Dié à Colmar avec un passage à Lapoutroie à 9 heures.

Le 31.10.1860, Jean Pierre Duby obtint l'accord du préfet pour l'ouverture d'une ligne journalière reliant Colmar à Lapoutroie. Le départ fut fixé à 7 heures pour une arrivée à Lapoutroie à 10 heures. Un second trajet partait le soir même à 17 heures pour rejoindre Colmar à 20 heures. Ce service était assuré par une voiture peinte en jaune et noire, d'une capacité totale de 5 places et d'une hauteur de 2,48 m.

Le 20.06.1863, Jean Baptiste Willig « entrepreneur de voitures publiques » de Hattstatt et Jacques Zimmerlin, hôtelier à Lapoutroie déclarèrent l'ouverture d'une ligne Colmar-Lapoutroie pour 2 voitures. Destiné au courrier, le premier véhicule comportant 2 places au coupé et une sur le siège du conducteur partait de Colmar à 9 heures pour y revenir à 19 heures. Réservée au public, la seconde accueillant 8 places intérieures et 3 extérieures quittait Colmar à 16 heures pour y retourner le lendemain à 10 heures. (7)

Les entrepreneurs du canton de Lapoutroie renouvelèrent régulièrement leurs véhicules. Sur sa liaison Lapoutroie-Bennwihr-gare, Courvoisier remplaça sa voiture en mai 1865. En octobre 1866, Émile Guidat mit une nouvelle diligence en service sur sa ligne Orbey-Colmar. D'une capacité de 11 places dont 6 à l'intérieur, elle circulait le dimanche, mardi, jeudi et vendredi. En mars 1867, Courvoisier remplaça son véhicule assurant le service Lapoutroie-Colmar par une nouvelle voiture de 7 places. Départ de Lapoutroie à 16 heures et retour de Colmar le lendemain à 9 heures. En mars 1867, Guidat changea son véhicule sur la ligne Orbey-Lapoutroie-Colmar et le remplaça par une voiture à 7 places peinte en jaune.

En juin 1860, Jean Pierre Duby tenta l'aventure au-delà des Vosges et mit en circulation quotidienne une voiture reliant Colmar à St Dié à raison de 4 places. Départ à 6 heures 30 et retour à Colmar à 19 heures.

LA LIGNE KAYSERSBERG - BENNWIHR GARE

Le 11.02.1852, le préfet autorisa Pierre Duby à ouvrir un service régulier destiné à assurer depuis Kaysersberg, les correspondances du chemin de fer en gare de Bennwihr. Peinte en jaune, la voiture accueillait 5 personnes et fit la navette de 6 à 20 heures sans heures fixes.

Reprenant la ligne au décès de son père, Jean Pierre Duby déclara, en date du 10.06.1854, la desserte de sa ligne Kaysersberg-Bennwihr-gare par une voiture à 2 chevaux, de couleur jaune et noire, peinte au nom de l'entrepreneur et d'une capacité de 10 places. La navette fonctionnait de 6 heures à 20 heures. Un an plus, il obtint à nouveau la concession de cette ligne pour un véhicule de 8 places. Le 30.10.1856, Jean Pierre Duby se retira de l'entreprise et la céda à Thiébaud Frantz venant de Langres. En 1859, Le préfet renouvela l'autorisation d'exploitation au nouveau propriétaire.

Deux ans plus tard, le 10.04.1862, Thiébaud Frantz assura une liaison Kaysersberg-Bennwihr-gare aux heures de correspondance des trains. La voiture peinte en bleu foncé avec

des lisérés rouges et des bandes blanches portait d'un côté les inscriptions « Service des chemins de fer de l'Est », de l'autre « Bennwihr-Kientzheim-Kaysersberg » et sur la portière arrière « Frantz ». Le véhicule comprenait 8 places, augmenté à 10, un mois plus tard et avait une hauteur de 3,05 m. Par la suite, en 1864 et en 1865, il fit circuler une nouvelle voiture sur la même ligne. En 1869, il augmenta la capacité des voyageurs en mettant en service une voiture de 12 places.

LES TRANSPORTS SOUS L'ANNEXION

Les événements de la guerre franco-allemande de 1870-1871 interrompirent momentanément la circulation des diligences. Jean Pierre Duby décéda à Brumath le 3.08.1870 mentionné comme convoyeur. Avait-il été réquisitionné par l'armée de Mac Mahon pour des transports militaires? La ligne reprit ultérieurement. Frantz est encore mentionné comme exploitant de la ligne Kaysersberg-Bennwihr-gare en 1871-1872.

En mai 1874, Albert Hennig, exploitant la ligne Colmar-Munster, remplaça Frantz et assuma la liaison Kaysersberg à Bennwihr-gare à raison de trois allers-retour quotidiens assurant ainsi tous les arrêts des trains en gare de Bennwihr.

Deux ans plus tard, le réseau fut repris par Ed Faller, maître de poste de Neuf-Brisach et en avril 1876, il afficha ses nouveaux horaires.

Départ Bennwihr-gare	7h50	11h00	14h30	19h10	21h10
Sigolsheim	8h25	11h35	15h05	19h45	21h45
Kientzheim	8h35	11h45	15h15	19h55	22h55
Kaysersberg	8h50	12h00	15h30	20h10	22h10
Lapoutroie	10h20			22h20	
Orbey	11h05				
Orbey			11h15		
Lapoutroie	5h20				
Kaysersberg	6h20	9h00	13h00	17h45	20h05
Kientzheim	6h30	9h10	13h10	17h55	20h15
Sigolsheim	6h40	9h20	13h20	18h05	20h25
Bennwihr-gare	7h45	9h55	13h50	18h30	21h05

Ed. Faller s'étant associé aux frères Guidat d'Orbey, l'entreprise proposa de nouveaux horaires en date du 1.11.1876.

Ligne Colmar-Orbey

Colmar	8h00	11h30	16h30	19h45
Kaysersberg	9h45	13h15	18h15	21h15
Orbey	11h30	14h30	20h00	22h45

Orbey	5h30	7h00	11h30	16h00
Kaysersberg	6h30	8h00	12h30	17h00
Colmar	8h00	9h30	14h00	18h30

Ligne Kaysersberg-Bennwihr-gare

Kaysersberg	9h00	17h45 (pour le train vers Strasbourg)
Bennwihr-gare	10h15	21h15 (pour le train vers Colmar)

LA CONCURRENCE DU CHEMIN DE FER

L'ouverture de la ligne du tramway Colmar-Kaysersberg-Lapoutroie fit disparaître la liaison routière. Le tronçon ferroviaire Colmar-Kaysersberg fut inauguré le 18.01.1885 et celui de Kaysersberg à Lapoutroie le 1 décembre de la même année. Une navette assura la liaison d'Orbey à la gare de Hachimette.

Seule la ligne routière de Kaysersberg-Bennwihr-gare subsista. Vers 1890, elle était exploitée par Alexandre Ehrhart de Bennwihr. Décédé en décembre 1893, sa veuve reprit l'entreprise et la ville de Kaysersberg lui octroya une subvention de 300 marks (8). En 1894, Jacob Hild succéda à la veuve Ehrhart obtenant une subvention trimestrielle de 75 marks. Les communes de Kientzheim et de Sigolsheim subventionnèrent également cette ligne.

Mais ces aides communales n'allaient guère durer. Le tramway concurrença de plus en plus le trafic routier. En février 1895, les 3 localités cessèrent leurs aides. La ligne Kaysersberg-Bennwihr-gare devint déficitaire et fut définitivement supprimée. Le journal de l'arrondissement de Ribeauvillé en informa la population dans son édition du 2.03.1895.

Dorénavant, toute personne venant par le train de Strasbourg et souhaitant se rendre dans la vallée de la Weiss emprunta le tramway Colmar-Kaysersberg-Lapoutroie. Une page de l'histoire des transports routiers venait de se tourner.

NOTES

1. Archives du Haut-Rhin, 2 S 43-45
2. Archives municipales de Kaysersberg (A.M.K.) Fonds 1815-1870 - 5 O 1
3. L'auberge se situait dans la rue Stanislas et fut démolie en 1880.
4. Archives du Haut Rhin, 4 M 93-94
5. Archives du Haut-Rhin, 4 M 96
6. Archives du Haut-Rhin, 4 M 97
7. Archives du Haut-Rhin, 4 M 97
8. A.M.K. Fonds 1871-1918 - 1 L 5

LA NOUVELLE ROUTE DE LAPOUTROIE AU COL DU BONHOMME : 1839 - 1846 UN ÉPISODE DE L'HISTOIRE DE LA R.N. 415

Francis LICHTLE

Entre la vallée de St Amarin et celle de Ste Marie-aux-Mines, une seule route permettait le franchissement des Vosges, celle du col du Bonhomme. Dénommée route départementale n° 5, elle continuait la R.D. n° 4 venant de St Dié - Plainfaing. Partant du col du Bonhomme, elle joignait Neuf-Brisach en passant par Kaysersberg, Kientzheim, Ingersheim, Colmar, Horbourg, Andolsheim et Wolfgantzen. Mais le franchissement du massif s'avérait de plus en plus difficile. En dehors des mois d'hiver où la voie était souvent impraticable, la raideur de son tracé entre le Bonhomme et le col pénalisait les voitures lourdement chargées. L'essor de l'industrie textile dans toute la région colmarienne réclamait l'aménagement d'une voie de communication plus aisée. Dès 1835, plusieurs dossiers furent présentés, soutenus par les municipalités respectives.

I. DIFFÉRENTS PROJETS

Munster préconisait l'aménagement du col de la Schlucht. Orbey proposait de relier le Valtin, Gérardmer et Remiremont par le col du Louchbach et Ste Marie-aux-Mines soutenait son projet d'améliorer la route de son col. La vallée de Kaysersberg défendait l'ancienne route du col du Bonhomme. L'administration des Ponts et Chaussées était plutôt favorable à un franchissement dans le secteur d'Orbey - le Bonhomme. Le 15 septembre 1835, le conseil municipal d'Orbey assisté des citoyens les plus imposés vota un crédit de 20000 francs destiné à la route Orbey - le Valtin avec ses 2 variantes: un passage par le col de la Croisette (l'actuel Col du Calvaire) ou par celui du Bermont. Les projets d'Orbey étaient soutenus par Jean Joseph. Didierjean, conseiller général du canton de Lapoutroie. Dans un premier temps, l'administration des Ponts et Chaussées appuya 2 projets, celui d'Orbey et celui du Bonhomme: « Les routes d'Orbey et Lapoutroie bien utiles aux fabriques de ces 2 localités et à celle de Kaysersberg qui pourraient toutes recevoir plus directement le coton du Havre. Orbey d'ailleurs semble être depuis regardé par les fabricants comme une terre promise, la grande population de cette commune et par la suite le peu de cherté de la main d'œuvre et l'absence de toute industrie et la forte pente du torrent, tout cela peut faire d'Orbey un foyer important de fabrication. » (1)

En août 1836, l'ingénieur en chef des Ponts et Chaussées chiffrà les différents projets. Le passage par le col de la Schlucht fut estimé à 316000 francs, celui d'Orbey au Louchbach par la Croisette à 303 000 francs et la variante Orbey- le Bermont- col du Louchbach à 253400 francs. Le projet le plus économique fut celui de la route du Bonhomme revenant à 238600 francs. En supposant que la future pente ait 6%, il fallait aménager 13500 m de nouvelle route pour le col de la Schlucht, 13180 m pour Orbey - le Louchbach mais uniquement 9620 m pour le col du Bonhomme.

L'usine Haussmann Frères du Logelbach présenta une pétition en faveur de l'aménagement de la route du col du Bonhomme, contresignée par plusieurs dizaines d'industriels de la région colmarienne: « C'est en effet cette route qui forme notre chemin le plus direct pour Paris; mais la rapidité des pentes depuis Lapoutroie jusqu'au sommet du Bonhomme le rend inaccessible aux voitures lourdes et en hiver elle est souvent impraticable ». En 1837, le conseil général et la préfecture du Haut-Rhin approuvèrent le projet du Bonhomme avec 2 possibilités: soit construire une route dans le prolongement du village vers le col en suivant la Béhine, soit bifurquer au village et remonter légèrement la vallée menant aux Bagenelles puis rejoindre le col du Bonhomme. La pente de l'actuelle route était de 18% et devait être réduite à 6%.

II. UNE SOUSCRIPTION PUBLIQUE

En mai 1837, l'ingénieur en chef des Ponts et Chaussées proposa la première solution, précisant que les terrains traversés appartenaient en grande partie à la commune qui les céderait gratuitement. Une enquête publique de 20 jours fut décrétée par arrêté préfectoral, le 2 octobre. En 1838, le projet Lapoutroie-col du Bonhomme fut estimé à 202000 francs. Dans sa séance du 23.08.1838, le conseil général vota le principe d'un crédit de 100000 francs. Une souscription publique fut également organisée à laquelle participèrent 160 personnes de la région colmarienne (Colmar-Logelbach-Kaysersberg-Lapoutroie, Kientzheim). L'usine Haussmann du Logelbach versa 1500 francs, Herzog 1000 francs. Les établissements Hartmann de Munster contribuèrent à raison de 1000 francs. Jacques, brasseur, et son parent Jacques, aubergiste, tous deux de Lapoutroie, versèrent respectivement 1500 et 1000 francs. La souscription permit de recueillir 23543 francs. La ville de Colmar promit une aide de 30000 francs, celles de Kaysersberg 10000 francs, Lapoutroie 10000 francs, le Bonhomme 15000 francs (plus les terrains) et Kientzheim 5000 francs. (2)

Le projet consistait à aménager une nouvelle route de Lapoutroie au col du Bonhomme, avec une variante pour la traversée de la localité du Bonhomme. La nouvelle route venant du col pourrait, soit longer la Béhine, rive droite, et rejoindre la route actuelle près de la mairie de manière à éviter la partie supérieure du village, soit suivre la rive gauche et traverser la plus grande partie de la localité. Lors de l'enquête publique, le maire donna sa préférence pour la seconde solution précisant que ce n'était qu'à cette condition que le conseil verserait les 15000 francs et céderait les terrains nécessaires.

III. APPROBATION DU PROJET

Le projet définitif, en l'occurrence la création d'une nouvelle route longeant la Béhine vers le col, fut approuvé le 19.10.1839 par le Sous-Secrétaire d'État aux Travaux Publics à Paris. Le projet se subdivisait en 3 tranches. Tout d'abord les travaux d'établissement de la route sur une longueur de 5945,22 mètres. L'ingénieur prévoyait:

- 47785 m³ de déblais, terre et pierres
- 20733 m³ de remblais transversaux
- 3447 m³ de remblais longitudinaux à la brouette
- 18191 m³ de remblais longitudinaux au tombereau
- 7628 m³ de dressement de talus
- 7111 m³ de construction pour les murs de soutènement

Suivaient les travaux de terrassement évalués à 4759 m³ de pierres cassées et finalement les ouvrages d'art soit 11,62 m³ de charpente pour longerons, 11,85 m³ de chêne d'assemblage, 178 m³ de planchers de chêne, 532 m³ de maçonnerie sèche, 15 m³ de dallage et 108 kg de fer. Le chantier s'élevait à 9951,20 francs pour les travaux, 9482,80 francs pour l'acquisition des terrains et bâtiments, contrairement à ce qu'avait promis la commune du Bonhomme soit un total de 109000 francs.

Les adjudications eurent lieu le 29 novembre 1839 et l'ouvrage fut confié à Joseph Munier, entrepreneur à Badonviller (Meurthe et Moselle) proposant un rabais de 3,5%. Après les adjudications, l'ingénieur proposa quelques modifications approuvées par le ministre. La route aurait une emprise de 8,50 m, dont 7,20 m de voie.

Les travaux allèrent bon train durant la première moitié de l'année 1840. Le 28 août, l'ingénieur se plaignit au préfet : « La nouvelle route est percée mais seulement ébauchée. Aujourd'hui l'on est occupé à régler la chaussée et les talus, à faire les fossés, les banquettes. L'entrepreneur mit beaucoup d'activité pour la première partie des travaux mais montre plus de négligence pour la seconde ». Les Ponts et Chaussées déplorèrent la diminution du nombre d'ouvriers employés au chantier et s'indignèrent car « ses chefs d'ateliers sont fréquemment ivres et abandonnent le chantier ou n'y font plus rien ». De plus, le bois fourni pour les ouvrages d'art s'avérait être de mauvaise qualité. Finalement le chantier s'acheva et l'ingénieur put préparer la suite du projet. (3)

IV. LA SECONDE TRANCHE

Une ordonnance royale du 30 janvier 1841, approuva la seconde tranche estimée à 125000 francs : 70936,38 francs pour la construction de la route, 3272,44 francs pour les ouvrages d'art et 35000 francs pour l'achat des terrains nécessaires. Le projet consista à aménager une nouvelle route à la sortie Est du Bonhomme, entre le hameau du grand Trait et Lapoutroie. Deux propositions étaient faites, l'une appuyée par les Ponts et Chaussées prévoyait un tracé rive droite correspondant à l'ancienne route avec un surcoût de 30000 francs, l'autre préconisait plutôt la construction d'une nouvelle voie le long de la rive gauche. Dans sa séance du 20.07.1841, le Conseil général opta pour le tracé rive gauche. En définitive, les travaux estimés à 50776 francs furent adjugés le 20.07.1842 à Jean Nicolas Colin, entrepreneur à Badonviller. Il proposa un rabais de 8%. Malgré la position du Conseil général, les Ponts et Chaussées imposèrent le tracé longeant la rive droite. L'administration demanda à Colin de préparer tout le matériel nécessaire pour une ouverture imminente du chantier, une somme de 20000 francs étant disponible de suite. Il prépara son ouvrage et stocka son matériel à Raon l'Étape.

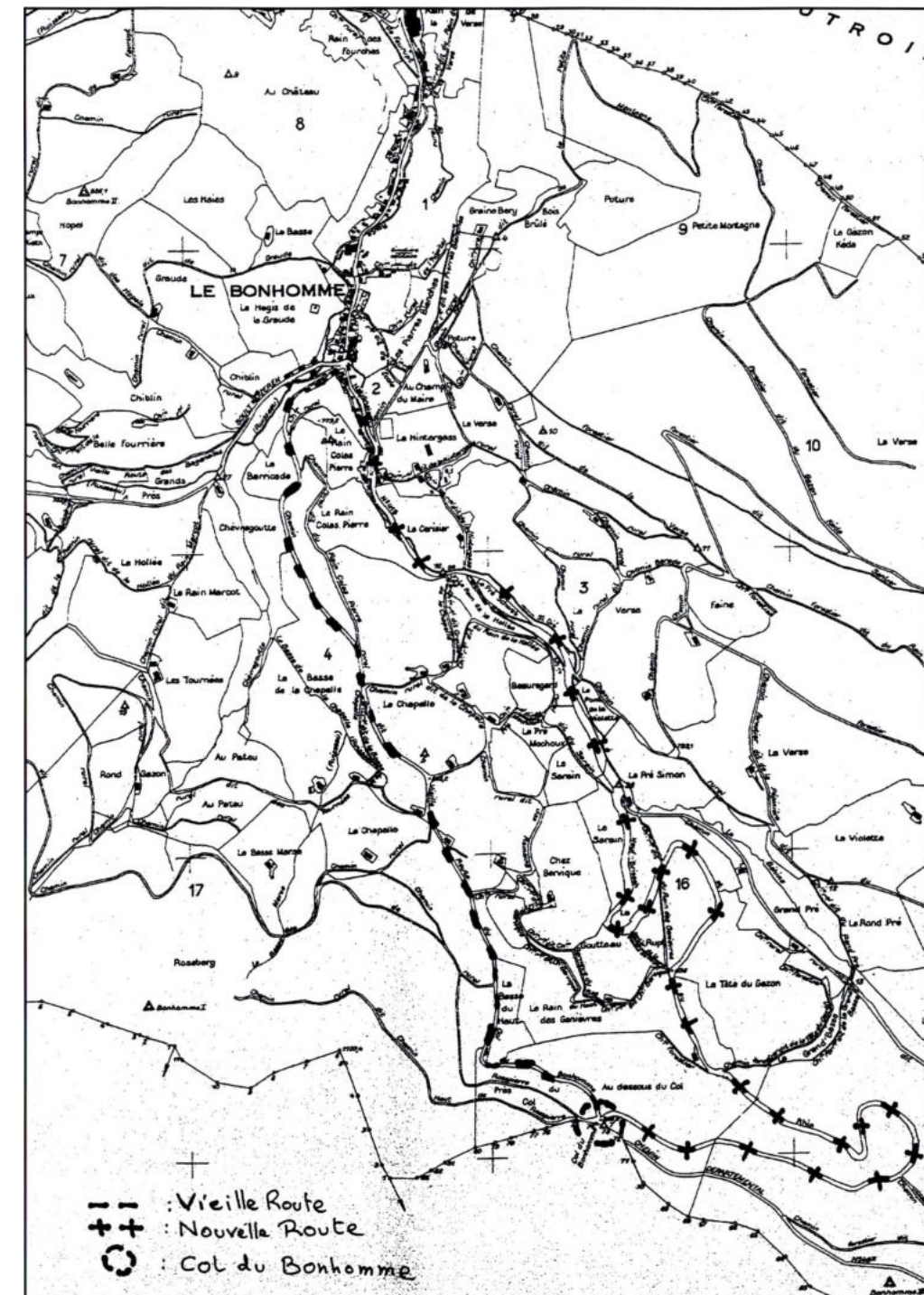
V. ANNULATION DU MARCHÉ.

Le 28.10.1842, le Conseil général persista dans son tracé rive gauche selon sa première décision en 1841. Un bras de fer opposa les conseillers généraux aux Ponts et Chaussées et, finalement, le 22.08.1843, le préfet annula le marché. Aussitôt, l'entrepreneur réclama une indemnité pour le travail effectué avant l'ouverture du chantier en l'occurrence la mise en place du stock de matériel à Raon. Sa demande sera rejetée le 19.01.1844.

VI. VERS UNE NOUVELLE ADJUDICATION.

Finalement, le contentieux lié au tracé de la voie fut réglé. La nouvelle route prendra la rive gauche. Afin de résoudre définitivement le problème foncier, une ordonnance royale du 24.01.1844 autorisa l'expropriation de 76 propriétaires soit près de 4 ha..

LE TRACÉ DE L'ANCIENNE ET DE LA NOUVELLE ROUTE AU BONHOMME



Une nouvelle adjudication fut donc décidée et eut lieu le 10.10.1843. Hydolphe Thiéry, entrepreneur à St Pôle (Meurthe et Moselle) proposa un rabais de 12,5%. Il s'engagea à achever les travaux pour le mois de novembre 1844. Mais en octobre 1844, l'ingénieur constata du retard dans l'exécution de l'ouvrage. Le préfet ordonna à Thiéry d'affecter 120 manœuvres au chantier et 12 tombereaux sans compter les maçons. Dorénavant, les travaux seront suivis par le sieur Rapin, conducteur de travaux aux Ponts et Chaussées (3).

La réception définitive eut lieu le 20.08.1846. Ainsi prirent fin les grands travaux d'aménagement de la route Lapoutroie -col du Bonhomme.

Suite à ces interventions, les Ponts et Chaussées entreprirent d'autres améliorations sur l'ensemble du tracé de la route départementale n° 5, en particulier la rectification de la côte d'Alsipach en 1848.

Parallèlement aux travaux entrepris sur le versant alsacien, les Ponts et Chaussées du département des Vosges avaient également dressé les plans et devis afin de poursuivre le projet alsacien et d'aménager une nouvelle route de Plainfaing au col du Bonhomme. Dès septembre 1838, le préfet nomma les membres de la commission d'enquête.

Notes.

- (1) : Archives du Haut-Rhin, 2 S 731
 (2) : Archives du Haut-Rhin, 2 S 736
 (3) : Archives du Haut-Rhin, 2 S 732-737

La création de la route Lapoutroie - le Bonhomme nécessita:

Travaux	Volume en m ³	Coût en francs
Déblais	26934,57	12120,56
Remblais transversaux	10224,28	1942,61
Remblais longitudinaux à la brouette	4134,82	1323,14
Remblais longitudinaux au tombereau	11003,85	5942,08
Remblais réglés	7922,57	673,42
Murs de soutènement	1273,11	4277,65
Mur aux aqueducs	182,75	614,04
Pierres cassées pour la 1 ^{ère} couche	2424,00	5841,84
Pierres cassées pour la 2 ^{ème} couche	1680,00	7459,20
Terre pour la confection des accotements	918,00	706,86
Roctage à la mine	2556,23	5495,89
Dressement de banquettes	3164,72	269,00
Béton	76,00	1243,36
Maçonnerie de pierre de taille	40,62	2738,19
Maçonnerie en moellon piqué	60,23	1816,54
Maçonnerie ordinaire	93,88	966,96
Pierre de taille	186,17	867,55
Moellons piqués	168,43	690,56
Rejointoiment de pierre de taille	180,89	77,78
Rejointoiment de moellon piqué	168,43	112,84
Chape pour voûte	95,70	389,50
Volume total en m ³	73492,25	
Total en francs		55569,57
Rabais 12,5%		- 6751,70
TOTAL GÉNÉRAL EN FRANCS		48817,87

GUERRES ET OCCUPATIONS DANS LE CANTON DE LAPOUTROIE : 1870 – 1945

Yvette BARADEL

LA GUERRE DE 1870-1871

Le 19 juillet 1870 la France déclarait la guerre à la Prusse. Cela permit au premier ministre de Prusse, Otto von Bismarck, de réaliser l'union de l'Allemagne derrière la Prusse et d'opposer à la France une armée composée de contingents de tous les états allemands.

La supériorité numérique et technique de l'armée allemande s'imposa, en Alsace, dès les premiers combats qui l'opposèrent à l'armée française, à Wissembourg le 4 août et à Froeschwiller le 6 août. L'invasion commençait.

1) La défense du canton

Pour se défendre, l'Alsace avait peu de moyens. Dès le milieu du mois d'août l'essentiel des troupes combattantes fut retiré de la province et acheminé par voie ferrée vers le camp de Châlons d'où elles partirent pour Sedan où, le 2 septembre, l'Empereur Napoléon III et son armée furent faits prisonniers.

Il restait dans le département du Haut-Rhin cinq bataillons et dans chaque localité une garde nationale. Une partie de celle-ci, la garde nationale mobile, avait été créée en 1868 pour défendre le territoire. L'essentiel des troupes, bataillons et gardes nationaux mobiles appelés couramment "les mobiles", furent envoyés dans les places fortes. Des compagnies de francs-tireurs se formèrent, alors, pour défendre le plat pays.

Les mobiles du canton furent envoyés à Neuf-Brisach dont le siège dura du 9 octobre au 11 novembre. C'est ce qui se passa pour un jeune homme du Bonhomme, Jean Baptiste Batot qui avait fait "avec les jeunes gens contemporains du pays la campagne franco-allemande de 1870/71 dans la garde mobile à Neuf-Brisach" (1) Dans chaque commune restait une garde nationale sédentaire disposant de fusils.

Le Haut-Rhin fut occupé entre le 11 et le 20 septembre. Les Allemands entrèrent à Colmar le 14 septembre. Ils ne rencontrèrent aucune résistance dans le canton. Les gardes nationaux, devant la force de l'ennemi, se rendirent compte de la nullité de toute résistance. Cependant un garde national de Labaroche, refusant les ordres, voulut faire le coup de feu et, en se cachant, tira sur un convoi allemand et tua un officier. En représailles, un habitant de Labaroche, Joseph Munier, fut mis à mort. Une croix "Lè creuï do pti lora", située à Giragoutte, rappelle cette tragédie (2).

2) L'occupation

Si aucun combat ne s'est déroulé dans le canton en 1870, par contre l'occupation par les troupes ennemies a été pénible. Dès le 14 novembre le commandant allemand à Colmar imposait au canton de Lapoutroie une contribution de 2 500 thalers soit 9 375 francs

Transcription de la réquisition du capitaine commandant
la Compagnie d'occupation Landwehr à Lapoutroie

Monsieur Zacke, sous-juré, capitaine commandant de la 2^e compagnie
du 3^e régiment d'Chérinç de la Landwehr N^o 71 (Bataillon de
Sondershausen) / 2. Compagnie des 2. Bataillons B. Chérinç de
Landwehr, Régiments N^o 71 (Bas. Sondershausen)

Considérant que nous avons d'occuper la route de St. Dié à
Colmar dans le canton de la Pœulroye.

Voilà les résolutions du pays

Reçoivent tacitement les communes du canton de Lapoutroie &
paieront ensemble à l'entretien de nos troupes durant toute
durée de notre occupation manière ordonnée par le gouverneur
général d'Alsace à Strasbourg.

Fait à la Pœulroye le 30 Janvier 1871 Signé Zacke

La livraison par jour est pour chacun homme

- 1^o) Une livre de la viande avec au jour cinquième une demi livre de lard
- 2^o) 1/3 livre de riz avec des autres légumes
- 3^o) Une livre & une demi de pain
- 4^o) Cinq cigares
- 5^o) Un litre de bière ou 1/2 litre de vin ou 1/10 litre de l'eau de vie.
- 6^o) 2 1/2 lath de café & 1/2 lath de sel

Pour les officiers au lieu que de la nécessité } 7 fr. 16 sous & 2 thaler &
paier chaque officier. } 8

Et pour le chef de la compagnie } 9 fr. 10 sous & 2 thaler

qui était répartie entre les cinq communes (3)

Orbey :	2 500	Francs
Fréland :	2 400	"
Lapoutroie :	2 000	"
Le Bonhomme :	1 475	"
Labaroche :	1 000	"

Le conseil municipal du Bonhomme se plaignait des "réquisitions faites par les Prussiens et ci-devant par les militaires de la garde mobile et les francs-tireurs de passage dans cette commune". Il s'y ajouta, en janvier "l'envahissement de la commune par des troupes allemandes pour effectuer des abattis d'arbres dans les forêts" (4).

En janvier une compagnie du 3^e régiment de Thuringe de la Landwehr s'installa à Lapoutroie pour occuper la route de Saint Dié à Colmar. Le capitaine commandant la compagnie fixa les denrées à livrer par jour et pour chaque homme (nous respectons l'orthographe de la réquisition) :

- 1^o Une livre de la viande et au jour cinquième une livre de lard
- 2^o 1/3 de livre de riz ou des autres légumes
- 3^o Une livre et une demi de pain
- 4^o Cinq cigares
- 5^o Un litre de la bière ou 1/2 litre du vin ou 1/10 de litre de l'eau de vie
- 6^o 2 1/2 last du café et 1 1/2 last de sel.

Les officiers recevaient une somme d'argent : 8 francs pour chaque officier et 9 francs pour le chef de la compagnie. Les logeurs des militaires recevaient deux francs par jour et pour chaque homme et devaient fournir, dans cette somme, les cigares.

La réquisition était répartie entre les communes du canton : la commune d'Orbey seule pour un tiers, celles de Lapoutroie et du Bonhomme aussi pour un tiers et le dernier tiers pour Labaroche et Fréland (5).

En février le gouvernement général d'Alsace réclamait aux communes une contribution "pour le paiement de toutes les chaussures et fournitures en cuir qui ont été distribuées au corps assiégeant à Belfort" (6).

Les municipalités eurent beaucoup de peine à payer. En effet, au début de la guerre, le receveur du canton avait emporté les pièces comptables et les fonds des communes. Il fallut emprunter auprès des habitants aisés. Lorsque le maire de Labaroche demanda à son conseil, le 20 novembre, de voter un emprunt de 1 000 Francs pour payer la contribution de guerre "A l'instant le sieur Nicolas Parmentier, membre du conseil municipal, a versé ladite somme de 1 000 francs" (7). Mais un tel geste fut exceptionnel.

Le 28 février 1871 étaient signés les préliminaires de Versailles et le 10 mai 1871 le traité de Francfort. Le 9 juin 1871 une loi faisait de l'Alsace-Lorraine un "Reichsland", une terre d'Empire.

Le 24 mars 1871, la municipalité du Bonhomme estimait que "les communes rentraient dans le domaine de la légalité et la jouissance de leurs droits selon les anciens règlements". La vie reprenait

son cours normal.

Pendant une quarantaine d'années la paix régna dans le canton de Lapoutroie jusqu'en 1914 lorsqu'éclata la Première guerre mondiale

LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE 1914-1918

Le 28 juin 1914, l'archiduc d'Autriche, François-Ferdinand, fut assassiné à Sarajevo. Les alliances internationales se mirent à fonctionner : "Ultimatum, puis déclaration de guerre de l'Autriche à la Serbie, mobilisation de la Russie, ultimatum allemand à la Russie, mobilisation générale en France le 1^{er} août, déclaration de guerre de l'Allemagne à la France le 3, invasion de la Belgique qui détermine l'Angleterre à entrer dans la guerre le 4, tel est l'engrenage" (8).

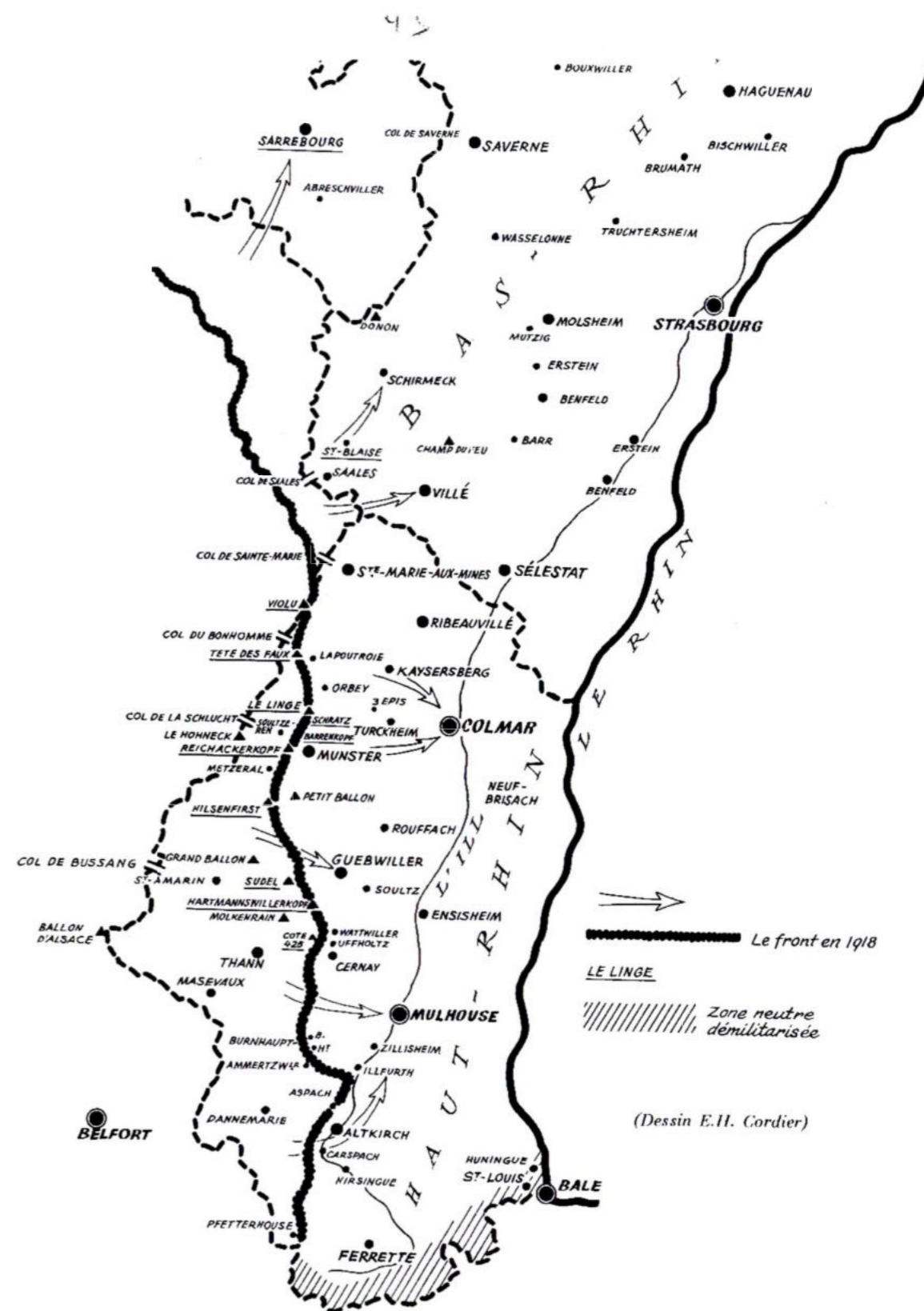
1) L'offensive française

La tactique du général Joffre était l'offensive à tout prix pour mettre rapidement l'ennemi à genoux. Les cols vosgiens, portes de l'Alsace, étaient un des objectifs visés.

Pour les Allemands, l'Alsace était un glacis qu'il fallait protéger. Bismarck avait répondu à un député alsacien : "Nous n'avons pas conquis l'Alsace et la Lorraine pour les rendre heureuses, nous les avons conquises pour avoir un glacis contre la France" (9). Ils avaient donc pensé à fortifier les cols vosgiens. Par malheur "le commandement français ignorait que les retranchements avaient été réalisés avant le déclenchement des hostilités par des compagnie du génie". Les troupes françaises, en particulier les chasseurs alpins, se heurtèrent "à des ouvrages fortifiés semi-permanents avec poutres et rails recouverts de terre et munis de créneaux devant lesquels avaient été préparés des fougasses" (10). Par suite les combats furent très durs et les pertes humaines importantes. "Au cours des combats d'août et septembre 1914, les pertes furent évaluées, côté français, au minimum à 329 000 morts, disparus ou prisonniers" (11).

Le 8 août 1914, le 158^e régiment d'infanterie, parti de Fraize, s'emparait du col du Bonhomme et arrachait le poteau frontière. Mais le 10 août c'était l'échec au col du Louschbach. Le 14 août débutait une offensive générale au col du Bonhomme, à la Tête des Faux et au col des Bagenelles. Les troupes françaises pénétraient dans le canton, descendant de Labaroche, des Lacs et du col du Bonhomme. Le village du Bonhomme subit un terrible bombardement qui détruisit une partie de l'église, des maisons et des fermes dispersées. Les Français parvinrent à Kayersberg après avoir occupé Orbey, Lapoutroie et Fréland. Mais la situation était instable. A Fréland, le 25 août, des chasseurs alpins furent surpris et tués par des soldats allemands au lieu-dit "la Halle" près du col d'Aubure. Le 2 septembre les troupes françaises durent se replier vers le col du Bonhomme, le Wettstein et le Linge. La ligne de front se stabilisait allant du col du Bonhomme à Pairis et au col du Wettstein.

A la fin de l'année une offensive française fut lancée sur la Tête des Faux qui commande les débouchés du col du Bonhomme et du col de Louschbach. Le 2 décembre l'assaut était lancé et les Français



s'emparaient du sommet. Dans la nuit de Noël suivante, les Allemands lancèrent une violente attaque pour reprendre le sommet mais échouèrent. Ils restèrent cependant cramponnés à quelques mètres du sommet.

A la fin de cette année 1914, un autre objectif intéressait l'état major français : Le Linge qui occupe une position centrale entre le col du Bonhomme et le col de la Schlucht. Les Allemands qui s'étaient aussi aperçus de la position stratégique du Linge l'avaient fortifié. La bataille du Linge débuta le 20 juillet 1915 et dura jusqu'au 16 octobre (12). Les combats furent très durs. Le 31 août les Allemands utilisèrent, pour la première fois, des obus à gaz. "Du 20 juillet au 25 août 176 officiers, 9 485 sous-officiers et soldats sont tombés au Linge qui a été surnommé "le tombeau des chasseurs" (13).

2) La guerre de position. Les habitants dans la guerre

Après ces violents combats du début de la guerre, Allemands et Français restèrent face à face, séparés souvent par quelques dizaines de mètres, menant une guerre de position et renforçant leur ligne de front. Les ouvrages les plus spectaculaires furent réalisés par les Allemands. Ils construisirent à la Tête des Faux une véritable forteresse reliée par téléphérique à Lapoutroie.

Les habitants du canton furent obligés de vivre au milieu des combats.

La ligne de front traversait les bans du Bonhomme et d'Orbey. "Le front traversait le ban du Bonhomme depuis la Tête des Faux, la Verse, le Rain-Colas-Pierre, la Chapelle, la Tête des Chats jusqu'au Pré de Raves" (14). A Orbey les Hautes Huttes étaient occupées par l'armée française ainsi que Pairis. Il y avait en réalité trois zones: celle occupée par les Français, celle occupée par les Allemands et le no man's land entre les deux.

Les habitants étaient déjà recrutés pour transporter les blessés et enterrer les morts. "Le matin (15 août 1914) on a réquisitionné les chevaux des habitants (d'Orbey) pour conduire les morts et les blessés qui avaient été frappés par des éclats d'obus à la Tête des Petits Faux". Ils étaient aussi recrutés pour faire des travaux pour l'armée : "De nouveaux ordres forcés pour tout homme valide et jeunes gens à aller travailler, faire des tranchées, couper le bois sous la surveillance militaire" (15).

Les duels d'artillerie étaient quotidiens. Les obus détruisaient les fermes qui pouvaient servir d'abris aux soldats. La mairie d'Orbey fut bombardée le 23 août 1915 et tout ce qu'elle contenait fut brûlé. Les civils vivaient dans la crainte d'être blessés ou tués : "Canonnade et fusillade à plusieurs endroits. Au Creux d'Argent une balle a pénétré dans une maison par la fenêtre et blessé une femme à la tête". "Au pré Bracot des personnes étaient au champs à la charrue, un boeuf est tué et un autre blessé par le tir des Français" (16).

Une telle situation ne pouvait durer et les civils furent évacués. Cela débuta aux Hautes Huttes en juillet 1915. Les habitants partirent vers la France. Ce fut ensuite au tour du Bonhomme et d'Orbey dont l'évacuation se termina en janvier 1916. Les

habitants furent envoyés vers la plaine d'Alsace et le bassin minier lorrain. Certaines familles se réfugièrent dans le canton, à Fréland.

Pour ceux qui restaient, la vie ne fut pas facile car ils subirent la dictature militaire allemande. Le 31 janvier 1914 l'état de danger de guerre "Kriegsgefahrzustand" avait été décrété et l'armée s'imposa dans le gouvernement et l'administration.

A partir de Noël 1914, les denrées commencèrent à manquer et on instaura des cartes de pain. Les recensements se multiplièrent : en 1915 de blé et de farine, en 1916 de paille et de fourrage, en 1917 de la récolte de pommes de terre. A cela s'ajoutèrent les réquisitions : en 1917 des alambics, en 1918 des cloches (17). Il ne faut pas oublier les cantonnements de troupes dans les mairies, les écoles et les maisons privées.

La dictature militaire était sensible dans deux domaines : les laissez-passer et l'usage de la langue française. "Pour aller à Colmar il fallait faire une demande par écrit et attendre quinze jours à trois semaines pour avoir une réponse ... Pour se rendre dans les champs il fallait avoir son laissez-passer et même plusieurs en un seul jour selon la direction qu'il fallait prendre pour ramasser l'herbe en bas ou en haut du village, du côté nord ou du côté sud" (18).

Enfin les autorités militaires étaient décidées à germaniser l'Alsace : "Il est indispensable pour des raisons militaires impérieuses, que l'on trouve en Alsace-Lorraine un pays allemand, avec une population aux sentiments allemands, agissant d'une façon conforme aux intérêts allemands" (19). Le canton, pays welche, avait toujours pu maintenir la langue française qui, durant quelques heures, était encore enseignée à l'école. Dès le début de la guerre, les affiches bilingues disparurent, les sermons à l'église faits en français durent être suivis d'un sermon en allemand. Il fallut désormais écrire ses lettres, qui étaient soumises à la censure, en allemand.

On comprend la joie qui accueillit l'armistice du 11 novembre 1918. Mais vingt ans après la guerre recommençait.

LA DEUXIEME GUERRE MONDIALE . 1939-1945

La France et l'Angleterre déclarèrent la guerre à l'Allemagne le 3 septembre 1939 à la suite de l'invasion de la Pologne, leur alliée.

1) La défaite de 1940

En Alsace le gouvernement décréta l'évacuation de Strasbourg et des communes du Rhin. La province était défendue par la ligne de forteresses de la ligne Maginot. Jusqu'en mai 1940 ce fut une période d'attente "La drôle de guerre".

Le 10 mai 1940, les divisions blindées du général Guderian attaquaient sur Sedan. Une guerre éclair débutait. Les aérodromes alsaciens étaient bombardés et les Allemands pénétraient au nord faisant reculer les troupes françaises qui évacuèrent Wissembourg le 18 mai. Le 5 juin les Allemands franchissaient la Somme et le 14 juin ils attaquaient sur Neuf-Brisach. Colmar était occupée le 17

juin. Le 30 juin les ouvrages de la ligne Maginot étaient livrés aux Allemands et leurs défenseurs conduits en captivité.

Aucune résistance n'avait été possible car, dès le 11 juin, les troupes françaises avaient reçu un ordre de repli. "Au moment crucial de l'opération sur le Rhin, le haut commandement français enlève la 54^e division d'infanterie pour l'employer dans les Vosges ne laissant en ligne que la 104^e division d'infanterie. Il ne reste que quelques batteries de 75 et 155, certes très utiles et d'une activité vraiment exemplaire, mais tout de même insuffisantes pour jouer un rôle à la taille du drame qui se prépare" (20).

Il y eut quelques accrochages dans les Vosges qui n'arrêtèrent pas l'avance allemande. Les Allemands pénétrèrent à Lapoutroie le 18 juin, à Labaroche, à Fréland et au col du Bonhomme le 19. Gérardmer fut occupée le 22 juin.

Arrivé le 29 juin au col de La Schlucht, Hitler pouvait admirer l'Alsace.

2) Le régime nazi

Le canton ne subit aucune destruction mais dès le mois de juillet, il commençait à supporter, comme le reste de l'Alsace, le régime nazi.

L'Alsace restait sous souveraineté française mais était occupée militairement. Les Allemands étaient bien décidés à l'annexer.

La frontière de 1870 fut rétablie sur les crêtes des Vosges. La province fut rattachée au gau de Bade et administrée par un gauleiter, Robert Wagner, décidé à germaniser le pays.

Dès le 2 juillet 1940 on réintroduisit "la langue maternelle" germanique. Les noms des communes, des rues, des places reprurent leurs noms d'avant 1918. Les noms de famille durent être aussi germanisés. Les cantons de langue française étaient particulièrement touchés. Le 12 mars 1941 "la statistique d'ensemble demandée par Wagner pour les arrondissements et les trois grandes villes fait état de 48 169 demandes de changement. Ribeauvillé et la vallée de Lapoutroie sont en tête pour les changements de patronyme, devant Molsheim et la vallée de la Bruche" (21). En 1944 les Allemands reconnaissaient que, malgré tous leurs efforts, les noms et les prénoms français se maintenaient.

Dès le mois d'août les associations existantes furent supprimées, remplacées par les organisations de jeunesse nazies et la Parti nazi. Les adhésions au Parti furent très faibles dans le canton : une vingtaine de personnes à Orbey (22).

En octobre commença la réorganisation administrative des communes : nomination de nouveaux maires, de personnel enseignant allemand. Orbey eut un maire, partisan du nouveau régime "répandant un tel régime de terreur qu'il est devenu dans un court laps de temps l'homme le plus haï de toute la région". Dans les écoles primaires, comme à Labaroche, un enseignant allemand qui ne connaissait pas le français devait enseigner à des élèves qui ne connaissaient pas l'allemand "Quand l'instituteur se fâchait tout rouge et se mettait à crier, nous (les élèves) pensions bien qu'il n'était pas content mais nous ne savions pas toujours pourquoi" (23).

Mais bientôt la situation allait s'aggraver. En septembre des

cartes de rationnement alimentaire étaient instaurées.

Comme l'hiver arrivait, les expulsions commencèrent, non seulement pour des raisons idéologiques mais aussi pour avoir moins de bouches à nourrir. Étaient expulsés les francophiles, ceux qui étaient originaires de "l'intérieur", les membres des associations patriotiques. Les premières expulsions avaient commencé le 13 août 1940. Il s'agissait de 13 employés du chantier du Lac Noir, de 6 habitants du Bonhomme et de 4 habitants de Fréland. Puis au mois de décembre, dans un froid glacial, 294 personnes furent expulsées vers la zone non occupée: 32 habitants de Fréland, 22 de Labaroche, 98 de Lapoutroie, 58 du Bonhomme et 84 d'Orbey. Parmi eux, 13 infirmes hébergés à l'hospice de Pairis.

Puis le 8 mai 1941 le service du travail du Reich, le RAD (Reichsarbeitsdienst) fut instauré pour les Alsaciens de 17 à 25 ans. Pour les hommes, c'était une préparation militaire avec marches forcées et maniement de la bêche à défaut du fusil. Pour les femmes, c'était des travaux divers. Ce service durait environ trois mois, quelquefois plus.

Le pire arriva le 25 août 1942 quand le gauleiter Robert Wagner publia l'ordonnance qui imposait aux Alsaciens le service obligatoire dans l'armée allemande. C'était contraire aux clauses de l'armistice et aux conventions de La Haye qui interdisaient la mobilisation en territoire occupé.

La majorité des jeunes gens acceptèrent de partir craignant des représailles sur leur famille. Ce furent "les Malgré-nous". A Fréland 27 "Malgré-nous" ne sont pas revenus. Sur ces 27, 9 sont morts en Russie, 5 en Pologne et les autres en Grèce, en Roumanie, en Estonie, en Lettonie et en Hongrie (24).

La minorité qui s'est efforcée d'échapper au RAD et à la Wehrmacht n'a pas toujours réussi. Les conseils de révision ont donné lieu à de nombreux incidents. Le plus tragique eut lieu à Orbey le 14 février 1943. Un conscrit, Paul Munier, refusa de signer les formulaires. A la suite d'une échauffourée, il fut emmené à Kaysersberg, puis à Schirmeck au camp du Struthof où il fut fusillé. Des filières d'évasion se formèrent pour aider les insoumis qui pouvaient aussi se cacher dans les fermes. Mais cette résistance eut aussi son prix. Deux familles de Fréland, quatre de Lapoutroie, vingt d'Orbey furent transplantées en Silésie. Des hommes et des femmes furent emprisonnés ou déportés dans des camps : 18 jeunes gens de Fréland, 9 habitants de Labaroche, 13 de Lapoutroie, 20 du Bonhomme 27 d'Orbey.

3) La Libération 1944-1945

La Libération arriva en décembre 1944.

L'Alsace fut délivrée par des troupes qui avaient débarqué en Provence le 15 août 1944. C'était la 7^e Armée américaine commandée par le général Patch à laquelle appartenait la 1^{re} Armée française sous les ordres du général De Lattre de Tassigny.

L'offensive sur les Vosges et l'Alsace débuta en novembre. Au nord la 2^e Division Blindée du général Leclerc qui était rattachée à l'armée américaine qui avait débarqué en Normandie le 6 juin 1944 entra dans Strasbourg le 22 novembre.

En même temps, la 1^{re} Armée entra à Mulhouse le 21 novembre

tandis que les troupes américaines pénétraient dans les Vosges : libération de Gérardmer le 20 novembre, de Saint Dié le 22 novembre. Il restait à libérer Colmar.

Le général de Lattre de Tassigny décida de stopper l'offensive qu'il menait en plaine et d'attaquer Colmar par l'Ouest, à partir de Kaysersberg. Ce plan fut critiqué par le général Leclerc dont l'unité, la 2^e D.B., avait été rattachée à la 1^{re} Armée. Il était partisan de continuer l'avance en plaine "Il veut attaquer Colmar par la montagne avec ses goums et que sais-je ? Il va laisser beaucoup de monde au lieu de venir tranquillement déboucher à partir d'ici, parallèlement aux rivières, à travers la plaine, et laisser Colmar se vicer toute seule.." (25).

Les Allemands étaient bien décidés à défendre le terrain. Le 26 novembre le général allemand Thumm déclarait dans son ordre du jour : "Les mesures les plus énergiques seront prises pour arrêter la retraite de nos troupes dans les Vosges et arrêter l'avance ennemie à sa cadence actuelle...La mollesse et l'indifférence dans la situation actuelle sont un crime..." (26)

La manoeuvre du général De Lattre de Tassigny créa la "poche de Colmar". "Elle s'étendait depuis le Rhin au nord de Kembs jusqu'à Rhinau, en passant par le long de la vallée de la Thur, les crêtes jusqu'au Bonhomme et regagnait la plaine dans le secteur de Ribeauvillé" (27). Le canton de Lapoutroie se trouvait en position centrale.

Les Américains prirent l'offensive à partir de Fraize occupée le 24 novembre. Ils arrivèrent le 27 novembre au col des Bagenelles et le 29 novembre à celui du Bonhomme. Mais les Allemands s'accrochaient au col du Bonhomme car ils voulaient protéger la route allant à Colmar par Lapoutroie et Kaysersberg et maintenir les accès vers le col de la Schlucht et la vallée de Munster. Aubure fut occupée le 3 décembre et Fréland le 5 décembre.

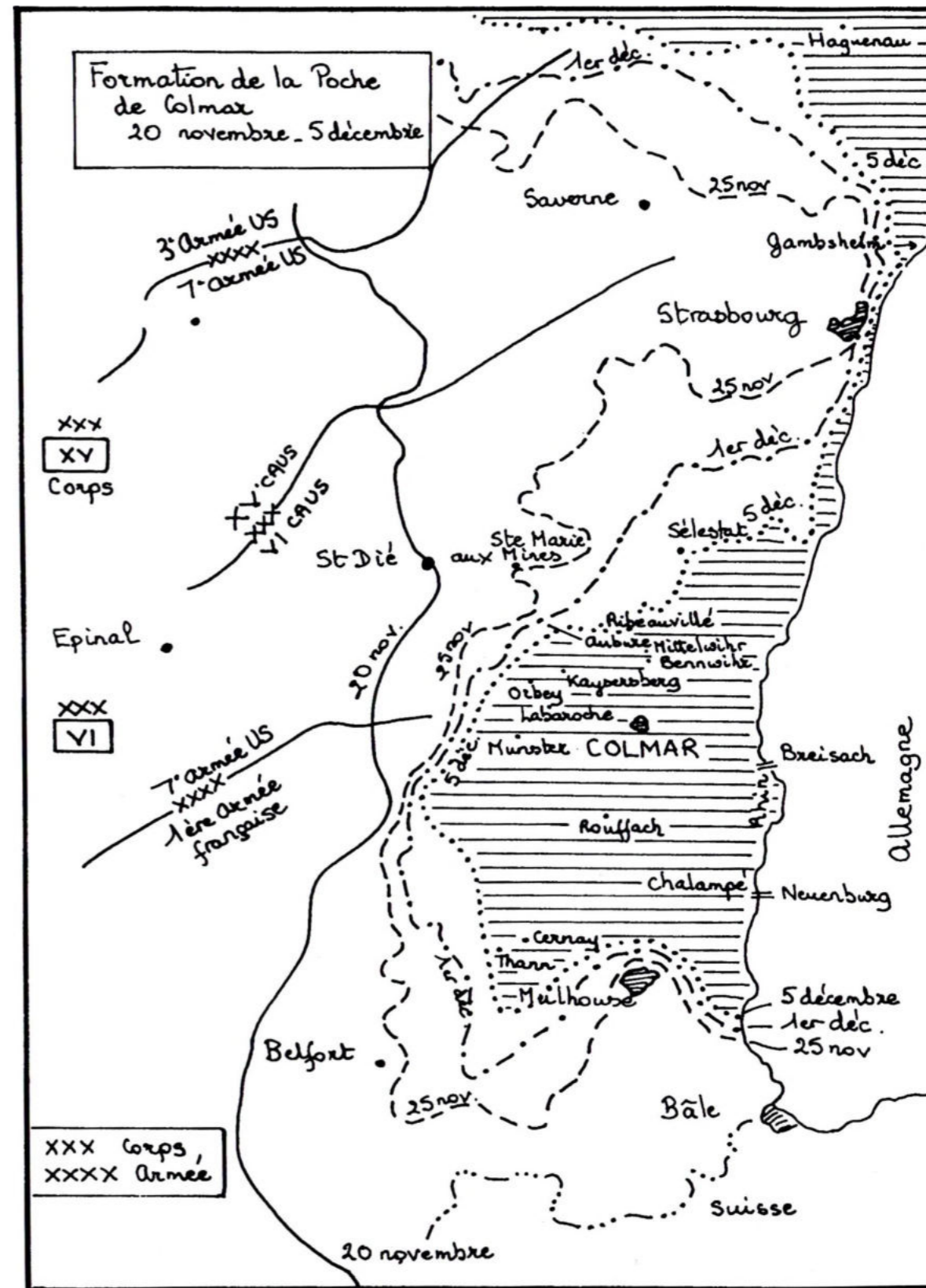
Le 6 décembre les troupes américaines étaient relevées par les troupes françaises de la 1^{re} Armée.

Il fallut deux mois, du début du mois de décembre au début du mois de février pour libérer le canton. Les combats furent acharnés.

Les chemins étaient truffés de mines déposées par les Allemands. Froid, neige et verglas s'étaient mis de la partie. Les villages étaient "nettoyés" maison par maison. Attaques françaises et contre-attaques allemandes se succédaient sans cesse. Lors des combats pour la délivrance d'Orbey, le 2^e Groupement de Tabors Marocains perdit, dans le secteur de Bermont, entre le 7 et le 11 décembre, 37 tués, 230 blessés et 83 soldats aux pieds gelés. "Ce n'est plus l'usure, c'est la destruction de mon groupe de tabors" disait le colonel (28).

Après la libération de Fréland le 5 décembre les troupes françaises entrèrent à Hachimette le 7, à Lapoutroie le 8, au Bonhomme le 10 et au col du Bonhomme le 12. La libération d'Orbey fut plus difficile. Le village subit les premiers bombardements le 4 décembre mais ne fut libéré que le 17. Les Français montèrent ensuite vers Labaroche et atteignirent le Faîte le 20 décembre et la Chapelle le 21.

Puis ce fut une guerre d'usure. Une ligne de front s'établit alors dans le village de Labaroche. "Elle partait du Chêne (La route



Carte: formation de la Poche de Colmar

Extrait de Pommois lise, Des Vosges à Colmar

Orbey-Trois Epis), le côté sud de la Place (Basses-Loges), Derrière-la-Roche, le Moulin-à-Vent, Henzell. Depuis Henzell la parcelle 5 de la forêt communale était coupée en diagonale par la ligne de front pour longer la crête du Vorhof d'Ammerschwihl pour les troupes françaises et le chemin du Vorhof pour les troupes allemandes"(29).

La population fut évacuée en janvier, du côté allemand, vers la vallée de Munster, du côté français vers le canton ou Sainte-Marie-Aux-Mines.

Le 1^{er} janvier les troupes françaises furent remplacées par les troupes américaines. L'offensive générale sur Colmar fut déclenchée le 20 janvier. Labaroche en profita. Colmar fut libérée le 2 février et Labaroche le 4.

A la fin du mois de décembre 1944, un officier de liaison fit une tournée dans les communes du canton qui venaient d'être libérées. A Fréland, les dégâts étaient considérés comme faibles "quelques maisons ont les toitures touchées". On comptait "une jeune fille tuée, un habitant tué par méprise par une sentinelle marocaine". A Lapoutroie, l'annexe d'Hachimette "avait gravement souffert". On signalait un tué et trois personnes blessées. Au Bonhomme "six maisons étaient entièrement détruites, trois à quatre endommagées à 50%" Une femme avait été tuée. A Orbey, les combats n'étaient pas encore terminés et le village subissait toujours des bombardements. On comptait déjà 4 morts et 3 blessés (30). Quant à Labaroche, lors de sa libération, on comptait 27 personnes tuées ou mortes du fait de la guerre et 107 maisons et granges détruites. Il ne restait plus que 116 vaches laitières sur les 445 que comptait la commune en 1943 (31).

Dans sa préface au livre de Madame Lise Pommois sur la libération du canton, le général Hallo qui participa aux combats dans la poche de Colmar, écrit : "Cette rude et si coûteuse campagne d'hiver qui ne fut ni une victoire ni un échec car, si elle n'aboutit pas aussitôt à la prise de Colmar par des forces déferlant du col des Trois Epis, elle fixa néanmoins le meilleur des troupes ennemies et les usa jusqu'au jour de l'attaque victorieuse par la plaine" (32).

NOTES

BSH : Bulletin de la Société d'Histoire du canton de Lapoutroie-Val d'Orbey

- 1 - Délibérations du conseil municipal du Bonhomme, 10/08/1909
- 2 - René Prud'homme, Un épisode de la guerre de 1870, BSH n°2 (1983) p.37
- 3 - Délibérations du conseil municipal de Lapoutroie, 25/11/1870
- 4 - " " " " du Bonhomme, 18/11/1870 et 19/01/1871
- 5 - Délibérations du conseil municipal de Lapoutroie 25/01/1871
- 6 - Délibérations du conseil municipal de Fréland, 28/02/1871
- 7 - " " " " " Labaroche, 20/11/1870
- 8 - Jean Carpentier, François Lebrun, Histoire de France, Le Seuil, 1987, p. 322-323
- 9 - Colonel Jean Nouzille, Raymond Oberlé, Francis Rapp,

- Batailles d'Alsace, 1914-1918, Contades, 1989, p. 36
- 10 - id p. 111
 - 11 - J. Claude Fombaron, 3 août 1914, le premier chasseur à pied tombé au col de Sainte-Marie, Dialogues Transvosgiens, n°7 (1991), p.49
 - 12 - Pierre Crenner, La bataille du Linge, BSH n°20 (2001), p. 81-87
 - 13 - Colonel Jean Nouzille....Batailles d'Alsace, 1914-1918, p.229
 - 14 - Mr le curé Habig, L'église St Nicolas du Bonhomme, BSH n°4, (1985) p. 63
 - 15 - Journaux de guerre, 1914-1915, BSH n° 4 (1985), p. 63
 - 16 - " " " " " BSH n° 8 (1989), p. 106-107
 - 17 - Henri Petitdemange, Fréland de 1914 à 1918, BSH n° 20 (2001), p. 76-77
 - 18 - Frère Ernest, Fréland pendant la guerre 1914-1918, Mulhouse 1954, dact. p. 53
 - 19 - Colonel Jean Nouzille....Batailles d'Alsace 1914-1918, p.51
 - 20 - Francis Lichtlé, Michèle Herzberg, Batailles d'Alsace, 1939-1945, Contades 1988, p. 87
 - 21 - id p. 111
 - 22 - L'étude du canton est faite à partir de : René Meyer, Dans la tourmente, le sort difficile des Alsaciens francophones ds Saisons d'Alsace n°114, hiver 1991-1992, p. 131-150
 - 23 - André Perrin, L'école primaire à Labaroche sous l'occupation allemande, BSH n°3 (1984), p. 88
 - 24 - Fréland. Témoignages sur la guerre, Mairie de Fréland, 1998
 - 25 - Lise Pommois, Des Vosges à Colmar, Société d'Histoire et d'Archéologie du Ried Nord, 1993, p. 50
 - 26 - id p. 39
 - 27 - id p. 54
 - 28 - Francis Lichtlé.... Batailles d'Alsace 1939-1945 p. 295
 - 29 - Labaroche, 50^e anniversaire de la Libération, Labaroche 1995
 - 30 - Lise Pommois, Des Vosges à l'Alsace, p. 284-285
 - 31 - cf n° 29
 - 32 - Lise Pommois, Des Vosges à l'Alsace, préface du général Hallo

OUVRAGES CONSULTÉS

Batailles en Alsace :

Raymond Oberlé, Batailles d'Alsace du Moyen Age à 1870, Contades, 1987
 Colonel Jean Nouzille, Raymond Oberlé, Francis Rapp, Bataille d'Alsace 1914-1918, Contades 1989
 Francis Lichtlé, Michèle Herzberg, Batailles d'Alsace 1939-1945, Contades, 1988

Canton de Lapoutroie :

Lise Pommois, Des Vosges à Colmar, le Val d'Orbey dans la tourmente, Société d'Histoire et d'Archéologie du Ried Nord, 1993

LES PREMIERS « MALGRÉ - NOUS », APRÈS 1870.

EXTRAIT D'UNE LETTRE D'UN JEUNE ORBELAIS INCORPORÉ À VERDEN EN ALLEMAGNE EN 1885.



Pierre BEDEZ

« Verden, le 11 novembre 1885.

Mes chers parents,

Je viens aujourd'hui vous envoyer de mes nouvelles, et partager avec vous le bonheur qui inonde mon cœur. Je suis bien éloigné de vous mais je crois que dans quelques jours je pourrai de nouveau être du nombre de votre famille. Vous aurez aussi la peine épargnée de m'envoyer des paquets. Car Dieu m'a préservé d'être soldat je suis réformé à cause de mon battement de cœur. Lundi matin on allait tous prêter serment que l'on veut être fidèle au roi de Prusse, moi je me suis habillé comme les autres on nous a fait mettre en rang. Alors le commandant a dit à ceux qui ne parle pas allemand : «Sortez des rangs » alors on est sortis 4 ou 5 il a dit allez, vous n'avez pas besoin d'y aller.

Bon c'était de bonnes nouvelles.

Maintenant depuis ce jour je ne fais plus rien. Sitôt que les billets qu'ils ont envoyée à Hanovre seront revenu au bureau nous revenons à la maison. Je crois encore jouer aux cartes cet hiver avec les gens du Bas d'Orbey, boire du bon vin. Je veux aussi vous dire que le café a autant de vertu que l'eau de la fontaine, nous n'avons pas besoin d'eau chaude pour laver l'équelle.

Nous n'avons rien à faire que d'aller regarder les recrues, si vous les voyez comme ils ont du mal à monter à cheval, les voir rouler de temps en temps, il y en a déjà beaucoup qui sont déjà blessés, ah les pauvres soldats ce n'est encore que le commencement pour eux. Celui de Lapoutroy n'est pas avec moi ils sont les deux dans la même escadron. Ils seront encore ennuyés car ils ne savent aucun mot allemand et l'on est jamais assez habile pour changer d'habits, changer d'ouvrage à 4 h ½ il faut être à l'écurie pour brosser les chevaux. Dans ma chambre que je suis il y a un nommé KIRY, un de Mulhouse qui achève sa dernière année, celui-là ; il ma tendu la main, il m'a rendu bien service parce qu'il parle bien français, j'étais mis dans une autre chambre ou il y en avait aucun pour parler français, alors j'étais dans l'embarras, je ne pouvait pas m'expliquer avec eux et j'étais toujours en colère et en retard.

Alors ce mulhousien a parlé au Wagmeister pour moi, qu'ils me laissent aller dans la chambre, il a été content. Les chefs sont très sévère, il y en a un qui ne sait rien faire du tout par même ce nettoyer il est toujours sale comme un cochon, il est tout noir dans la figure d'avoir reçu des coups. Il le font faire l'exercice après les autres, il faut qu'il court jusqu'à qu'il n'en pax plus et puis pour punition il a jusqu'à 20 paires de bottes à cirer la nuit dernière il n'a pas été au lit il l'on fait écrire toute la nuit et je t'assure que celui la n'est pas trop bien.

Je n'en sais plus d'avantage il est temps d'achever cette lettre. Pour tout ce que j'ai à dire « Vive l'Alsace Vive Orbey. »

Je fini en vous embrassant tous du fond de mon cœur.

Votre fils reconnaissant.

Victor »

Commentaire.

Dans la transcription, nous avons respecté l'orthographe et la ponctuation. Nous avons créé des paragraphes pour faciliter la lecture du document.

La lettre nous fait bien apparaître la vie de la caserne, si semblable d'un pays à l'autre. Humanité et compréhension y existent, comme en témoignent le soldat Kiry et le Wagmeister. Le sadisme y a cours aussi : le pauvre soldat « qui ne sait rien faire du tout », vraisemblablement simple d'esprit, en fait les frais.

Le 2^{ème} Régiment Hanovrien de Uhlans N° 14 (2. Hannov. Ulanen-Regiment Nr. 14) est un régiment de cavalerie. Les uhlands étaient équipés d'une lance de trois mètres de long. Ils étaient coiffés du chapska, un curieux casque d'origine polonaise, surmonté d'une plaque carrée et plate.

La vie est rude pour ceux qui ne parlent pas l'allemand. Mais lorsque le commandant ne fait pas prêter le serment de fidélité au roi de Prusse à ceux qui ne parlent pas allemand, faut-il comprendre que le soldat doit comprendre ce qu'il jure, ou bien que notre Victor est exempté du serment parce qu'il vient d'être réformé ?

En tout cas le patriotisme alsacien et orbelaï de Victor ne fait pas de doute ! Peut-on cependant y voir une manifestation antigermanique ? Victor a été à l'école après 1870, mais la germanisation et l'endoctrinement germanique ne devaient pas encore être bien en place. Est-il sensible à l'arrachement à la patrie française ou réagit-il à l'éloignement de sa région natale ?

La lecture de cette lettre nous confirme l'éternel recommencement de l'histoire. Cinquante cinq ans après cette période, les fils se sont retrouvés dans le même bain.

Puisse la nouvelle Europe faire cesser ce tragique destin.

Pierre BEDEZ et Armand SIMON

LE BAL DU GENDARME DU BONHOMME EN 1901

PHILIPPE JÉHIN

A l'automne 1901, le village de Bonhomme est secoué par une vive agitation qui a pour origine un petit incident à la fin d'un bal. Cependant, ce banal fait divers reflète de réelles tentions dans la commune à l'égard des autorités allemandes pourtant établies depuis trente ans déjà.

1) un bal interrompu

Le dimanche 1^{er} septembre 1901, un bal est organisé au Bonhomme. La jeunesse s'y amuse fort tranquillement. A 11 heures du soir, un gendarme du village nommé Eckerlein apparaît au milieu de la piste de danse et veut interrompre les réjouissances. Un témoin racontera plus tard que « le gendarme avait passé une bonne partie de la soirée à la buvette du bal, occupé à mesurer les chopes, à faire nettoyer les tables, à chasser les jeunes gens de leurs places pour y faire asseoir M^{lle} sa sœur, une charmante personne assurément (...) Sur le soir, cependant, le gendarme devint pensif. Un gros chagrin le minait visiblement. L'ordre le plus parfait ne cessait de régner au bal et à la buvette. Pas un cri déplacé, pas la moindre plaisanterie de nature à offusquer la pudeur d'un gendarme ou même celle d'une sœur d'un gendarme. » (1)

Le gendarme mélancolique somme les musiciens de suspendre leurs joyeux airs de valse et ordonne à la foule de se retirer. Les jeunes gens refusent, ils veulent poursuivre. Ils crient : « Nous avons la permission de minuit ! » Ils réclament la présence du maire ou de son adjoint. Ce dernier intervient en déclarant que le maire avait, par un arrêté en bonne et due forme, autorisé le bal jusqu'à minuit. « Or, il n'est pas minuit ! » clament-ils en cœur. « En avant la musique ! » Et la valse redémarre avec plus d'entrain encore.

Dépité, le gendarme quitte le bal. Mais, un quart d'heure plus tard il revient accompagné de son collègue Herm. Les deux pandores armés de fusil avec la baïonnette au canon envahissent la piste de danse et y chassent les danseurs. Personne n'oppose de résistance et la foule se retire. Les jeunes s'en amusent plutôt. Ils s'écartent des gêneurs, tandis que d'autres poussent des coups de sifflets et des cris. La jeunesse prend le parti d'en rire et invente « le jeu du coq du gendarme » qui consiste à crier à tue-tête le chant du coq. Les gendarmes sont ridiculisés.

Ce dernier jeu fait référence à un incident qui s'était produit quelques jours plus tôt : un enfant avait tué le coq du gendarme. Le malheureux gendarme affublé de quolibets, ayant perdu un coq dont il semblait fier, avait déjà dû subir un autre affront celui « des abeilles du gendarme ». Des habitants du village avaient discrètement renversé sous ses fenêtres une ruche bourdonnante.

2) une arrestation mouvementée

Cet incident a cependant excité quelques esprits mutins. Le lendemain, à 22 heures 30, une pierre est lancée contre la fenêtre du gendarme ombrageux. Le gendarme excédé, tire un coup de feu en leur direction. Heureusement, personne n'est atteint.

Vers 23 heures 15, des cris partent de l'auberge *Au lion d'or*. Des gendarmes épaulés par un douanier investissent les lieux. Ils en ressortent avec Victor Zehringer, les menottes aux poignets et en chemise de nuit. Le jeune homme est conduit au corps de garde, sans que les gendarmes lui aient laissé pas le temps de s'habiller. La maréchaussée le soupçonne en effet d'avoir lancé la pierre et renversé la ruche.

L'arrestation est mouvementée, les cris ont alerté le voisinage. Un des frères du suspect accourt et demande aux gendarmes des explications sur cette arrestation nocturne. Ceux-ci lui répondent par des coups de sabre qui le laissent étendu au sol, la tête ensanglantée.



Gendarme allemand. Coll. A Toscani

Le lendemain, mardi, 3 septembre, Victor Zehringer, son père et son jeune frère sont emmenés à Lapoutroic. Le frère qui s'était interposé pendant l'arrestation ne peut, lui, être transféré, le médecin s'y oppose à cause de la gravité de ses blessures.

3) l'intervention de la justice

La population du Bonhomme est outrée par de tels procédés et l'agitation gagne rapidement les autres communes du canton. Une instruction judiciaire est en cours. Le tribunal devra aussi répondre à plusieurs questions que se posent les habitants particulièrement irrités :

- le gendarme peut-il contrevenir à un arrêté municipal de son propre chef ?
- le gendarme peut-il violer un domicile privé à 23 heures ?
- peut-il arrêter et conduire au poste un suspect en chemise de nuit ?
- peut-il frapper le frère du suspect qui demandait une explication ?

Le 20 septembre, le juge saisi de l'affaire se rend au Bonhomme pour interroger plusieurs témoins. Trois jours plus tard, il revient au village, accompagné du procureur et de son substitut. L'affaire n'est pas prise à la légère par les autorités judiciaires qui ne semblent pas vouloir faire traîner l'affaire. Arthur Zehringer, le jeune frère, est remis en liberté.

LE JOURNAL DE GUERRE DE ROSALIE HUSSON

1914-1915

Gilbert MICHEL

ORIGINE DU DOCUMENT

Ce journal de guerre provient de M. Jean Claudepierre habitant au lieu-dit Bermont à Orbey. Lui-même l'a trouvé chez sa grande-tante, Mme Rosalie Husson.

QUI EST ROSALIE HUSSON?

Elle est la fille de Nicolas Philippe Husson et de Marie Agathe Jacques. Elle est née en 1862 aux Hautes Huttes. En 1871, comme il refusait la nationalité allemande, son père a quitté les Huttes



La maison Husson bombardée

avec toute sa famille pour recommencer une nouvelle vie à la Houssière près de Corcieux. Il y a exercé le métier de cantonnier, une fonction qu'il avait déjà aux Huttes. Tout en maintenant des liens étroits avec sa région d'origine, Nicolas n'est jamais revenu dans le pays welche. Lors des visites à la famille, Rosalie s'est prise d'amour pour son cousin, Joseph Isidore Husson d'Orbey. Ils se sont mariés le 15.10.1881 à la Houssière et sont venus s'installer à Orbey où Joseph Isidore tenait une mercerie au 61, rue de l'église. Il était tailleur, chapelier

de profession. Rosalie était modiste, un métier qu'elle avait appris dans les Vosges.

SUPPORT DU JOURNAL

Ce journal, écrit au crayon, se trouve à la fin d'un cahier de comptes de la mercerie comportant achats et dettes de ses clients.

AUTHENTICITÉ

Elle ne fait aucun doute :

- Les écritures des comptes et du journal sont identiques.
- Rosalie emploie souvent la première personne du pluriel.
- Elle relate des faits ayant trait à sa famille.

Tantôt ce journal est écrit au jour le jour avec indications d'heure très précises, tantôt dans les jours qui suivent les événements avec emploi de compléments de temps comme «la semaine dernière».

CONTENU

Ce journal raconte les premiers mois de guerre, depuis le 1^{er} août 1914 jusqu'au 12 janvier 1915. Il s'arrête peu de jours avant l'évacuation d'Orbey. Rosalie, quant à elle, est évacuée vers Rodern le 15 janvier 1915.

Intérêt par rapport aux journaux de guerre, appelés Document A et B, parus dans les numéros 6,7,8 de la Société d'Histoire.

- Le journal ne comporte que huit pages étroites, Rosalie ne transcrit que ce qui lui semble essentiel et marquant.
- Elle occupe une position privilégiée au centre du village avec un vécu différent de celui des deux autres rédacteurs qui résidaient probablement dans les écarts, le Lait ou le Faing, Surcenor.
- Elle habite près de l'église, lieu de rencontre par excellence, et les contacts avec ses clients lui procurent de nombreux renseignements.
- Le journal est moins impersonnel que les deux autres et révèle une fibre patriotique marquée.
- Il exprime un ressenti qui est avant tout un sentiment d'inquiétude et de peur.

LECTURE DU DOCUMENT

Les précisions sont apportées entre parenthèses ou sous la forme d'un commentaire (com). Certaines sont de M. Claudepierre, d'autres proviennent d'articles parus en 1964 sous Orbey dans les D.N.A.

Afin de situer dans leur contexte les événements relatés, nous emprunterons à deux ouvrages tout ce qui a trait à la situation et à la stratégie militaires :

- **Batailles d'Alsace**, Nouzille, Oberlé, Rapp, Contades, 1989
- **Les batailles des frontières, Vosges 1914-1915**, Gérard Louis, Editions de l'Est, 1999

LA GUERRE

1. Les forces en présence au début des hostilités

«En Alsace, la première Armée du Général Dubail et la septième armée du général von Heeringen se font face. L'armée allemande devait assurer la défense des Vosges du Nord, la couverture de Strasbourg et de la Plaine d'Alsace jusqu'à Neuf Brisach. Le général Dubail confia au général Bonneau le 7^e corps d'armée (14^e D.I. et 41^e D.I.) sous les ordres du général Curé et du général Superbie. Les deux divisions comprenaient 4 brigades d'infanterie (27^e, 28^e, 81^e, 82^e) renforcées par la 114^e brigade et la 8^e division de cavalerie du général Aubier (régiments de dragons, de hussards et de chasseurs à cheval).» «Batailles d'Alsace»

2. Les faits marquants

Le 2 août : **Paul est parti.**

Com. : Il s'agit du 2^e fils de Rosalie, né en 1887, donc âgé de 27 ans.

Le 3 août : **Fernand est parti.**

Com. : C'est l'aîné, né en 1882, âgé de 32 ans. Ces deux événements sont relatés sans état d'âme apparent, vécus comme une fatalité, mais certainement avec grand désarroi.

Le 5 août : **Tous les hommes valides bon pour travailler il a fallu partir.**

Com. : Elle fait référence aux travaux de consolidation, de fortification demandés aux civils.

Tous les jours il y a eu de petites batailles sur les hauteurs.

«Dès le 5 août, le 21^e corps est autorisé à occuper les passages des Vosges du Col du Bonhomme à la trouée de Saales inclus. C'est le général Bonneau qui est chargé d'investir les sommets.» La Bataille des frontières»

Le 12 août : **Les Français ont surpris les Allemands, il y a eu beaucoup de pertes des deux côtés, un Capitaine allemand a été tué avec au moins deux cents hommes au Lac Blanc.**

Com. : Cette attaque est notée au 13 août dans le document A. L'article des D.N.A. la situe au 7 août, elle est conduite par le 151^e R.I.

«L'attaque du Col du Bonhomme doit être conduite par le général Pillot commandant la 85^e brigade (149^e R.I. et 158^e R.I.). Il dispose du 158^e R.I. au complet, d'un groupe du 12^e régiment d'artillerie et d'un escadron du 4^e régiment de chasseurs à cheval.» «Batailles d'Alsace»

Le 14 août : **Nous avons eu foule de soldats.**

Le 15 août : **Bataille au Bonhomme, beaucoup de pertes allemandes, on dit au moins un mille, plusieurs officiers, un colonel et d'autres chefs.**

«Le général Dubail prévoit une offensive de la 1^{ère} armée pour le 14 août. Dans le cadre de cette opération, la 2^e division du 14^e corps, la 27^e, doit avancer dans la direction de Lapoutroie et de Kaysersberg.» «Batailles d'Alsace»

La nuit du 15 au 16 : **Toute la troupe est partie d'Orbey, nous n'avons plus de soldats. On a conduit les derniers blessés à Colmar, tout est calme, c'est comme une ville morte, c'est défendu de sonner les cloches depuis le 7 ou le 8 août.**

Com. : Les Allemands refluent et se replient.

Le 19 août : **Une patrouille de 12 chasseurs français à cheval sont venus visiter le village, puis une patrouille de 15 à 20 ont été se saisir de la poste et de la mairie, puis sont venus 2 ou 3 chasseurs alpins, puis sont venus 5 à 6 mille chasseurs alpins et beaucoup de culottes rouges.**

Com. : Le village sera occupé par le 28^e B.C.A. du Lieutenant colonel Brissaud-Desmaillet, et ce, jusqu'au 2 septembre.

«Le 15, le 152^e et le bataillon de chasseurs à pied du général Bataille descendent les vallées de la Weiss, de la Fecht et de la Lauch pour prendre Guebwiller et Munster.» «La bataille des frontières»

...

Le 25 août : **Grande bataille à Ste Marie et sur Aubure, les soldats alpins recommencent à se montrer.**

Le 26 août : **Beaucoup de chasseurs alpins au village et beaucoup d'autres soldats.**

Le 27 août : **Grand bombardement du côté d'Aubure et de Fréland.**

Le 28 août : **Nous avons beaucoup de troupes, nous entendons beaucoup le canon, on dit que c'est sur Kaysersberg.** Com. : Signes avant-coureurs de l'offensive allemande.

Le 29 août : **Grand nombre de soldats. Les Allemands ont monté la forêt de Kaysersberg jusqu'au Sèchetio (Gestion) de Labaroche. Les Français ont fait 13 prisonniers allemands. Les Allemands ont bombardé à La Chapelle. Un obus est tombé près de 50 personnes, il n'y a pas eu de blessés, mais toutes les fenêtres ont été brisées. Ils ont marché à l'arme blanche.**

Le 2 septembre : **À 6 heures du matin, le canon commence sur Labaroche. Il n'a pas cessé de toute la matinée. Après le dîner, les Français avaient posé des canons au Lait. Ils ont commencé à bombarder les Allemands qui étaient au Rain Busset. Comme les boulets sifflaient sur les toits, tout le monde était dans les caves au moment des plus gros coups de canon. Il y a 128 hommes allemands tués et 20 Français. Le canon n'a pas cessé avant 7 heures du soir. La nuit a été calme. On ne voit plus de Français.**

Com. : Le 28^e alpin et le 15^e doivent faire face à trois régiments allemands : les 1^{er}, 2^e et 3^e Landwehr bavarois.

«Le 2 septembre, les Allemands attaquent sur le front Lapoutroie - Soultzbach. Ils sont arrêtés dans la Fecht, mais progressent dans la Weiss. Les groupes alpins doivent évacuer Lapoutroie et Orbey et se replier sur les cols du Bonhomme, du Wettstein et du Linge.» «Batailles d'Alsace»

Le 3 septembre : **À 6 heures du matin, le canon recommence du côté de Ste Marie, du côté de Sultzzen. Cela dure jusqu'à midi sans discontinuer. À dix heures, les Allemands reviennent.**

Com. : Le 3^e régiment de Landwehr bavarois occupera le village jusqu'à la fin de la Guerre.

3. La lutte pour la possession des Cols

Le 5 septembre : **À 5 heures du matin, toute la troupe allemande descend le village, 25000 hommes. Les uns se dirigent du côté de Tannach, les autres dans le bas d'Orbey. Le canon recommence du côté de la Hutte à 2 heures de l'après-midi. À Pairis, à la Geishof, il y a eu une rude fusillade, beaucoup de pertes allemandes. Ils se replient dans le bas du village. Toute la soirée et la nuit, grand mouvement de la troupe.**

...

Le 14 septembre : **Nous entendons le canon tout le temps. Cela doit être du côté du Bonhomme. Il y a eu grande bataille, dans les 400 morts et blessés allemands.**

...Le 25 septembre : Beaucoup de troupes montent. Ils (les Allemands) voudraient forcer de passer la frontière.

...

Le 5 octobre : Grands mouvements de troupe.

...

Le 9 novembre : Grands bombardements du côté de Ste Marie, du Bonhomme. Une grande bataille du côté de Labaroche, beaucoup de tués.

...

La nuit du 28 au 29 novembre : Il y a eu une alerte vers les 2 heures du matin, toute la troupe est prête pour partir, grande agitation.

À 8 heures du matin, le 29, ils quittent Orbey avec les voitures, mais ils ne vont pas plus loin que Hachimette, ils reviennent.

« Le 26 novembre, le général Joffre demande au général Putz de préparer une action visant à perturber les transports emmenés sur la ligne Colmar Mulhouse »
« Batailles d'Alsace »

Le 1^{er} décembre : On entend le fusil de partout.

Le 2 décembre : À peine qu'il fait jour, nous entendons le canon du côté de Lapoutroie, des Mérelles, le Surcenor, à la Rouge Terre. Les coups de feu ne cessent pas à Remomont, la même chose au-dessus de Faing. À 1 heure et demie de l'après-midi, le canon recommence, les obus sifflent au-dessus de nous, nous les voyons éclater à la Hutte au bas d'Orbey, au Rain de Busset et tout près de chez Emile Fanner. Cela dure toute la journée, la nuit la même chose. On n'a pas cessé.

« En vue de l'offensive projetée et ajournée, le Général Putz souhaite conquérir les hauteurs. Le 2 décembre, le 28^e B.C.A. s'empare de la Tête des Faux. »
« Batailles d'Alsace »

Le 3 décembre : À 5 heures du matin, une balle de fusil tombe sur notre toit et casse une tuile, le canon recommence tout autour de nous. Le fusil ne cesse pas. Un vrai duel d'artillerie, le canon, le fusil, les mitrailleuses n'ont pas cessé.



Le 4 et le 5 : Même chose, jour et nuit.

...

Le 24 décembre au soir : Vers 11 heures, on entend un peu le fusil. Pendant la messe de minuit, le fusil marchait très fort, nous entendions les balles claquer. À 1 heure du matin, le canon commence, la fusillade avec et les

mitrailleuses, et c'était si près de nous que nous n'avons pas osé nous coucher. De 5 heures à 6 heures du matin c'était le plus fort. Il y a eu 2 officiers tués et deux de blessés, le nombre de tués, on ne le sait pas ; et des soldats blessés, on les a transportés toute la nuit, c'est des masses.

« Le 24, les Allemands contre-attaquent à la Tête des Faux, mais le 28^e B.C.A. repousse les assauts du 24^e bataillon de chasseurs mecklembourgeois. » « Batailles d'Alsace »

Le 25 décembre : Le canon recommence l'après-midi et dure jusqu'au soir.

4. Les incursions en territoire ennemi

Le 10 novembre : Des chasseurs alpins venaient pour prendre le poste chez Léon Didierjean.

Le 9 décembre : Une patrouille de 16 hommes est allée à Bethléem ; d'une ferme, l'ennemi a tiré dessus, il y en a eu 7 de tués.

Com. : Dans les deux camps, elles sont rendues possible du fait de la conformation du terrain. De grands espaces ne sont que faiblement occupés.

SYNTHESE

5. Les moyens stratégiques

L'information

Le 19 août, nous avons vu 3 avions, deux allemands et un français, mais le soir on ne voyait plus rien.

Com : Le document B signale une activité d'avions le 3 septembre.

Le 19 août, une patrouille de 15 à 20 chasseurs français sont venus se saisir de la poste et de la mairie.

Com : Le document A situe cette prise de possession au 21 août.

Le 3 septembre, les Allemands reviennent. À 4 heures, une automobile vient avec un tas de facteurs pour réparer la poste.

Le 7 décembre, l'ennemi lançait des bombes éclairantes.

Les moyens humains et matériels

Le 20 août, au moins 100 mulets avec mitrailleuses, cartouches, munitions, outils, enfin tout un matériel sont descendus le village et plusieurs grandes voitures toujours avec les chasseurs alpins qui se sont dirigés vers les Trois Epis.

La nuit du 20 août, toute la nuit cela n'a pas cessé jusqu'à 4 heures du matin, rien que des mulets chargés, des voitures de toutes sortes ont passé Orbey. De temps à autre, une automobile française passait.

Le 28 août, ils refoulent l'ennemi, beaucoup de mulets remontent. Quelques voitures avec les pièces de canon remontent le village.

Le 4 septembre, nous avons vu passer au moins 15 000 hommes avec des canons, des mitrailleuses.

Le 5 septembre, à 5 heures du matin, toute la troupe allemande descend le village. 25 000 hommes.

Le 7 septembre sont de nouveau arrivés 20 000 hommes qui se dirigent par Lapoutroie.

Com. : Les chiffres seraient à vérifier. Ils donnent une idée des moyens mis en œuvre.

L'artillerie

Le 27 août, grand bombardement du côté d'Aubure et de Fréland.

Le 28 août, nous entendons beaucoup le canon, on dit que c'est sur Kaisersberg.

Com. : Ce n'est qu'après 4 semaines de guerre qu'il est fait mention de canon.

«Dans ce secteur, les pentes vosgiennes du versant français sont escarpées ; de ce fait aussi les crêtes sont étroites et boisées. Pour ces deux raisons, il était difficile d'assurer à notre infanterie l'appui de notre artillerie.» Document des Archives départementales des Vosges cité dans «La bataille des frontières»

Le 2 septembre : Les boulets sifflaient sur les toits.

Com. : Les premiers obus tombent sur Orbey. Par la suite, au fur et à mesure de la prise de possession de points stratégiques par les uns et les autres, l'artillerie entrera régulièrement en action.

Le 4 septembre : Les canons sont sur les Verpérisses. Le 5 septembre, le canon recommence du côté de la Hutte.

Le 7 septembre : Le canon n'a pas cessé avant 5h30 du soir. Les coups partent de la Hutte sur les lacs, le Surcenor et les Machielles.

Le 8 septembre : Le canon recommence à la Hutte. Les coups éclatent sur les Lacs, le Surcenor, Bermont, au Lait, sur le Faing.

Le 9 septembre : A 6 heures du matin, le canon recommence toujours de la Hutte et du Hopa sur les lacs et Pairis. Le canon a duré jusqu'à la nuit.

Le 15 et le 16 septembre : Nous entendons le canon du côté de Pairis. Les obus tombent sur Bermont, du côté de la Grande Fabrique.

Com. : Dans les jours qui suivent, le canon est toujours plus ou moins en action : «quelques coups de canon», entre autres :

Le 22 : sur le Noirmont, sur Busset, à la Grinchamps, le 24 à la Hutte, le 28 du côté du Bonhomme et de Ste Marie, le 3 octobre du côté de la Rouge Terre, le 14 à la



Hutte, à la Rouge Terre, du côté du Bonhomme.

Rosalie note : Jusqu'au 9 novembre toujours la même chose.

Le 9 novembre : Grands bombardements du côté de Ste Marie, du Bonhomme.

Le 2 décembre : À peine qu'il fait jour, nous entendons le canon du

côté de Lapoutroie, des mérelles, le Surcenor, à la Rouge Terre. Les coups de feu ne cessent pas à Remomont, la même chose au-dessus de Faing. À 1 heure et demie de l'après-midi, le canon recommence, les obus sifflent au-dessus de nous, nous les voyons éclater à la Hutte au bas d'Orbey, au Rain de Busset et tout près de chez Emile Faunez. Cela dure toute la journée, la nuit la même chose. On n'a pas cessé.

Le 7 décembre : Le canon ne cesse pas. (Idem les 8, 9, 10, 11, 12, 14, 15, 16. À partir du 24 et jusqu'au 12 janvier, fin du récit, les canons se manifestent à nouveau)

Com. : Ces duels d'artillerie situent bien les enjeux : la possession des points stratégiques.

L'âpreté des combats

Le 12 août, les Français ont surpris les Allemands, il y a eu beaucoup de pertes des deux côtés, un capitaine allemand a été tué avec au moins 200 hommes au Lac blanc.

Le 15 août, bataille au Bonhomme, beaucoup de pertes allemandes, on dit au moins un mille, plusieurs officiers, un colonel et d'autres chefs.

Le 19 août au Hohnack, les Français ont cerné les Wurtembourgeois réservistes, il y avait 250 hommes. On dit que tous y avaient passé.

Com : Le 152^e surprit le 1^{er} bataillon du 2^e régiment de Landwehr saxon sur le flanc ouest du Grand Hohnack et l'anéantit totalement. Les 2^e et 3^e bataillons, arrivés en renfort subirent le même sort.

«Communiqué officiel du 22 août 1914.

Nos pertes au Col du Bonhomme et du Col de Sainte Marie aux Mines ont atteint 600 hommes tués ou blessés. En revanche, notre mouvement de flanc, et la canonnade, dirigée par notre artillerie sur les positions allemandes ont infligé à l'ennemi des pertes cinq à six fois plus élevées que les nôtres.» «La bataille des frontières»

Le 29 à Labaroche, ils ont marché à l'arme blanche.

Le 2 septembre, il y a 128 hommes allemands tués et 20 Français.

Le 4 septembre, on emmène beaucoup de blessés. On dit qu'il y a 400 tués à Pairis.

Le 5 septembre, à Pairis, à la Geishof, il y a une rude fusillade, beaucoup de pertes allemandes.

Le 7 septembre, à chaque instant on emmène des tués au cimetière qui viennent de Verpérissse. Ceux de Pairis, on les enterre là-haut.

Le 12 septembre, du côté du Bonhomme il y a eu grande bataille, dans les 400 morts et blessés allemands.

Le 22 septembre. Tous les jours on enterre des soldats allemands et français. Nous sommes toujours remplis de soldats.

Le 9 novembre, une grande bataille à Labaroche, beaucoup de tués.

Le 9 décembre. On a dit qu'on conduisait les blessés par wagon, tellement il y en a, et des tués des masses. Au Rain des Chênes il y a aussi beaucoup de tués et de blessés.

Le 25 décembre, il y a eu 2 officiers tués et deux autres blessés. Le nombre de tués, on ne le sait pas et des soldats blessés, on les a transportés toute la nuit, c'est des masses.

Le 1^{er} janvier, grande fusillade, une rude attaque, beaucoup de tués et de blessés.

Le 7 janvier, des soldats allemands ont dit qu'ils avaient eu 600 tués.

Com. Les chiffres seraient à vérifier. La répétition de l'adverbe «beaucoup» est éloquente.

L'état d'esprit de la population

La fibre patriotique

Le 26 août au soir, les chasseurs alpins ont joué devant la mairie, la Marseillaise et d'autres pièces. Après, le colonel a crié «Vive l'Alsace !» et tout le monde a applaudi et crié aussi «Vive l'Alsace !», c'était touchant.

Com. Le colonel a-t-il lu à la population la célèbre proclamation du général Joffre adressée à l'Alsace après la prise de Mulhouse le 8 juin, une proclamation qui se terminait par «Vive l'Alsace ! Vive la France !» ?

Le 28 août, ils refoulent l'ennemi.

Com. : C'est la première fois depuis le début de la guerre que Rosalie se permet de manifester son patriotisme.

On a jeté sur la route devant la mairie tous les drapeaux allemands, ainsi que tous les cadres de photographie. On a tout brisé et tout brûlé, au milieu de la route, ainsi qu'un grand nombre de sacs allemands avec les casques, on a tout brûlé.

Com. : Le document A signale en date du 21 août que les soldats français brûlent les portraits des empereurs allemands.

On peut mettre cette action sur le compte d'un sentiment de patriotisme très fort dans cette région francophone, après plus de 40 ans d'occupation allemande. Tout en ne manifestant pas de sentiment particulier, le choix des termes, «on a tout brisé» et la répétition de «on a tout brûlé», exprime une grande jubilation.

Mais l'on peut aussi penser que, vu l'afflux de soldats français venant de l'amont et de l'aval, la population s'est cru définitivement libérée de l'emprise allemande.

Cette joie est de courte durée, car, le 31 octobre, Rosalie écrit : «Nous avons bien peur que les Allemands ne rentrent à Orbey, ils sont très nombreux.»

Le sentiment pro-allemand

Un lundi soir, vers le 10 novembre, à la Borne, il y avait des brouillards. Une femme du Faing montait près du moulin. Tout à coup elle voit des hommes se trouver de chaque côté de la route, elle crie, ils la prennent, doucement ils lui disent de se taire, c'était des chasseurs alpins. Ils venaient pour prendre le poste chez Léon Didierjean. Un homme qui était à la scierie, qui avait vu cela, est allé avertir le poste. Il leur a dit qu'il voulait voir ce que c'était et si c'était ce qu'il croyait, qu'il reviendrait en se sauvant et alors qu'ils pourraient tirer. Et les autres ont tiré dessus et les trois alpins qui étaient en train de couper les fils de fer ont laissé leur fusil, ils n'ont plus eu le temps de les prendre, ils se sont sauvés.

L'émotion

Le 26 août, (après avoir crié «Vive l'Alsace !»), «c'était touchant.»

Com. : Elle utilisera le même adjectif le 19 novembre, lors de l'enterrement d'un soldat allemand. «Un sous-officier a été tué à la Geishof par un alpin. On l'a enterré ici. Beaucoup de soldats et beaucoup de couronnes, c'était touchant.»

Le 12 décembre, il y en a eu des tués dans les caves et dans les lits.

La crainte et la peur

Le 16 août, c'est comme une ville morte, c'est défendu de sonner les cloches depuis le 7 ou le 8 août.

Le 2 septembre, après le dîner, les Français ont posé des canons au Lait. Ils ont commencé à bombarder les Allemands qui étaient au Rain Busset. Comme les boulets sifflaient sur les toits, tout le monde était dans les caves au moment des plus gros coups de canon.

Le 11 septembre, le monde n'ose plus sortir.

Le 22 septembre, on voit éclater les obus à Busset, à la Grinchamps. Ils sifflent en passant sur nous. On n'ose pas sortir.

Le 3 décembre, à 5 heures du matin, le canon recommence tout autour de nous... Nous avons bien peur.

Le 8 décembre, le canon recommence à 11 heures du matin. Par moments ; on croit que les maisons vont s'écrouler. Les obus éclatent de tous côtés, cela dure jusqu'à 8 heures du soir.

Le 10 décembre, le canon recommence, c'est comme le tonnerre.

La nuit du 24 au 25 décembre, nous n'avons pas osé nous coucher.

Le climat de suspicion

Le 24 août, E.D. a été arrêté à Kaysersberg.

Com. : Cette phrase est barrée dans le journal.

Le 25 août, l'abbé de X. a été arrêté et conduit de l'autre côté. On a trouvé un appareil télégraphique à l'église.

Le 26 août, on a été prendre R. le garde forestier de X. On l'a emmené à la mairie, on l'a interrogé, après on l'a fait monter en automobile, on lui a bandé les yeux et on est parti avec.

Com. : L'emploi du pronom indéfini et l'absence de précision quant à la destination ajoutent encore à l'angoisse.

Le 27, on a encore arrêté le garde forestier de Y.

Le 28, on a arrêté L.R., on l'a conduit à la mairie et on est parti de suite avec lui.

Le 29, on a arrêté Mrs R. et M., mais R. le matin a été relâché.

Le 7 septembre. Voilà deux jours que C. A. est aussi enfermé.

Le 8 septembre, on a arrêté S.L. et l'homme de la B. et on est parti avec.

Le 10 septembre, on a arrêté S.

Le 9 décembre, on a pris les P. qui restent au Rain de Busset, le frère et la sœur,

parce qu'ils avaient été devant la maison avec une lanterne. On a dit qu'ils faisaient des signaux à l'ennemi. On les a conduits à Colmar.

La foi

Le 2 septembre, on a vu un nuage qui s'est formé sur le clocher de l'église, ensuite est apparu un ange avec le Saint Sacrement, alors il a disparu et ensuite la Sainte Vierge est apparue avec le rosaire.

Com. : Dans le document B, on peut lire en date du 28 août : ... À Orbey, on craignait que les Allemands remontent...heureusement tout a été calme. Le sacré-Cœur et la Ste Vierge avaient encore une fois exaucé les habitants d'Orbey».

LES DIFFICULTES DE LA VIE QUOTIDIENNE

1. Les journées de calme

Le 16 août, toute la troupe est partie d'Orbey, tout est calme.

Le 21 août, journée très calme, et la nuit aussi, nous ne voyons plus rien.

Les 22, 23, 24, 25 août, calme à Orbey. Le 26, les soldats alpins recommencent à se montrer.

Le 2 septembre, la nuit a été calme. On ne voit plus de Français.

Le 6 octobre, calme.

Du 8 au 14 octobre, calme.

Les 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26 novembre, calme.

Du 16 au 24 décembre, calme, quelques coups de fusil.

Com : Ces journées de répit, une trentaine sur quatre mois et demi, correspondent au calme qui règne avant et après la tempête : attaque française du 19 août, contre-attaque allemande du 2 septembre, bataille de la Tête des Faux du 2 décembre, combats du 25 décembre.

2. Les déplacements

Le 17 septembre, personne ne peut sortir du village qu'avec des permissions.

La semaine dernière (vers le 20 novembre), on a enterré une femme au Schoutspach, le cercueil était commandé chez Joseph Ancel au Béthléem. On n'a pas osé le chercher, il a fallu l'enterrer sans cercueil.

Le 30 décembre, on a enterré la femme Guidat de Remomont. On a eu beaucoup de peine. On ne voulait pas les laisser venir à l'enterrement, ils ont eu beaucoup de

démarches. À la fin, on les a laissés, mais il y avait trois soldats avec le fusil qui les accompagnaient. Sitôt l'enterrement fini, il a fallu remonter avec eux, sans cela, ils n'auraient plus osé aller chez eux.

3. Les restrictions

Le 22 septembre : Le pain se vend I mark la miche de 5 livres, les œufs 1,20, le beurre 1,20, le porc 90 pf, le bœuf 0,70, le sucre le paquet de 5 livres 1,70, le pétrole 0,35, on a déjà été longtemps qu'on n'en avait pas, la farine 0,30 la livre. Le pain a déjà manqué.

4. L'évacuation

Le 14 octobre, tout le monde des Hautes Huttes, des Basses Huttes, du Blanc Rupt, il faut partir avec le bétail.

Com. : Le document A situe cet événement entre le 21 octobre et le 30 octobre.

Le 12 décembre, tout le monde du côté du Bonhomme passe du côté de Colmar.

Com. : Le document A précise : « Une grande partie des habitants du Bonhomme est partie : une partie d'en haut, pour la France, et l'autre partie, celle d'en bas, à Colmar et aux environs. »

DOMMAGES AUX PERSONNES ET AUX BIENS

1. Les blessés

Le 29 septembre. Une jeune fille qui travaillait dans les champs a reçu une balle à l'épaule qui l'a percée. Mme Vetterer aux Basses Huttes, une balle dans la cuisse.

Com. : Le document A relève son décès à la date du 3 octobre.

2. Les victimes civiles

Le 2 septembre, à 6 heures du matin, nous apprenons que Schalbrett a été tué par une sentinelle.

Le 29 septembre. Un jeune garçon de 15 ans a été tué à Pairis sur la porte de leur écurie. Il a reçu une balle dans la tête.

Com. : Ce garçon, Paul Thomas, âgé de 10 ans, s'était rendu auprès du curé Ulrich d'Orbey, pour chercher une boîte d'hosties qu'il devait rapporter au curé Mouthe de Pairis, car ce dernier n'avait plus d'hosties pour administrer les derniers sacrements aux mourants civils et militaires. Le curé Mouthe avait prévenu les avant postes français, mais entre temps il y avait eu relève. Il a été tué à la ferme Caton.

3. Les victimes militaires enterrées au village

Le 30 août : On a enterré au cimetière 3 chasseurs alpins.

Le 31 août : On vient de nouveau d'enterrer 2 chasseurs alpins avec un sergent.

Le 7 septembre : A chaque instant on emmène des tués au cimetière qui viennent de Verpérise.

Le 19 novembre, un sous-officier a été tué à la Geishof par un alpin, on l'a enterré ici.

4. Les dommages aux biens

Le 2 septembre, à 6 heures du matin, le canon commence sur Labaroche. Il n'a pas cessé de toute la matinée. Sur la Place de Labaroche, toutes les maisons brûlent ainsi que la gare de Hachimette.

Le 4 septembre, nous voyons une maison au Lac Blanc qui prend feu.

Le 9 septembre, chez Francette, la maison est bien abîmée.

Le 23 septembre, sur le Noirmont on brûle deux fermes, la Bingarde et la Laurent avec 11 vaches brûlées dedans et tout le ménage.

Le 25 septembre, des obus sont tombés sur la terrasse Cornélius et ont cassé des fenêtres

Le 18 novembre, on a bombardé au Sourcenor. C'était l'ennemi. Deux maisons sont écroulées, les gens ont été obligés de partir.

Le 30 décembre, le canon recommence, on bombarde le château de M. Lefébure. Plusieurs obus tombent dessus. Il y a beaucoup de dégâts.

Com. : Si le village est relativement épargné, on ne peut pas en dire autant des écarts.

CONCLUSION

En ce début d'hiver, le front se stabilise progressivement. La ligne française part des Immerlins en passant par la Beû, le Creux d'Argent, la vallée aux Fonderies, Pairis, le Noirmont et remonte par le Vallon en direction du Glasborn. La ligne allemande allait du Rain des Guiomes, Lait, Faing, Béthléem, Rain des Chênes, les Présures, au Linge.



Illustrations provenant de la collection de M Jean Claudepierre.

FRÉLAND PENDANT LA 1^{ÈRE} GUERRE MONDIALE

Benoît Wirrmann

EN ATTENDANT LA GUERRE

Le 28 juin 1914, le prince-héritier autrichien, l'archiduc François Ferdinand est assassiné à Sarajevo par un étudiant bosniaque. Cet événement provoque une grave tension internationale qui va déboucher sur la première guerre mondiale. Mais si la rumeur court depuis un certain temps sur la probabilité d'un conflit franco-allemand, la nouvelle annoncée par le maire Séraphin Thomas dès le lundi qui suit, marque les esprits. Le jeudi 30 juillet et alors qu'un nouveau conseil a été élu, les Frélandais apprennent que des chariots remplis de sabres sont en train d'être aiguisés à Colmar. Le lendemain, les lignes téléphoniques sont vérifiées pour assurer la sécurité des transmissions et le courrier passe par la censure. Le Reichsland est en état de guerre, (Kriegsgefahrzustand). Sans perdre de temps, les trains de la vallée sont réquisitionnés pour acheminer des troupes le long de la frontière. Le samedi 1^{er} août, l'ordre de mobilisation est lu au village. Vers 18h00, les cloches de l'église s'ébranlent pour sonner le tocsin. Tous les hommes nés entre 1869 et 1897 sont appelés à défendre le Reich, ce qu'ils font sans gaieté de cœur. Le dimanche et le lundi, la plupart des mobilisés part pour Colmar.

URBACH DANS LA GUERRE

L'été bat son plein quand éclate la guerre, le 3 août 1914. Les moissons ne sont pas terminées et les hommes sont déjà partis. L'inquiétude se lit sur les visages d'autant plus que les hauteurs de Fréland sont prévues comme seconde ligne de défense. Le village est comme coupé du monde, car la poste ne fonctionne plus et les journaux ne sont plus distribués. Hasard de la guerre, les travaux pour l'installation de l'éclairage électrique prévus le 3 août sont en fin de compte reportés ! Le dimanche 9 août, les premiers obus tombent autour des fermes du Kalblin et le 15, les Français attaquent. Du côté du Bonhomme, l'artillerie française met le feu à l'église et à une vingtaine de maisons. A Fréland, une file de canons allemands stationne dans la Grand-Rue et l'hôpital recueille les premiers blessés du front.

Mais c'est surtout le 22 août que Fréland se voit en première ligne. Les troupes françaises descendent en masse vers Kaysersberg pendant la nuit. Fréland est à nouveau français, mais pour peu de temps. Les troupes campent à Kaysersberg et les portraits de l'empereur Guillaume II sont brûlés. La bataille a véritablement lieu du côté d'Ingersheim.

Au soir du 25 août, des chasseurs alpins français se replient néanmoins peu à peu vers Aubure. A 5 heures du matin suivant, le maire est pris en otage par les Français et envoyé du côté de Montauban. Ces mêmes chasseurs tombent dans une embuscade allemande à La Halle. 6 hommes sont tués. Début septembre, les Allemands reprennent la vallée et le 5 septembre, le courrier arrive enfin à Fréland par gros sacs. Les journaux annoncent notamment la mort du Pape Pie X.



Photo de la stèle à la mémoire des chasseurs alpins
au col de Fréland (Photo Roger Stoffique)

Les Allemands de retour installent des batteries sur les hauteurs du Kalblin et du Plat qui tirent jusqu'à cent coups de canon par heure en direction de la Tête des Faux (Buchenkopf pour les Allemands). Les premières rumeurs sur la bataille de la Marne rendent nerveux les Allemands sur place. Dans la nuit du 24 septembre, des soldats arrêtent le curé pour un prétendu sermon contre eux. Le fossoyeur Michel Heim fait de la prison pour avoir fait sonner les cloches contre l'avis de l'occupant. Le sacristain Firer est contraint de rejoindre le curé parti à Fulda pour avoir remonté l'horloge du clocher. Cette tension est palpable durant tout le mois de septembre 1914.

SI PRÈS ET SI LOIN DU FRONT, LA VIE AU VILLAGE

En décembre 1914, les combats s'engagent véritablement pour la Tête des Faux qui contrôle les passages du col des Bagenelles et du col du Bonhomme. Du côté du Linge, on se massacre pour contrôler les vallées de Munster et de Kaysersberg, principalement jusqu'au 16 octobre 1915. Le petit train de la vallée est d'une grande importance pour les Allemands car il achemine continuellement troupes et matériel au front. Vu l'enjeu stratégique, il est régulièrement bombardé par les Français. La gare de Fréland devient ainsi le terminus de la ligne à l'été 1916, car il devient impossible de poursuivre plus loin en train. Vu de Fréland, ces combats font peur. Le front n'est qu'à 5 kilomètres environ. Durant l'été 1915 pourtant, Fréland est plus à l'abri que ses voisins. Les premiers réfugiés des Huttes et des points particulièrement exposés des annexes d'Orbey, de Lapoutroie et du Bonhomme arrivent à Fréland. Fin 1915, le village héberge 39 familles puis 45 en 1917. Notons au passage qu'Orbey a été complètement évacuée le 4 janvier 1916 et le Bonhomme, deux jours plus tard.

Mais si les Frélandais abritent généreusement leurs voisins, ils sont aussi obligés de loger des troupes allemandes, et ce jusqu'à la fin de la guerre. Fréland est occupé au sens fort du terme. Les soldats sont parfois 300 à loger dans l'école. Ils logent aussi dans les maisons privées, en s'imposant chez les habitants. Ce sont ainsi plusieurs compagnies qui stationnent dans le village et qui alternent pour monter au front. L'occupant allemand fournit le matériel d'éclairage aux habitants, la facture s'élevant à environ 300 Marks par mois pour la commune. Il construit des baraquements derrière l'église et la rue d'Ongrange pour abriter des chevaux souvent mal en point. Ces soldats bavarois se rendent régulièrement le soir à l'église pour dire le chapelet. Le 6 août 1916, une partie du cimetière leur est réservée pour enterrer leurs camarades morts de la 2^{ème} Division.

Quand le premier hiver de guerre s'installe, la population manque rapidement de bois de chauffage. Le conseil municipal prend alors la décision de céder 280 m³ de bois aux habitants. A Noël 1914, on distribue les premières cartes d'alimentation. Plusieurs recensements ont lieu durant les quatre années de guerre. En février 1915, on recense les ressources en blé et en farine. En 1916, on recense cette fois-ci les surfaces cultivées et les stocks de foin. Deux décisions du conseil municipal interviennent après coup. La cueillette des fruits dans la forêt devient gratuite le 5 décembre 1915 et deux gardes champêtres sont engagés l'année suivante pour surveiller les champs et les récoltes.

DES RAPPORTS DIFFICILES ENTRE LA POPULATION ET LES SOLDATS

Si on en croit le Frère Ernest, les rapports entre les Frélandais et les soldats allemands sont marqués par une antipathie réciproque. On chuchote des « sales boches » chez soi, destinés à ceux qui se prennent pour des « maîtres absolus ». Les Allemands, eux, n'apprécient pas que leurs ordres soient discutés, comme par exemple le nettoyage de la Grand-Rue, rendu nécessaire par l'occupation des troupes. Mais si ce genre de tâches n'est pas exécuté et reste à la charge de l'occupant, c'est principalement à cause du manque de main d'œuvre, mêlée à une certaine dose de mauvaise volonté. Les hommes étant au front, les femmes, les enfants et les personnes âgées ont déjà fort à faire avec le travail des champs et des fermes. Quant aux champs non exploités, ils sont mis à la disposition des soldats pour leurs propres cultures. La cohabitation entre civils et militaires se dégrade lors d'actes de malveillance et des réquisitions successives. Les soldats sont en effet sans doute à l'origine des quatre incendies de maisons en 1916 et 1917. Pour ce qui est des réquisitions, les objets en cuivre sont recensés le 7 mars 1916. Pour les 1233 kilos confisqués, les habitants touchent en tout 6000 Marks. Les tuyaux de l'orgue en étain rapportent 1024 Marks. En 1917, on ira même jusqu'à réquisitionner les alambics ainsi que les cloches de l'église le 17 mars 1918. Les Frélandais s'attristent de voir ainsi partir une partie de leur patrimoine. Rien n'est fait en tout cas pour rendre l'atmosphère plus agréable. Les sœurs de l'école sont expulsées en décembre 1916 et sont remplacées par des institutrices. Le contrôle des voyageurs montre la méfiance de l'armée vis à vis de chaque personne. Pour se rendre à Colmar, les démarches par écrit prennent parfois 3 semaines sans forcément de résultat. Pis, il faut se munir d'un laissez passer pour aller aux champs. C'est alors la mairie qui délivre les papiers signés ensuite au bureau militaire.

UNE VIE POLITIQUE INSTABLE

Les élections qui ont lieu en juillet 1914 voient la nomination du maire Séraphin Thomas pour la 4^{ème} fois depuis 1896. Mais après son départ forcé pour Montauban le 26 août 1914, c'est son adjoint Jean-Baptiste Didierjean qui assure l'intérim. Il s'agit surtout de régler les affaires courantes, ce qui nécessite tout de même de réunir le conseil tous les mois. La politique

militaire allemande enlève un certain pouvoir au conseil qui argumente souvent en vain contre une décision. Les désaccords sont tels que J.B Didierjean démissionne le 12 mars 1915. Émile Barlier le remplace mais démissionne à son tour le 11 juin 1916 à cause des réprimandes constantes des officiers allemands. Durant cette période, le conseil constate notamment le manque de ressources, principalement au début de la guerre. Fréland emprunte donc 70 000 Marks à ses contribuables les plus fortunés, somme remboursable après la fin des hostilités. Mais à partir de 1915, le bois se vend mieux et les ressources de la commune augmentent. Cela s'explique par les dégâts subis par les forêts du canton en plein centre des combats. Ainsi les cours montent à 120 % du prix de base en 1916 puis en 1917 à 180 % voir 200 % du prix de base. Mais cette embellie économique ne doit pas faire oublier la situation politique. Durant les deux dernières années du conflit, Joseph Driesbach assure l'intérim comme maire. Il assiste impuissant à une germanisation de la culture. Un décret allemand interdit de parler en français et en patois dans la rue.

LA FIN DU CAUCHEMAR

En 1918, les combats au Linge sont d'une moindre importance et le front est stabilisé depuis un certain temps déjà. Les troupes allemandes érigent un belvédère et le nomment « Herzog Albrecht Blick », c'est à dire point de vue du Prince Albrecht. Ce monument sert alors d'observatoire aux officiers de l'État-major allemand pour observer dans de très bonnes conditions le front, notamment la Tête des Faux et le Linge. Des échanges ont lieu dans le courant de l'année entre les autorités allemandes et françaises, ce qui permet au maire Séraphin Thomas de revenir le 21 juillet 1918, soit quatre ans après son départ. Il donne sa démission le 10 décembre 1918 et Joseph Driesbach fait à nouveau fonction de maire jusqu'à la nomination d'Émile Barlier le 29 décembre 1918. Dans son livre-témoignage, le Frère Ernest témoigne du mal être des soldats allemands dans leurs cantonnements. Déjà des jeunes filles du village se réunissent en secret pour confectionner des drapeaux aux couleurs de la France. Et pourtant quand sonne l'armistice, Fréland est encore en territoire allemand. Une dernière délibération du conseil rédigée en allemand et datée du 14 novembre 1918 montre que le conseil accepte la cession par les troupes allemandes des baraques et du matériel laissés sur place. La guerre est finie, les Allemands s'en vont et Fréland est enfin libre.



Photo du Belvédère en 1918

1919, L'ANNÉE DES BILANS

On est en droit de penser que l'armistice du 11 novembre 1918 fut un soulagement pour la population mais ce fut aussi un terrible moment de désarroi pour les familles ayant perdu un enfant ou un proche. Le nombre de victimes au front s'éleva hélas à 47 hommes âgés de 19 à 47 ans, ce qui est loin d'être négligeable pour un village comme Fréland qui comptait 1444 habitants au recensement de 1910. Cependant, il est nécessaire de constater que le village a été quasiment épargné par les obus français, et ce malgré la présence des soldats. Le meunier, l'huilier, le boulanger, le boucher ainsi que les sept épiciers ont rendu un semblant de vie normale pendant ces quatre années de guerre.

Quant aux Frélandais rescapés du front, il est vraisemblable qu'ils soient revenus peu à peu au village, selon la position géographique qu'ils occupaient pendant le conflit. La paix retrouvée n'a pourtant pas épargné tous les civils puisqu'on a compté deux blessés et un mort à cause d'engins explosifs abandonnés. Néanmoins, le 28 juin 1919, jour de la signature du traité de Versailles, fut un jour de fête. Des feux de joie s'allumèrent un peu partout sur les sommets vosgiens. Une autre fête eut lieu le 14 juillet 1919, préparé par tout un village euphorique. Fréland retrouvait en effet le giron français et la quiétude oubliée depuis 1914.



Photo présumée du 14 juillet 1919
devant la mairie de Fréland

SOURCES :

Fréland pendant la grande guerre de 1914-1918, souvenirs tirés de notes personnelles par le Frère Ernest, Mulhouse 1954.

Délibérations du conseil 1914-1918, Notes et traduction par Henri Petitdemange, Bulletin de la société d'histoire du val d'Orbey, 2001.

PHOTO DE CLASSE : ÉCOLIERS D'ORBÉY EN 1929

Pierre BEDEZ



Qui reconnaît ces écoliers ? De toute la bande, il reste trois survivants. Sept de ces écoliers ont trouvé la mort lors de la deuxième Guerre mondiale.

Voici la composition de cette classe.

PIERRÉ André	RIBOLZI Joseph	BOUTTIER Pierre	PIERRÉ Germain	DELACÔTE Pierre	PERRIN Joseph	DIDIER Paul	
VOINSON Basile	LAURENT André	BATÔT Henri	MASSON Marcel	DIDIER Roger	SIMON Marcel	GAUDEL ...	BEDEZ Julot
FRÉCHARD Joseph	DIDIERJEAN Paul	MICLO Henri	Mme ERNST institutrice	ERNST Colette	LAURENT Georges	RIBOLZI Charles	MILLION Joseph

PHOTO : Collection de Mme Marguerite Bedez épouse Simon.

LE DIMANCHE A LAPOUTROIE VERS 1930 – 1935 : SOUVENIRS D'ENFANCE

Jean MATHIEU

70 ans ont passé mais les souvenirs d'enfance sont toujours bien vivants. J'espère que ces quelques pages d'une époque d'hier mais révolue nous permettront de nous souvenir de la vie dominicale à Lapoutroie en ces anciens temps.



À cette époque deux activités principales dominaient. La production de fromage de munster et l'industrie cotonnière : une filature de Lapoutroie et un tissage à Hachimette. À partir de 1830 – 1850, nombre de fils et filles d'agriculteurs avaient trouvé un emploi dans ces industries naissantes. En 1930 c'était encore l'agriculture qui était

majoritaire avec plus de 150 fermes. Toutes ces fermes étaient isolées dans la montagne et les fermiers avaient un besoin important de se rencontrer. Aujourd'hui on dirait : un besoin de communication ! À cette époque, pas de radio. La majorité des fermes n'avaient pas de courant électrique. La T.S.F, (télégraphie sans fil) naissait et quelques rares habitants du village possédaient un appareil. On ne parlait pas de « télé » inconnue à l'époque, mais des échos rapportaient son existence en Amérique. Très peu de familles étaient abonnées à un journal quotidien. Par contre plus nombreux étaient les abonnés à un hebdomadaire : le Nouvelliste d'Alsace, l'Ami du peuple, le Pèlerin, la Croix du dimanche, de tendance chrétienne. Quelques érudits lisaient l'Action française et la Victoire. Ouvrages annuels, le Messenger boiteux de Strasbourg et l'Almanach Vermot étaient bien répandus dans les familles. Contrairement à l'heure actuelle où n'importe quel événement d'un bout du monde à l'autre est connu instantanément, un délai de 8 à 15 jours était courant pour connaître des faits de la région. Alors le dimanche, jour de rencontre et de communication à l'église, sur la place de la mairie, et ensuite dans les auberges, avait tout son rôle social.

L'APPEL DES CLOCHES

Le dimanche était annoncé par le nombre impressionnant de sonneries de cloches. Pas moins de 12 sonneries différentes durant la journée ! A 6 heures du matin : l'angélus. À 6h15 pour la première messe de 6h30. À 7h15 sonnerie pour la petite messe de 7h30, spécialement fréquentée par toutes les agricultrices et par quelques agriculteurs des annexes éloignées qui vivaient toujours à « la vieille heure » une heure d'avance sur l'heure légale. À 8h 30, première sonnerie (le premier coup) d'une cloche pour la grand-messe de 9h30. À 9h00, deuxième sonnerie (deuxième coup) de 2 cloches pour la grand-messe. À 9h15, troisième sonnerie (troisième coup) de 3 cloches. Pour les grandes fêtes, la troisième sonnerie était de 4 cloches. Une sonnerie avait lieu à l'Élévation et pour les Baptêmes après la grand-messe. À 12h00, l'Angélus de midi, avec 3 ou 4 cloches. À 13h30, première sonnerie pour les Vêpres de 14h30. À 14h00, deuxième sonnerie. À 14h15, troisième sonnerie. À certaines occasions il y avait encore un salut et des complies à 20h00 et ensuite c'était l'Angélus du soir. On peut dire que la vie était bien réglée avec toutes ces sonneries !



LA VIE PAROISSIALE

La paroisse était dirigée par le curé doyen et deux vicaires surtout durant le temps pascal, l'Avent, Noël. Pendant le Carême, un capucin de Sigolsheim venait renforcer le clergé. Dans l'environnement immédiat de l'église et du presbytère deux figures emblématiques restent bien présentes dans ma mémoire. « Zidor » le sacristain, jovial, taquin, malicieux et farceur envers tous mais spécialement envers le clergé. Malgré un handicap de la main droite, suite à un accident, il jouait à sa manière l'harmonium et accompagnait tous les jours la messe de 7h15. Inévitablement aux fêtes de la Ste Vierge, il terminait la messe par le cantique : « J'irai la voir un jour... »

A cette époque j'avais été sollicité pour être servant de messe. Être servant de messe était considéré comme un honneur et un code de bonne conduite. Mes parents étaient heureux et fiers de ma nomination. Le

problème était d'apprendre en latin et par cœur les réponses aux prières du prêtre. J'ai encore en mémoire les foudres du curé lorsqu'une réponse était erronée. Nous étions une quinzaine de servants de messe, dont la majorité habitait près de l'église. Elzio, Tito, Gilio, Bruno, David, que nous appelions Goliath, nos camarades, des fils de maçons italiens, étaient plus sollicités par le clergé et par le sacristain. Zidor nous donnait les directives. C'est aussi lui qui remplissait les burettes de vin et d'eau pour les messes. Autre souvenir de Zidor : durant le sermon, qui était toujours assez long, il faisait une rapide escapade au cabaret le plus proche de l'église.

La deuxième figure que j'ai en mémoire, c'est le Suisse «Alexis». Avec sa grande plaque argentée sur la poitrine mentionnant Police du Culte et ses grandes moustaches, il imposait le respect de l'ordre. Premier personnage lors des cérémonies religieuses, la grand-messe du dimanche, les processions, il était redouté des gamins turbulents. Avec sa grande hallebarde claquant le sol, il rappelait à l'ordre et au silence. Les récalcitrants étaient mis en pénitence au banc de communion jusqu'à la fin de l'office, en attendant la « récompense » en rentrant à la maison. Tel était l'ambiance entourant les offices religieux du dimanche.

Les offices du dimanche : la grand - messe

La grand-messe débutait toujours par l'entrée et la bénédiction du clergé, en procession, du fond de l'église vers le chœur. Le Suisse en premier, suivi des servants de messe munis de leurs chandeliers allumés, ensuite le clergé aspergeant les fidèles d'eau bénite, les hommes à droite, les femmes à gauche, pendant que la chorale chantait Asperges me. Tous les chants de la messe étaient en latin : Kyrie, Gloria, Credo, Sanctus, Agnus dei, dont la mélodie variait au courant de l'année: Avent, Noël, Carême, Temps Pascal, Pentecôte. Le chant grégorien était aussi quelquefois « estropié. » Le chant final de la messe était le seul en français : il était toujours en rapport avec la période liturgique. A cette époque, la chorale était uniquement masculine.

Le sermon était précédé des publications des offices de la semaine suivante, ainsi que des informations de la paroisse. Sans oublier les annonces des bans de mariage, au minimum six semaines avant la cérémonie. Cette publication était lue trois dimanches consécutifs et se terminait par la formule : « Les personnes qui connaîtraient des empêchements à ce mariage doivent nous en avvertir avant ce mariage. » Le sermon, ensuite, du haut de la chaire, souvent long, relatait l'Ancien et le Nouveau Testament : il était écouté avec respect. En tant que servant de messe nous observions bien des somnolences des anciens durant cette homélie.

En 1930, pratiquement tout le monde allait à la messe du dimanche et jusqu'aux habitants des fermes les plus éloignées dans la montagne. La messe du dimanche était obligatoire : son manquement était un péché mortel. L'autre obligation était la confession de ses péchés une fois l'an et la communion durant le temps pascal, faire ses pâques. Tel était le contexte religieux de cette époque.

Beaucoup, et surtout les femmes, pratiquaient leur foi avec une conviction religieuse profonde. D'autres, par tradition, d'autres enfin par habitude et aussi par le besoin de se rencontrer et de contact humain. Mais tous manifestaient une certaine contrainte pour la messe dominicale et le devoir pascal.

Avant le chant final, la messe se terminait par ce chant immuable en latin : Domine salvam fac rem publicam et Exaudi nos in die. Ce chant datant du Concordat entre Napoléon Bonaparte et le Pape Pie VII, la loi du 16 juillet 1801, a été chanté jusqu'en 1940. A l'origine d'abord en faveur de l'Empereur, puis en suite du Roi, sous la Terreur pour le Peuple, après la Révolution en faveur de la République. Une petite anecdote : en 1940, après l'annexion forcée de l'Alsace par les Allemands, ce chant a continué à être chanté tous les dimanches pendant plusieurs mois, avant que l'occupant ne s'en rende compte et l'interdise !

La messe du dimanche n'empêche pas un peu de commerce .

La grand-messe étant à 9h30, l'église était à moitié pleine du côté des hommes. Comme les fermes des montagnes étaient bien éloignées et que l'on se déplaçait à pied, l'église se remplissait petit à petit, surtout après le sermon.

Les commerces étaient ouverts le dimanche matin et bien des fermiers faisaient des courses avant la messe. En 1930 - 1935 il y avait trois marchands de bestiaux qui faisaient

commerce de vaches laitières. Les trois étaient juifs, de Horbourg et de Wintzenheim, mais ils avaient leur commerce à Lapoutroie. C'étaient Lucien Lévy, Loulou et André Meyer. Lucien Lévy avait son écurie derrière le Café Central, en face de l'église. Donc, en allant à la messe, quelques fermiers amateurs de vaches laitières fraîches allaient jeter un coup d'œil sur un choix d'achat possible. La décision n'étant pas prise, le juif disait en patois : « Vo rvaro d'main, il a ta d'nallè è masse meytan. Mè te vé vèr, lè vetch la te dâre do lèsèy pa lé kôn ! » « Vous reviendrez demain, il est temps d'aller à la messe maintenant. Mais tu vas voir, la vache là te donnera du lait par les cornes ! »

Après le sermon, le fond de l'église se remplissait et était complet. Comme servant de messe il était parfois difficile de se faufiler entre tous ces hommes. Je me rappelle avoir entendu les derniers arrivants, se signant du signe de la Croix avec l'eau bénite, dire entre eux : « Kabé ksa lé vényo lé smeyne ci ? » « Quel est le prix des veaux cette semaine ? »

LES PUBLICATIONS SUR LA PLACE DE LA MAIRIE

La messe étant finie, le parterre de l'église était noir de monde. Tous les hommes portaient l'habit du dimanche et le chapeau, qui était de paille en été. Lentement, invariablement ils se dirigeaient vers la place de la mairie. Alors Séraphin, appariteur et agent de police, du haut de la terrasse de la Mairie donnait de sa voix un peu nasillarde les publications municipales pour la semaine à venir. Elles commençaient toujours par : « Avis à la population ! » Suivant la saison, les publications étaient nombreuses et variées :

L'annonce d'un encan dans le canton, qui était très commentée ;

La revue annuelle des taureaux reproducteurs agréés pour la monte publique par les services vétérinaires de Colmar ;

La quête collecte annuelle de fromages de Munster dans les fermes par les Pères capucins de Sigolsheim ;

La venue avant la fête de la Pentecôte du rétameur, le manié, sur la place de la Mairie pour le rétamage des ustensiles de cuisine et des couverts en fer blanc de l'époque ;

La tournée du commerçant ambulant, spécialement dans les fermes : vente de tissus, draps, velours, coutil, articles de ménage, articles de couture, brosses de racine, lessive ;

Convocation des agriculteurs pour le nettoyage des canaux d'irrigation, les mères rayes ;

Entretien des chais de retenue d'eau dans la Weiss et la Béhine.

Ou encore : « Monsieur Ducloux fait savoir que demain lundi il y aura distribution de double tickets - prime au Eco. »

Inévitablement les publications se terminaient par : « Madame Boileau sera demain lundi à Lapoutroie avec un choix de beaux porcs. »

Et Séraphin quittait son estrade avec un salut militaire impeccable.....

LA RUÉE VERS LES AUBERGES.

Les publications terminées, c'était une véritable ruée vers les auberges proches de la place de la Mairie : chez Thomann, chez Jean-Michel, et au café Courvoisier chez Mademoiselle Anna. Il n'y avait plus une seule table libre. Par affinités, par professions, les discussions allaient bon train. Au café Courvoisier une table était réservée pour les notables du village, joueurs de cartes. Chacun voulant payer sa chope de vin blanc, la tournée de deux cabarets était nécessaire.

Étant petit accompagnant mon père, j'avais droit à un verre de limonade. Dans cette ambiance les nouvelles de la semaine circulaient et j'ai encore quelques souvenirs de ces discussions. Naturellement entre fermiers c'était le prix du fromage vendu aux affineurs,

marchand de fromages. Le marché allemand vers la Sarre venait d'être fermé et c'était la cause de la baisse du prix.

Les toutes premières moto-faucheuses « Rapid » venaient de faire leur apparition dans le canton. C'était une révolution qu'il fallait aller voir. Il y avait les convaincus, mais il y avait aussi beaucoup de détracteurs mettant en cause la coupe, la propreté du fourrage et surtout la repousse de la coupe suivante.

Autre sujet de discussions, la fermeture de la filature de Lapoutroie en 1930 et bien sûr le chômage des ouvriers. Vu le nombre important d'ouvriers, ce chômage avait une grave répercussion sur le commerce local.

C'est à cette époque que les travaux pour l'électrification des fermes furent entrepris. Les poteaux électriques, poutrelles en fer, furent posés par de nombreux ouvriers de la filature. Ces ouvriers étaient payés par la commune de Lapoutroie. Trouver un emploi ailleurs n'était pas chose facile et posait de gros problèmes de déplacement. Heureusement cette sombre période fut de courte durée et la filature fut reprise par la famille Motte de Roubaix.

Au niveau politique l'horizon s'assombrissait : on parlait de la montée du nazisme, de Hitler en Allemagne, suite à la crise économique de 1929 et déjà aussi des risques de guerre. Au niveau régional, l'autonomisme faisait parler de lui. Il était la résultante du désir de l'introduction des lois laïques par le gouvernement. Deux partis politiques étaient en opposition : l'U.P.R., Union populaire républicaine, et l'A.P.N.A., Action populaire nationale d'Alsace.

Nous les enfants, nous écoutions ces problèmes, mais nous ne comprenions pas encore bien.

LE RETOUR À LA FERME

Midi étant depuis longtemps passé, après plusieurs chopes de blanc, les langues se déliaient même chez les moins loquaces et les souvenirs de la guerre 1914-1918 terminaient les propos dominicaux. Il faut dire que la Grande Guerre venait de se terminer, il y avait à peine dix ans.

Alors c'était la remontée vers les fermes, à pied, par petits groupes et les discussions continuaient. Les fermiers des annexes les plus éloignées, une heure trente de marche, étaient les plus attardés. Ils devaient traverser tout le village et faisaient alors un dernier arrêt aux cabarets du haut, chez Pascal et chez Charles du Français. Bien souvent la dernière sonnerie pour les vêpres avait été entendue. Quand ils rentraient à la ferme et se mettaient à table pour le repas de midi retardé, la fermière demandait : « quelles étaient les nouvelles » : « Kòk il î de noveye ? » « qu'est-ce que le curé a prêché aujourd'hui à la messe ? » « Kòk ké prawtchi lo kurey é lé masse èneuy ? » La réponse à la deuxième question était beaucoup plus délicate car le sermon avait été oublié...

LES VÊPRES

Comme servant de messe, j'étais souvent de service pour les vêpres. En attendant 14h30, nous jouions devant l'église, là où il y avait deux canons de la guerre 1914-1918, à côté du monument aux morts. J'ai encore un souvenir marquant de cette époque. Les discussions du cabaret terminées, on rentrait à la ferme. À l'angle du presbytère, je vois encore ces fermiers s'arrêtant, sortant leur montre du gousset et réglant leur montre sur celle du cadran de l'horloge de l'église, pour avoir l'heure durant toute la semaine.

Les vêpres duraient de 30 à 40 minutes et étaient suivies par un Salut. Elles étaient chantées par les Congréganistes, la chorale des jeunes filles. La fréquentation était surtout féminine et semi-obligatoire pour les enfants. Malheur à celui qui manquait cet office ! Le dimanche suivant, il était nommé du haut de la chaire.

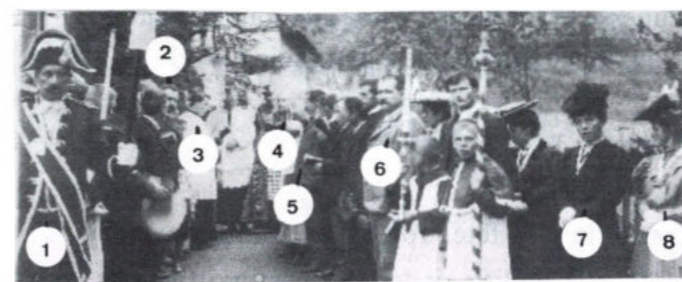
Après les Vêpres il y avait cinéma paroissial, à la Maison d'œuvres près de l'église.

On y passait des films muets sous-titrés. Pour nous enfants, les plus appréciés étaient Laurel et Hardy. La fréquentation du cinéma était une récompense accordée si nous avions été sage et obéissant durant la semaine. Lorsque ce n'était pas le cas, après les Vêpres nous allions à la Tour du Faudé, reconstruite en 1934 et très fréquentée par les habitants de Lapoutroie et d'Orbey. Là haut, c'était l'occasion de rencontres et parfois de querelles entre gamins de notre âge et qui ne se connaissaient pas.

La carrière de granit de La Barischire, où on faisait rouler les wagonnets, était un autre lieu de distraction. Mais l'endroit préféré entre tous était la visite et la découverte de l'Étang du Devin et de la Tête des Faux. C'était merveilleux de découvrir les forts, tranchées, souterrains, la gare du funiculaire, sans oublier « La Roche du corbeau » tous ces vestiges presque intacts de la grande guerre, mais où armes et munitions avaient été soigneusement ramassées ou enterrées. Pour aller à la Tête des Faux, vu la distance, il fallait partir de bonne heure l'après-midi, et il fallait alors manquer les Vêpres. Gare à nous le dimanche suivant !



Photo : le suisse



- 1-Alexis LOING, le Suisse avec sa hallebarde
- 2- Victor PIERREVELCIN, dit « Bajo », de La Goutte
- 3- Abbé PRINCE 4- Chanoine RHEIN
- 5- Émile ANCEL
- 6- Henri DUBY 7- Clémentine VALENTIN – BEAT
- 8- Augustine JACQUES

LÉ ZOTTE

ENCORE UN MOT DE PATOIS PRESQUE OUBLIÉ

Jean MATHIEU

Dans le bulletin n° 1 de la Société d'Histoire, paru en 1982, voilà 20 ans, figure un article de Maurice Hermann : « Un peu de patois de chez nous : les Zottes. » Autrement dit : la fête populaire, qui avait lieu dans chaque commune du canton dans un temps encore récent, mais surtout jusqu'en 1939. Lé Zotte étaient bien échelonnées du printemps à l'été dans tout le canton.

LÉ ZOTTE DANS LE CANTON

Fréland : le quatrième dimanche après Pâques et le dimanche suivant. Le lundi de la fête se déroulaient la messe pour les défunts et le traditionnel marché des petits porcelets.

Lapoutroie : le dimanche et le lundi de Pentecôte et le dimanche de la Trinité.

Orbey : le quatrième dimanche après la Pentecôte et le dimanche suivant. La Fête de saint Louis se déroulait le dimanche le plus rapproché du 25 août.

Labaroche : Années paires : Les deux premiers dimanches du mois d'août.
Années impaires : le dernier dimanche du mois de juillet et le premier dimanche du mois d'août.

La fête se tenait en alternance à la Chapelle ou à la Place. Le lundi de la fête avait lieu une messe pour les défunts à la Chapelle.

Le Bonhomme : les deux premiers dimanches du mois d'août.

En général, le lundi du premier dimanche de la fête était férié.

Ces fêtes étaient très fréquentées par la jeunesse et les moins jeunes de tout le canton : « Dje vu n'allè é zotte è lè poutraye ! » « Je veux aller à la fête de Lapoutroie ! »

LE LUNDI DE PENTECÔTE À LAPOUTROIE

Le lundi de la fête, le lundi de Pentecôte était le plus fêté. Toutes les familles avaient beaucoup d'invités pour ce jour : toute la parenté, les amis du lieu ou des villages environnants. Le grand repas de midi et parfois même du soir avaient des menus pantagruéliques ! La grand-messe était chantée à 9h30, elle était suivie de la traditionnelle procession au cimetière sur la tombe des défunts, avec tout le clergé. Ce jour-là, l'église, était archicomble. Aujourd'hui la

fête du lundi de Pentecôte : lo lindi dé zotte, n'est plus qu'un maigre reflet de son importance du temps passé. Mais la traditionnelle procession au cimetière est toujours bien vivante. Personne ne peut dire son origine, mais elle est certainement due à un curé de la paroisse. La fête du village étant au départ la fête patronale, il ne fallait pas seulement faire la fête, mais aussi associer, penser, prier pour les anciens, pour les défunts de la paroisse.

Le nom « les Zotte » ne s'adressait à aucune autre fête que la Fête Populaire. En 1930 les attractions de la fête populaire étaient surtout musicales avec les chevaux de bois (Barberi), le défilé de la musique de Fraize amenant toute la population vers la place de danse et vers les buvettes. La Place dite Place de la Fête était située derrière l'école. Il y a certainement une relation entre mes propos et avec ces traditions.

QUELLE EST L'ORIGINE DU TERME DE ZOTTE ?

Le mot « Kilbe » désigne en Alsace la fête du village. Mais ce mot n'a jamais été utilisé dans le canton welche. Le vocable Zotte se retrouve en plusieurs lieux :

Dans son livre Au pays des marcaires, Victor LALEVÉE écrit : « Au Valtin et au Grand Valtin, la fête patronale se célébrait non pas à la saint Sylvestre, patron de la Paroisse, mais selon un antique usage à la Pentecôte et se disait : les Odes.

Dans son livre Gerbépal mon village, Pierre DELAGOUTTE mentionne : « À la fête patronale, on fait les oudes » (page 28, dans l'article sur la vie vers 1800)

Dans son livre Labaroche, mémoire retrouvée, Gilbert MICHEL parle lui aussi de la fête : lé zot (page 251)

Le dictionnaire Larousse explique : ODE : vient du grec et veut dire chant : chanter les odes.

ODÉON : lieu où se faisaient entendre les musiciens, les poètes à Athènes, où se tenaient les concours de musique.

Tous ces mots : zotte, odes, oudes, zot, semblent avoir une même origine très ancienne.

Le canton welche de Lapoutroie a été repeuplé après la guerre de trente ans par un apport d'immigrants vosgiens - lorrains. Ils ont apporté leurs outils, leur manière de vivre, mais surtout leurs traditions qui à l'heure actuelle sont encore sensibles.

LE PRÉSIDENT RENÉ COTY À FRÉLAND LES 7 ET 8 JUILLET 1957

Benoît WIRRMANN



Ce ne fut pas une visite officielle, simplement un passage, mais quel passage ! Celui d'un président de la République en exercice.

Dans l'après-midi du 7 juillet 1957, le président René Coty (1882-1962) arrive à Fréland et s'installe au chalet Rentz sur les hauteurs du village. C'est grâce à la préfecture que le président trouve un endroit au calme. La nouvelle fait grand bruit chez la population. Dans la soirée, la musique municipale dirigée par Félix Petitdemange grimpe jusqu'au lieu-dit Tibremont sur la montagne située non loin du chalet et exécute un petit concert en l'honneur du premier personnage de l'État. Le même soir, René Coty convie le maire de Fréland, René Henry, à venir dîner avec lui.

Puis les événements s'accroissent. Le matin du 8 juillet, le président descend la Grand-rue dans sa berline décapotable. Une foule venue de tout le canton l'attend de chaque côté quand la voiture s'arrête devant la mairie. Une jeune Frélandaise habillée en alsacienne récite un compliment, cadeaux souvenirs et fleurs sont offerts par la municipalité au président qui s'entretient quelques minutes avec le maire et son adjoint Paul Bertrand. La musique municipale est présente juste derrière, près de la fontaine. Elle a tout juste le temps de jouer un morceau avant que le président salue la population et reparte en direction de Colmar. L'instant est de courte durée mais il marque inévitablement l'histoire du village.

Aujourd'hui, l'événement est encore dans la mémoire de ceux qui ont vu passer le cortège. C'était, il y a quarante-cinq ans, le président René Coty de passage à Fréland.

Sources :

MAIRIE de Fréland, **Délibérations du conseil municipal, juillet 1957.**

Photographie

PETITDEMANGE Alphonse, secrétaire de mairie à cette époque, **Informations orales, 2002.**

LES ÉCARTS DU CANTON DE LAPOUTROIE DES ARTICLES DE MICHEL HAILLANT, 1970-1980

Yvette Baradel

Dans la collection de coupures de presse d'un membre du comité, Monsieur Gérard Dupont, se trouve une série de 137 articles intitulée "la ronde des écarts" parus dans le journal "L'Alsace" dans la période 1970-1980 sous les initiales M.H.

Chaque article est une enquête sur un écart du canton de Lapoutroie.

Cette série présente un intérêt certain. On peut, en effet, la considérer comme un panorama de la vie économique et sociale du canton à une époque de transition lorsque les anciens genres de vie disparaissaient et étaient remplacés par de nouvelles activités.

Nous verrons si ces enquêtes peuvent apporter des précisions sur cette évolution.

Il est normal d'étudier les écarts dans le canton de Lapoutroie car la région a toujours été un pays d'habitat dispersé et la majorité des habitants vivaient dans les écarts jusqu'au début du XX^e siècle.

Les 137 écarts considérés se répartissent entre les cinq communes : 49 pour Lapoutroie, 37 pour Orbey, 22 pour Fréland, 9 pour Labaroche, 20 pour Le Bonhomme.

Après avoir situé l'écart, notre enquêteur s'intéresse au chemin pour y parvenir, décrit ensuite le paysage, relève le nombre et le type des habitations enfin présente les habitants.

Nous suivrons donc ce schéma. L'étude que nous faisons n'est, naturellement, qu'un sondage car elle ne porte pas sur l'ensemble des écarts du canton.

LE PAYSAGE

Les altitudes sont comprises entre 400 mètres et 1 000 mètres. 40% des écarts sont situés entre 500 mètres et 700 mètres.

Pour y parvenir la plupart des routes sont carrossables. Mais il existe encore des chemins de terre et il n'est pas toujours facile de parvenir à destination. La Mossure à Orbey a laissé un mauvais souvenir à notre enquêteur : "Le chemin d'accès est vraiment impossible. On doit emprunter celui de l'annexe "Vers Pairis", frôler la "Pierre du Loup". Quel détour les amis et quelle route. Demandez donc... aux amortisseurs".

Le paysage est à peu près le même partout : forêts, prairies, arbres fruitiers. Mais il varie dans le détail : les essences forestières : chêne, hêtre, sapins, pins, les essences fruitières : surtout cerisiers et pruniers et en plus pommiers ou mirabelliers. Dans les prairies on trouve des jonquilles comme à

La Violette au Bonhomme.

L'eau est partout, limpide : torrents et sources. Mais dans certains écarts on craint la sécheresse comme à Sombrevoir à Orbey.

En altitude les habitants voient passer cerfs, biches, chevreuils et sangliers.

La modernité s'installe peu à peu. Au Vallon au Bonhomme, il y a un remonte-pente. Aux Machielles, à Orbey, des pylones sont installés "Bientôt, quand ils seront ..au courant, on y placera un panneau "Danger de mort"".

L'HABITAT TRADITIONNEL

Chaque écart comporte peu d'habitations, entre une et dix maisons, si nous excluons les lotissements qui sont peu nombreux. En moyenne on en compte trois pour Lapoutroie, quatre pour Orbey et Fréland.

Nous groupons ces habitations en trois ensembles : les fermes encore exploitées, les fermes habitations occupées par des retraités et des maisons variées dont nous préciserons les fonctions.

	Habitations			
	Total	Fermes exploitations	Fermes habitations	Autres
Lapoutroie	95	20	38	37
Orbey	130	60	21	49
Fréland	57	13	12	32
Labaroche	19	2	7	10
Le Bonhomme	16	6	2	8

	Habitations (en %)		
	Fermes exploitations	Fermes habitations	Autres
Lapoutroie	21%	40%	39%
Orbey	46%	16%	38%
Fréland	23%	22%	55%
Labaroche	10%	37%	53%
Le Bonhomme	38%	12%	50%

C'est à Orbey que les fermes exploitations se maintiennent le mieux.

De temps en temps, notre enquêteur donne le train de culture des fermes. Le nombre de têtes de bétail va de 6 têtes à 70 têtes, la moyenne étant de 24 têtes. Quant aux hectares ils sont compris entre 5 ha et 50 ha, la moyenne se situant autour de 18 ha. Ces fermes produisent du lait et font des fromages. A la Basse des Buissons à Lapoutroie, une ferme de 30 ha dont l'étable contient 60 têtes de bétail, produit journalièrement 300 litres de lait. Mais d'autres fermes se spécialisent. Ainsi à Kébespré, toujours à Lapoutroie, une ferme fait l'élevage de veaux. On en

compte 200.

Il y a peu d'habitants dans ces fermes. Quelquefois il n'y a qu'un agriculteur célibataire. Ils sont trois personnes dans la ferme de 30 ha que nous avons citée : les parents et leur fils.

Les fermes habitations sont occupées par des retraités de l'agriculture. On signale parfois que les terres sont louées. Là aussi les occupants sont peu nombreux : des couples, souvent des veuves. Ainsi au Limbach, sur trois fermes, deux appartiennent à des veuves.

Ces habitants portent des noms du pays. Sur 73 noms que nous avons relevés, 51 soit 70% existent dans les registres paroissiaux du XVIII^e siècle. Ceux qui sont cités le plus souvent sont les Ancel, les Baradel, les Claudepierre, les Didierjean, les Henry, les Masson, les Pierrevelcin....

Nous pouvons dire que ces fermes et leurs habitants sont les représentants du genre de vie traditionnel.

LE NOUVEL HABITAT

Un autre aspect du canton apparaît quand on regarde les autres habitations des écarts.

Il s'agit déjà de maisons variées, soit des anciennes fermes qui ont été vendues, soit des maisons modernes, soit des chalets.

Ces maisons ont diverses fonctions. Elles sont habitations, surtout secondaires, parfois principales.

Certaines ont une fonction sociale, d'autres une fonction économique.

On trouve des colonies pour enfants : trois à Lapoutroie, trois à Orbey, une à Fréland et une au Bonhomme. Ces fondations sont anciennes.

Des fermes sont transformées en ferme-auberge ou en gîte rural.

Il y a peu de fermes-auberges : une à Ribeaugoutte, une à Fréland.

Par contre les gîtes ruraux sont plus nombreux. Il semble que ce soit une réaction naturelle des fermiers qui veulent rentabiliser leur ferme. A la Böhle, à Lapoutroie, le premier étage d'une ferme a été reconverti en gîte. A Kermodé, toujours à Lapoutroie, c'est toute une ferme qui est ainsi transformée. On compte deux gîtes ruraux à Lapoutroie, cinq à Orbey, un à Fréland.

C'est naturellement une population nouvelle qui occupe ces nouvelles habitations.

En dehors d'une colonie qui dépend de la paroisse Saint Joseph de Colmar, les autres dépendent d'institutions de Meuse, de Moselle ou de la Marne.

70% des occupants des maisons viennent de la plaine d'Alsace et 70% d'entre eux de Colmar et de ses environs. 20% sont originaires du reste de la France : Paris, Reims, Blois, Marseille, le Nord, la Moselle, Montbéliard. Le reste vient

d'Allemagne, de Suisse et même d'Afrique : de Côte d'Ivoire.

Ces habitants ne séjournent que de temps en temps si bien que la population des écarts peut décupler à la belle saison. C'est ce qui se passe à Chamont, à Lapoutroie : un cultivateur l'hiver, dix personnes l'été.

Quelles conclusions tirer de cette enquête.

Il existe encore des agriculteurs qui maintiennent leur exploitation, en particulier à Orbey. C'est le cas à Sombrevoir "pas un chalet, pas un secondaire....la culture n'est pas sur le point de sombrer". Mais l'érosion de cette agriculture existe. Le nombre des fermes-habitations dépasse celui des fermes-exploitations à Lapoutroie.

La nouvelle économie fondée sur le tourisme : ferme-auberge, gîte rural, fait son apparition encore timidement.

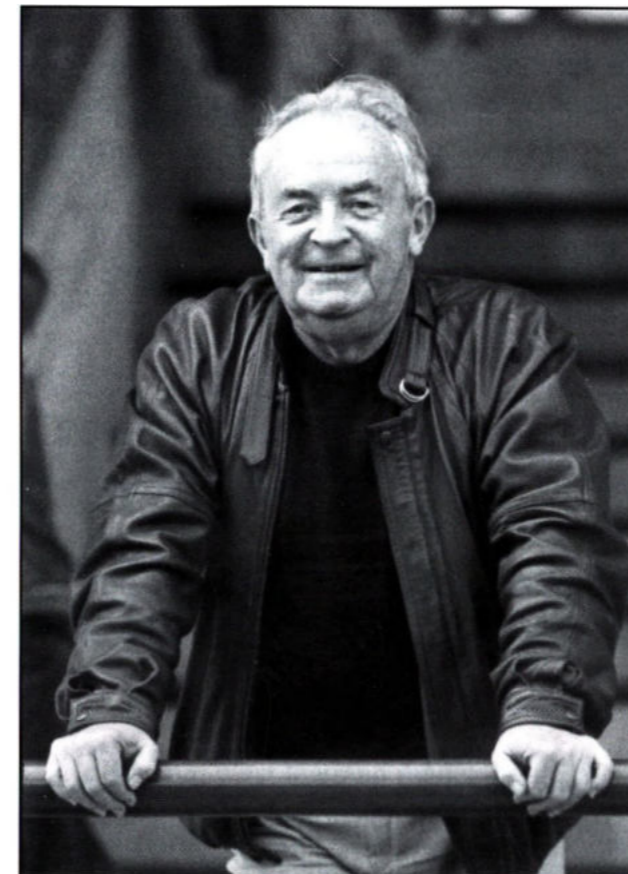
Deux populations se côtoient désormais : les agriculteurs peu nombreux et qui apparaissent agés : retraités, veuves et des nouveaux venus, plus nombreux mais qui ne font que passer. La vie se retire donc de certains écarts une partie de l'année.

Une telle enquête serait intéressante à refaire maintenant pour voir quelles solutions ont été apportées pour faire vivre les écarts du canton de Lapoutroie.

MICHEL HAILLANT

Ancien correspondant au journal l'Alsace

Gérard DUPONT



Ce Vosgien, né à Épinal le 28 avril 1924, a fait des études pour devenir moniteur d'éducation physique et a entraîné l'équipe de football de Bains les Bains, avant de rejoindre en 1952 l'École de Gendarmerie de Chamont, puis la gendarmerie de Lapoutroie.

En 1967, à 43 ans, il quitte la gendarmerie du Haut-Rhin, après une période au service de l'aide sociale.

A partir de 1973 Michel HAILLANT alimenta la chronique locale du canton de Lapoutroie. Avec son style bien particulier, toujours le nez sur le terrain et son appareil photo à portée de mains, Michel HAILLANT pour ses tournées dans les « écarts », une autre de ces rubriques « la Zaubette » un surnom du pays welche avec lequel Michel HAILLANT à en son temps baptisé sa chronique dans l'Alsace tout en image, évènements, anecdotes, potins dignes du couaraye.

Passionné de cyclisme et de cyclo-cross, Michel rappelait souvent : « mon premier papier dans l'Alsace a été le championnat de France de cyclo-cross à Kaysersberg ».

Michel HAILLANT a été récompensé à plusieurs reprises, notamment par « Paris Match ».

Michel HAILLANT a quitté l'Alsace en 1984, lorsque « sa plume commençait à avoir la béquie » nous a-t-il dit. Mais il a continué à battre la campagne de son canton en balades, à la pêche, toujours à l'affût d'un tuyau pour la rédaction.

Plus de « Zaubette » : Michel est parti avec discrétion le 14 mai 1999, quelques jours après avoir fêté son 75ème anniversaire.

Source : Journal l'Alsace des 11 et 15 mai 1999.

LO KARNAVAL DE MÈ DJÈNAS

Marguerite HAXAIRE
Maurice HERMANN

Sa tauw lo kwèram, èvan sa lo moma dé kakay, dé pyèji. An dékretch lo djambo, an prépar lé pyè de banya, dota tra djo, lo dimontch, lo lindi é lo madi an fè lé féyt.

Da lè djonay sa po lé ' zèfan, lo sà po lé djèn é lé mon-djèn, sa èki trovré lè mouyou ègochtur.

Po sla lé z'armèr so fneyi, an rech de novey lo djipo do gran-pèr, lè raub de mèryè dè gran-mér ; sna palè dé vi tchèpey, é po i sà an rbot lé vi solè ènda bonjèvé rèvyè.

L'èpré-midi, lé z'èfan défilo da lé ru do vilèdj, éli dé teyt de béyt, d'am politik, dé podéy ké skwau èvo-lo-ley, èn pèr èvo voré z'èfan da i tcharya de saus ; lé pu hadi fèyo kriyè lé pu spavrou.

Lo sa, tortu se rtrovo da lé z'auwt, toupatou an dans, lo dja é lo pe se malo da i tourbiyo de konféti, tcheki spi so wèzi, èprov pa lè wè oubé lè faso de tchèminè de rknach ki se kwèch dso lo mask ; dé fou éli dé gwaus surpriz é d'èmèr désèpsyo.

Lo madi è mèyney sa l'our de vertè, tortu so oblidji de se démaskè. Epré tchèki, sova pa i frau d'evyè, rton tchi lu é sa dja lo merkedé dé sannd, permey djo do kwèram.

- Madame Marguerite HAXAIRE, de Fréland, a raconté le carnaval de sa jeunesse.
- Monsieur Maurice Hermann, d'Orbey, a transcrit le récit, en français et en patois.

LE CARNAVAL DE MA JEUNESSE

Marguerite HAXAIRE
Maurice HERMANN

C'est bientôt le carême, avant c'est le moment des rires et des plaisirs. On décroche le jambon, on prépare les plats de beignets, pendant trois jours, le dimanche, le lundi et mardi on fait la fête.

Dans la journée, il y a le défilé des enfants, le soir c'est le bal pour les jeunes et les moins jeunes, c'est à qui trouve le meilleur déguisement.

Pour cela, les armoires sont fouillées, on ressort la redingote du grand-père, la robe de mariée de la grand-mère, sans parler des vieux chapeaux, pour l'occasion on remet les vieux souliers depuis longtemps oubliés.

L'après-midi, les enfants défilent dans les rues du village, il y a les têtes de bêtes et d'hommes politiques, des mendiants balayant le sol, même un couple avec sa progéniture dans un chariot d'osier. Les plus hardis font pleurer les plus peureux.

Le soir, c'est le grand rendez-vous dans les cafés, partout on danse, le beau et le vilain se mélangent dans un tourbillon de confettis. Tout le monde danse, chacun épie son voisin et essaie par la voix et la démarche de reconnaître qui se cache sous le masque, parfois il y a de grosses surprises et d'amères déceptions.

Le mardi à minuit, c'est l'heure de vérité, obligation pour tous de se démasquer. Puis chacun, souvent par une froideur hivernale regagne son logis et déjà c'est le mercredi des cendres, premier jour de carême.

INN MÈRYÈDJ DA LÉZ ÉNAY SINGKANT

Gérard MILLION

Lè way, **an alau** è lè mèri, èvo lé témwè èko dous trach dè fami, **sauk pan** vnu, po lo mèryèdj sivil. S'ir **toukou** wa singk our, èpré, él i **awou** inn pti apéritif è l'auwt : èn skay d'kokléof èvod inn vour dé **byan** vi. Epré, **an rvenau** tchèki è **maujo**, bé sur, **an** n'ir ko mi èsèn !!

Lo dedmègn, s'ir lo **gran** djo. Lè mèryay botau sè rauwb dé mèryay è lè **maujo**. S'ir **toukou** èn **grand byantch** rauwb, inn wèl èko inn byè bokè. Lo djèn mèryè **vnau** lè kwèr. El ir vechti èvod inn byè **nu** èbi èvod èn fyo è lè botnir.

Epré, **an alau** tortu po lè mass, s'ir bé sova inn **samdi** mèti, dé fou lo **madi**. Lo pér dè djèn mèryay **awou** botè inn tchèpéy po monè sè féy è l'autèl. Lo djèn mèryè **vnau** lo dèréy èvo sè mér.

E midi, s'ir lo dedju. S'ir **toukou** dé patéy, dè rechti èvo dé légum ou dè satch tchye èvo dé chtofi èko dè salad. Lo désèr, s'ir do biskwi fourè èko dè krèm è lè vani èvo do **byan** d'u dsu. Lo kafè séy**vau** èvo lo brantvi.

Po rèmuzè lé djan, é-n-i **awou** dou bé desidè, inn èko èn, **mau** ègochtè, ké **vnan** èpotè lè poupé é djèn mèryè. L'am, s'ir inn dja soulong, él **awou** èn botay d'rodj da èn mègn è inn bato da l'aut, po sé tni **au**, é-n **awou** dja ko pu k'so **kont**. Lè fam **awou** èvu l'èfan (lè poupé) è él in téyma **por**, ké n'pan pu l'èlvè. El ir malereuz dé dnè s'n'èfan mè é'n'pan pu lo wadè téyma k's'n'am ir **ma**. Lé djèn mèryè lo pernan dé bong **keur** è é **dnan** ko è **bour** é dou podéy.

Ater ta, é **falau** sanndji é béyt, **falau** nalè léz èrji.

Evo lè ney **vnau** lo sepè : do **djanbo** èvo dé kmartyèr èko dé salad. E n'y **awou** sova inn ké **djwau** d'l'akordéon po inn pauw rèmuzè lé djan. **Sau** k'in è **tauy érkontan** déz istwèr dé d'da lo ta è é dévnan è dé pu sèvan. Enn fou mèyney, kat lé djan **dansan** lè dèrér, lé djèn mèryè kwèran d'fouyi po-z éyt trangkil.

Lo dedmègn, lè féyt ir pratt, é **falau** èanntchi èn **aut** vi...

UN MARIAGE DANS LES ANNÉES CINQUANTE

Gérard MILLION

La veille, nous allions à la mairie, avec les témoins et deux ou trois personnes de la famille, ceux qui pouvaient venir, pour le mariage civil. C'était toujours vers cinq heures, après, il y avait un apéritif au restaurant : un morceau de kougelhof avec un verre de vin blanc. Ensuite, on revenait chacun chez soi, on n'était pas encore ensemble !!

Le lendemain, c'était le grand jour. La mariée mettait sa robe de mariée à la maison. C'était une grande robe blanche, elle portait aussi un voile et un beau bouquet. Le jeune marié venait la chercher. Il était habillé d'un bel habit neuf et portait une fleur à la boutonnière.

Ensuite, on partait tous pour la messe, c'était souvent un samedi matin, parfois le mardi. Le père du jeune marié avait mis un chapeau pour accompagner sa fille à l'autel. Le jeune marié venait le dernier avec sa mère.

A midi, c'était le repas. C'était toujours des bouchées à la reine, du rôti avec des légumes ou de la viande fumée avec des pommes de terre à l'étouffée et de la salade. Le dessert, c'était du biscuit fourré avec de la crème à la vanille et des îles flottantes. Le café suivait avec l'eau-de-vie.

Pour amuser les invités, il y en avait deux, bien décidés, mal habillés, qui venaient apporter la poupée aux jeunes mariés. L'homme, c'était un drôle de soulard, il avait une bouteille de vin rouge dans une main et dans l'autre, un bâton pour le maintenir debout, il en avait déjà « plus que son compte ». La femme avait eu l'enfant (la poupée) et ils étaient tellement pauvres, qu'ils ne pouvaient plus l'élever. Elle était malheureuse de donner son enfant mais ils ne pouvaient plus le garder tellement son mari était méchant. Les jeunes mariés le prenaient de bon cœur et donnaient encore à boire aux deux mendiants.

Pendant ce temps, il fallait penser aux bêtes, il fallait aller les soigner.

Avec la nuit venait le dîner : du jambon accompagné de pommes de terre et de salades. Il y avait souvent un joueur d'accordéon pour divertir un peu les gens. Les invités racontaient des histoires de dans le temps et ils devenaient de plus en plus savants. Arrivés à minuit, lorsque c'était la dernière danse, les jeunes mariés essayaient de s'enfuir pour être tranquilles.

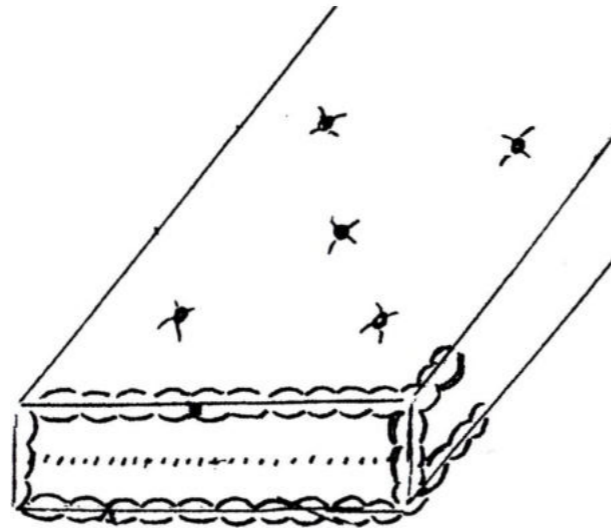
Le lendemain, la fête était finie, il fallait commencer une autre vie...

LÉ MATLA DE D'DA LO TA

Gaby BAUMANN

Da lo ta, da tchèk fami, lé matla se fèyan èvo do krègn animal, dè krinyèr èko dè kou do tchwau. D'inn kotè an botau dè lèyn è padsu do krègn, inn kotè evyè è l'aut ènay.

E falau de ta z è aut lé dmontè po rèfrachi lè lèyn è lo krègn. S'ir èn bzagn de fam. El fèyan sla annter lè fnau è lè séy, s'èn pyouau mi. Lè permér bzagn, dékouz lè taul, si èl ir kèzay, an n èchtau dl'aut. Dsu dé fyeri, an botau lo krègn k'an awou défè pa ptit pagni, lo sa, an awou bé mau lé dau è key poussa ! Epré, an kardau lè lèyn, sa z ir duch ausi, s'ir inn kau d'mègn è par.



An lèchau torto o slo, sa dnau do volum. Epré an botau dsu lè taul, d'inn kotè lè lèyn è padsu lo krègn. An rèbètau inn kotè dè taul è an kouzau léz aut trach èvod èn gros awéy è dè bonn fisèl. Falau kouz inn bourlè tout è l'èrond, èpré, èvod èn grand awéy è dou pikang, inn paw d'lèyn, an pachau lo matla fur è fur. An djau sla lo « capitonage ».

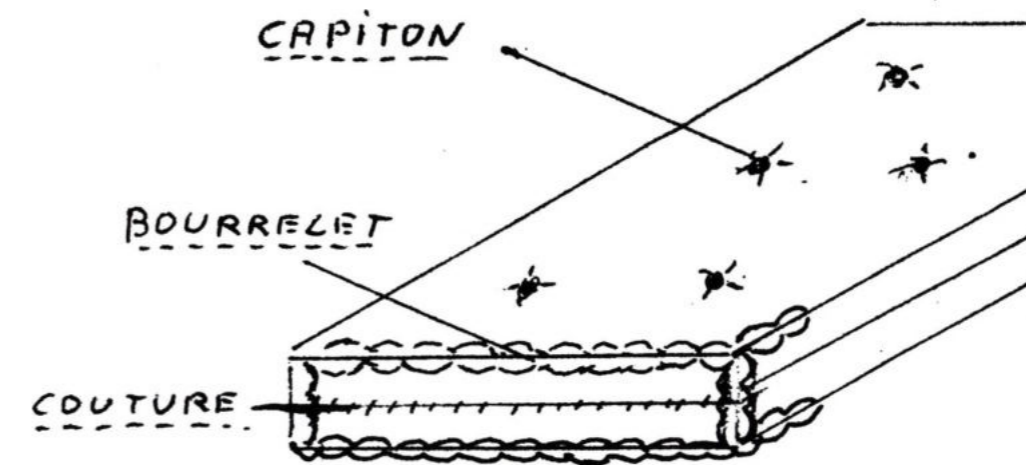
LES MATELAS DU TEMPS PASSÉ

Gaby BAUMANN

Dans le temps, dans chaque famille, les matelas se faisaient avec du crin animal, de la crinière et de la queue du cheval. D'un côté, on mettait de la laine et par dessus du crin, un côté hiver et l'autre été.

Il fallait de temps à autre les démonter pour rafraîchir la laine et le crin. C'était un travail de femmes. Elles faisaient cela entre la fenaison et la moisson, s'il ne pleuvait pas. Le premier travail, découdre la toile, si elle était déchirée, on en achetait de l'autre. Sur des cendriers, on mettait le crin qu'on avait défait, par petites poignées. Le soir, on avait bien mal aux doigts et quelle poussière ! Après, on cardait la laine, c'était dur aussi, c'était un coup de main à prendre.

On laissait tout au soleil, ça donnait du volume. Après, on mettait sur la toile, d'un côté la laine et par-dessus le crin. On rabattait un côté de la toile et on cousait les trois autres avec une grosse aiguille et de la bonne ficelle. Il fallait coudre un bourrelet tout autour, ensuite, avec une grande aiguille à deux pointes, un peu de laine, on perçait le matelas de part en part. On appelait cela le capitonage.



LO VI DO KUREY

Henri PETITDEMANGE

Lo tonéy de vi do kuréy de Pate d'lè Klin ir veyd, è kom él ir por, é n'avou pè d'sou po èchtè inn aut. El li vné èn idé. Lo dimondj é protche :

« Mé bon z èmi, da kinz djo on fêtré lé zot. Vo z o dja èchtè tra, kwèt botay de vi. Mí, mo tonéy a veyd è dj'nè pè d'sou po èchtè do vi. Dj'è dvizè è dje me dje, si tchèk mèynèdj m'èpout èn botyat de vi, dje pourè, é zot, bour è vot santè. »

An rechan do motéy, to lé djan dejenn, on n'pu mi lo lèchi snan vi é zot, on li èpoutré èn botyatt de vi. »

Lo Batiss, k'ir èn kayatt grip-sou, deje è sè fom lè Fifinn :

« T'oy, o kuréy, te li èpoutré èn botyatt d'ov. Da lè mass, sa n'se vèré mi è no, on wadré not vi po no. »

E lè Fifinn fèye dina.

Lo djo dé-z-ot, kat lo kuréy bote lo tonéy an pèrs, i ne reche ke de l'ov. E-z-avoun tortu fè nak lè Fifinn.

LE VIN DU CURÉ

Henri PETITDEMANGE

Le tonneau de vin du curé de Trou de la Cline était vide. Et, comme il était pauvre, il n'avait pas d'argent pour en acheter un autre. Il lui vint une bonne idée. Le dimanche, il prêcha :

« Mes bons amis, dans quinze jours, ce sera la fête du village. Vous avez tous déjà acheté trois, quatre bouteilles de vin. Moi, mon tonneau est vide et je n'ai pas d'argent pour acheter du vin. J'ai réfléchi et je me suis dit, si chaque ménage m'apporte un flacon de vin, je pourrai à la fête du village, boire à votre santé. »

En sortant de l'église, tous les gens disaient :

« On ne peut pas le laisser sans vin le jour de la fête, on lui apportera un flacon de vin. »

Le Batiss, qui était un peu grippe-sou, dit à sa femme Fifine :

« Ecoute, au curé, tu lui apporteras une bouteille d'eau. Dans la masse, cela ne se verra pas et nous, on gardera notre vin pour nous. »

Et la Fifine fit ainsi.

Le jour de la fête, quand le curé mit le tonneau en perce, il ne sortit que de l'eau. Ils avaient tous fait comme la Fifine.

MAYANN É SIDAUR

Gaby BAUMANN

Jouée au Bonhomme par Gaby BAUMANN ET Claude JACQUES

Mayann : Bonswèr Sidaur.

Sidaur : Bonswèr Mayann.

Mayann : Kauk e t'fè ko o vilèdj é-z-our si ?

Sidaur : Dj'è vnu pèyi lo rsevou èpré dj'è fè tortott mé komisyo.

Mayann : S'a k'té trobé dé sou, pra èn sèl è fè dju.

Sidaur : Ay mèrsi. Djé séy chtègn, dj'è ko inn bou d'tchèmi chkè lo Kalwi.

Mayann : Té vu inn vour dé rodj ou bé do kafè ?

Sidaur : Djé vouray té dmandè èk..

Mayann : Dmand toukou.

Sidaur : T'a bé da to pti lodjma, mi, té sè, djé séy tou pami, té n'vourau mi vnu pèsè l'evyè èvo mi ?

Mayann : T'a mi fauw ! Kauk diran lé djan èko lo kuréy ?

Sidaur : Lé djan, lé djan... Lo kuréy, é sè bé kè not èdj, an n'fèrau pu d'mau..

Mayann : Evo ti, an n'sè jamè !

Sidaur : Té srau bé, té frau dé-z-ékonomi, t'èrau tchau, è minndji, djé sè ké t'n'é mi èn gros pansyo.

Mayann : T'é ko èn tchiv ?

Sidaur : Ay, poké ?

Mayann : O vilèdj, an di k'tè tchiv a spésyal, é fau le monè o boutch è l'evyè. Lé-z-aut, s'a toukou o futa. Alaur, té srau kapab d'm'èvouyi do Kalwi o Vwèrimo, è pi !

Sidaur : Jamè d'mè garss dé vi, té sanndj ! E bé, té dvizré, djé rvarè l'aut smèyn.

Mayann : Ay, poké ?

MARIANNE ET ISIDORE

Gaby BAUMANN

Jouée au Bonhomme par Gaby BAUMANN ET Claude JACQUES

Marianne : Bonsoir Isidore.

Isidore : Bonsoir Marianne.

Marianne : Que fais-tu encore au village à cette heure ?

Isidore : Je suis venu payer le percepteur et puis j'ai fais toutes mes commissions.

Marianne : C'est que tu as beaucoup de sous, prends une chaise et assieds toi.

Isidore : Oui, merci. Je suis fatigué et j'ai encore un bout de chemin jusqu'au Kalblin.

Marianne : Tu veux un verre de rouge ou bien un café ?

Isidore : Je voudrais te demander quelque chose.

Marianne : Demande toujours.

Isidore : Tu es bien dans ton petit logement. Moi, tu sais, je suis tout seul, tu ne voudrais pas venir passer l

l'hiver avec moi?

Marianne : Tu n'est pas fou ! Que diraient les gens et le curé ?

Isidore : Les gens ; les gens... le curé, il sait bien qu'à notre âge, on ne ferait plus de mal.

Marianne : Avec toi, on ne sait jamais !

Isidore : Tu serais bien, tu ferais des économies, tu aurais chaud, à manger, je sais que tu n'as pas une grosse pension.

Marianne : Tu as encore une chèvre ?

Isidore : Oui, pourquoi ?

Marianne : Au village, on dit que ta chèvre est spéciale, il faut la conduire au bouc en hiver.

Les autres, c'est toujours au printemps. Alors, tu serais capable de m'envoyer du Kalblin au

Voirimont à pied, avec ta chèvre !

Sidaur : A, sa vrè, Mayann, t'é ko tè chaul, té sè, lè ptitt, j'n-èrè débza l'ènay k'vé po nalè
Lèbarauwtch kouyi dé brèbèl

Mayann : Té pu bé rir, lè tat bé brèbèl sé minndj, mè mi lè tat dé bibi.

Sidaur : El a prék aussi bonn k'séy d'mau mèye rèzinéy d'Orbéy.

Mayann : Té sè, è botan trobé do sek, èl n'a mi pu mar. Sa lé dou seul do kanto k'an pu
minndji. Di me lè key k'an minndj o Bonam.

Sidaur : Séy d'gauyo d'ney !

Mayann : Dé toutt faso, j't'è di dé bod. Mè chaul, j'lè pu.

Sidaur : E vark èl a ?

Mayann : J'lè dnè o Batiss, po l'amou lu, è l'evyè, é vé mé chaufi lé pi.

Sidaur : Vèy tchiv, salu !



Isidore : Jamais de ma garce de vie , tu rêves ! Eh bien, tu réfléchiras, je reviendrai la semaine
prochaine.

Marianne : Oui, pourquoi ?

Isidore : Ah, c'est vrai, Marianne, tu as encore ton échelle, tu sais la petite, j'en aurai besoin
l'année prochaine pour aller à Labaroche cueillir des brimbelles.

Marianne : Tu peux bien rire, la tarte de brimbelles se mange, mais pas celle de hannetons.

Isidore : Elle est presque aussi bonne que celle de groseilles pas mûres d'Orbey.

Marianne : Tu sais, en mettant beaucoup de sucre, elle n'est pas plus mauvaise, c'est les deux
seules du canton que l'on peut manger. Dis-moi laquelle on mange au Bonhomme.

Isidore : Celle de noix !

Marianne : De toutes façons, je t'ai diè des mensonges, mon échelle, je ne l'ai plus.

Isidore : Et où est-elle ?

Marianne : Je l'ai donnée à Baptiste, parce que lui, en hiver, il vient me chauffer les pieds.

Isidore : Vieille chèvre, salut !



IN DJA TCHÈPEY : DOUS GAUGAT

Gilbert MICHEL

Voici encore deux «gaugat», véritables épopées qui advenaient, parfois malgré soi, à qui partait en goguette, deux «gaugat» entraînant et rythmées. L'imagination créative, la variété des situations, la richesse des évocations alliée au choix des rimes et à la vivacité du récit montre, si c'était encore nécessaire, que la langue welche peut être autre chose qu'un simple outil de communication orale.

La première, racontée par Anna TISSERAND, 97 ans, d'Orbey, s'inspire fortement de la «gaugat» parue dans le numéro 17 et rapportée par Jean Mathieu.

L'aut fou dje nale o Vormotéy
 M'èchtè in byè tchèpéy
 Èvo dé-z-oujéy.
 S'n'a rék po botè lo djo d'mè féyt.
 È rvenan, dje pèse pa tchi Madéy
 É-l-ir ètrèñi de romè sé pochéy
 Ke d'j'ètrape do fé tsu mo tchèpéy.
 Je li dje : «Mo pti Madéy
 Dèn me in dméy.
 - Mo padéy
 Pra to dméy
 È vitè dèri lo fonéy.»
 Kat j'avior bu mo dméy
 Pu monyé de dvalè bè è Orbéy
 Èvo mo tchèpéy.
 Madéy me poute da so léy.
 É kore bè tchi lo barbéy
 È ko lo kuréy.
 Kat lo barbéy é lo kuréy venen
 D'j'ir o pi do léy
 Èvo mo tchèpéy.
 J'avior djet tchey da in tpinéy d'lèséy
 Èvo mo tchèpéy.
 Lo barbéy me montre in koutéy
 Ke dje fouye bè è tchi Nanéy
 Èvo mo tchèpéy.
 Nanéy ir tsu so soléy
 É-l-ir ètrèñi de bèt sé bzéy
 Ke d'j'ètrape ko lo fyèjey
 Tsu lo mezéy.

Un joli chapeau : deux gaugattes

Gilbert MICHEL

L'autre fois, j'allai à Munster
 M'acheter un beau chapeau
 Avec des oiseaux.
 Il ne sera porté que le jour de ma fête.
 En revenant, je passai chez Madéy.
 Comme il était en train de nettoyer la porcherie,
 Du fumier tomba sur mon chapeau.
 Je lui dis : «Mon petit Madéy
 Donne-moi un quart.
 - Mais pardi,
 Prends ton quart
 Et installe-toi derrière le fourneau.»
 Quand j'avais bu mon quart,
 Plus moyen de descendre à Orbey
 Avec mon chapeau.
 Madéy me porta dans son lit.
 Il courut chercher le docteur
 Et le curé.
 Quand le docteur et le curé arrivèrent,
 J'étais au pied du lit
 Avec mon chapeau.
 Je venais de tomber dans un pot à lait
 Avec mon chapeau.
 Le docteur me montra un couteau
 Qui me fit m'enfuir en bas chez Nanéy
 Avec mon chapeau.
 Nanéy était au grenier
 En train de battre ses pois
 Et j'attrapai encore le fléau
 Sur le museau.

La deuxième, sur le même thème, est une version de Madeleine GUIDAT, originaire de Labaroche.

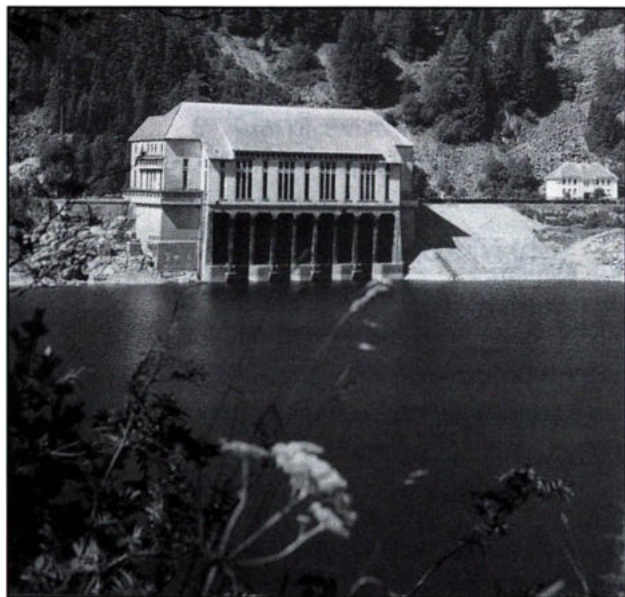
In byè djo de lindi de pinkot,
 Djé nale è lè four do Vau d'motèy
 Po m'èchtè in tchèpéy.
 Djé rvene èvod in dja byan tchèpéy,
 Garni èvod in pti oujéy.
 È rvenan, é fèyau tchau,
 Dj'awou sau.
 Djé pèse pa tchi Madéy.
 È-z-antran djé brèye :
 «Madéy, dèn-me in dméy!»
 Kat dj'awou bé bu, dj'é rênale.
 È-z-echan è fèyan dé bran,
 Vala ke dj'ètrape in kauw d'chtrouéy
 Tsu mo byan tchèpéy.
 Madéy natyau tou djet sé pochéy.
 È koran po nalè lèvé mo tchèpéy
 O ru,
 Dj'awou tro bu,
 Djé traboutche,
 Mé vala tsu mo nè.
 Madéy vne vikma mé rlevè,
 Mè pu monyé de nalè pu lang.
 Falau mé rmonè tchi no è mé botè
 O léy
 Sna mo tchèpéy.
 È tchèjan, j'awou chèpu,
 É nale o ru
 Èvo lo pti oujéy.
 Djé krye : «Mo dja tchèpéy!»
 Vala sou k'sa de bour tro d'vi
 Kat é fè tchau.

Un beau jour de lundi de Pentecôte
 J'allai à la foire de Munster
 Pour m'acheter un chapeau.
 Je revins avec un joli chapeau blanc
 Décoré avec un petit oiseau.
 En revenant, il faisait chaud,
 J'avais soif.
 Je passai chez Madéy.
 En entrant, je criai :
 «Madéy, donne-moi un quart!»
 Quand j'avais bien bu, je repartis.
 En sortant, en faisant de grands gestes,
 Voilà que j'attrapai un coup de pelle à fumier
 Sur mon chapeau blanc.
 Madéy était en train de nettoyer la porcherie.
 En courant pour aller nettoyer mon chapeau
 Au ruisseau,
 J'avais trop bu,
 Je trébuchai,
 Me voilà sur mon nez.

Madéy vint immédiatement me relever.
 Mais, plus moyen d'aller plus loin.
 Il fallut me ramener chez nous et me mettre
 Au lit
 Sans mon chapeau.
 En tombant, je l'avais lâché,
 Il alla au ruisseau
 Avec le petit oiseau.
 Je criai : «Mon joli chapeau !»
 Voilà ce qui arrive quand on boit trop de vin
 Par forte chaleur.

LES NEUF CERCUEILS DU LAC NOIR

Armand SIMON



Au XIX^{ème} siècle, les lacs qui dominent Orbey intéressent les industriels qui s'installent dans la vallée. Soucieux d'un approvisionnement régulier de leurs usines et d'améliorer l'irrigation des prés, ils font rehausser le niveau des lacs par des digues.

Dès 1911, germe l'idée d'utiliser la différence de niveau des deux lacs pour créer une usine hydroélectrique. La réalisation a lieu seulement entre 1930 et 1934. « Un nouveau triomphe du génie humain », s'exclament les revues de l'époque.

C'est alors qu'éclate le drame. Dans la nuit du 4 au 5 janvier 1934, la canalisation reliant les deux lacs saute. L'eau submerge l'usine toute neuve. Le Lac Noir se remplit rapidement. Le Noirrupt se gonfle d'un flot furieux. Par bonheur la digue résiste et le Val d'Orbey échappe à la catastrophe.

Mais la tragédie coûte la vie à neuf personnes, ingénieurs et ouvriers. Parmi les survivants de l'équipe, quasi miraculé, M. René Kayser. M. Kayser maintiendra le souvenir de la catastrophe et du sacrifice de ses camarades de travail, en recherchant et exposant sans cesse les causes du drame, jusqu'à son décès en 2001.

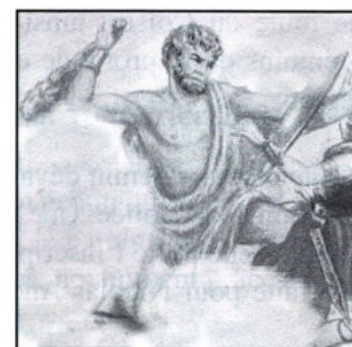
La population d'Orbey et des environs n'oubliera jamais cette nuit d'horreur et d'angoisse. Elle voit dans l'usine le symbole de l'ingéniosité humaine qui dompte la nature et produit de l'énergie. Mais elle fait aussi de l'usine le monument commémoratif de la catastrophe. L'étage inférieur du bâtiment laisse apparaître neuf arches noires, celles des vannes rejetant l'eau dans le lac.

Pour les gens, ces neuf arches ont, en période d'étiage, la forme exacte de neuf cercueils. Neuf cercueils comme ceux des neuf victimes... Les gens disent aussi que l'usine annonçait dès sa construction le prix de la catastrophe : neuf vies humaines... Pas une de moins, mais pas une de plus...

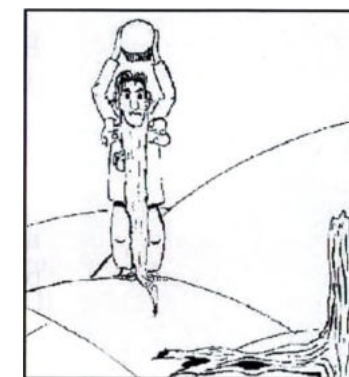
SOURCE :
Armand SIMON, d'après un témoignage oral.

HERCULE ET LE GÉANT DU HOHNACK

Lucien JECKER



Hercule



Géant du Hohnack

Dans la revue « Elsässer Erzähler » de 1903, nous avons recueilli et traduit cette légende inédite.

« Le nom du Hohnack a fait l'objet de maintes interprétations, quoiqu'il s'explique simplement par le vieil haut allemand « hnac » qui veut dire : sommet, pointe.

Dans le langage populaire, la montagne s'appelle « Tombe du géant » et est l'objet d'une légende intéressante.

« Lorsque Hercule n'eut plus rien à faire en Grèce, il apprit qu'auprès du Rhin, là où se situe l'Alsace, vivait un énorme géant que l'on prétendait audacieux et fort, mais outre mesure. Cet éloge provoqua jalousie et colère chez Hercule. Armé de sa massue, il atteignit la montagne et le géant, à l'entrée de la vallée de Munster. Un combat sauvage s'engagea immédiatement, de sorte que le feu jaillissait des boucliers des combattants. Du grand matin jusque tard dans la nuit, le combat gigantesque persista. Puis le géant s'écroula, couvert de profondes blessures. Mourant, il pria Hercule de bien vouloir enterrer son corps sous le sommet de la grande montagne, du Grand Hohnack.

Hercule accomplit ce souhait, puis remonta la vallée de Munster, jusqu'à ce qu'une falaise très raide se dressa devant lui. Hercule n'arriva pas à gravir la falaise et entra dans une grande fureur. Il détruisit la paroi rocheuse d'un seul coup de massue et forma ainsi le passage de la Schlucht.

Mais le géant du Hohnack n'est peut-être pas complètement mort dans sa tombe : on peut encore l'entendre gémir et respirer sourdement... »

LA CROIX DU RAIN DE LA HOLLÉE, AU BONHOMME

Michel MASSON



De nombreuses croix rurales ornent le village du Bonhomme. L'ancienne route du Col est ainsi jalonnée de beaux monuments, témoins de la profonde empreinte catholique dans notre région.

Non loin de la Chapelle, un chemin dévale vers la nouvelle route au lieu-dit Rain de la Hollée. Une croix aux bras trilobés borde le chemin. Elle porte l'inscription :

Cette croix a été faite pour Nicolas Ancel et ses deux fils 1788.

Une recherche dans les registres paroissiaux nous donne des renseignements supplémentaires. Nous y lisons : « L'an 1788, le 25 décembre, Nicolas ANCEL, bourgeois de ce lieu, époux de Thérèse BARADÉS, âgé de 49 ans, a été étouffé sous une avalanche en même temps que ses deux fils : Nicolas 19 ans et Jean-Baptiste 17 ans et est

mort après 35 heures. Ils ont été enterrés par moi, curé du village. Témoins : Nicolas BARADÉS, veuf, Georges GANAYS, mari de la sœur de la veuve, Nicolas CONRAUX et Jean-Nicolas CONRAUX, habitants de ce lieu qui ont signé avec moi, RESCH, curé. »

Cette croix commémore donc un tragique accident et témoigne de la rudesse du climat de l'époque. Et que dire de la situation de la veuve Thérèse Baradés ?

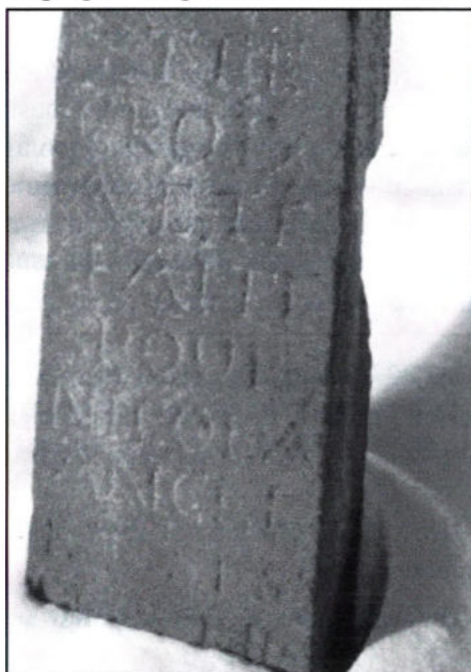
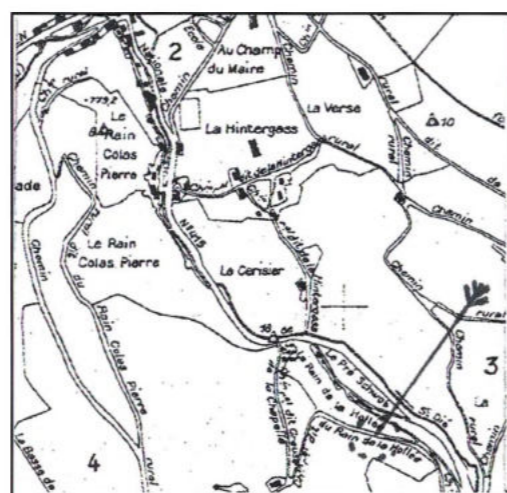


Photo Michel Masson



Carte de localisation

En haut : Croix au bord du chemin.
En bas : Détail du fût de la croix avec l'inscription

ÉPHÉMÉRIDES DE L'ANNÉE 2001 A TRAVERS LA PRESSE LOCALE

Gérard DUPONT

Samedi 10 février 2001 – « On n'est pas Indiens c'est dommage »

En écoutant le dernier disque de l'Alsacien Rodolphe BURGER, la France entière peut découvrir le patois welche parlé dans les communes du canton vert et de la vallée de Ste Marie aux Mines, notamment grâce à l'enregistrement de Gaby BAUMANN et Henri BARADEL.

Lundi 12 mars 2001 – « Cantonales 2001 : 82% pour Jean Schuster »

Pas de surprise dans le canton de Lapoutroie où Jean SCHUSTER conserve son siège avec un score encore bien supérieur à celui qui en 1994 à l'issue d'un duel au second tour contre un candidat écologique, l'avait conduit au conseil général avec 70,18 %. Hier son succès a pris des allures de plébiscite, puisqu'il a atteint 81,94 % des suffrages dès le 1^{er} tour, face son adversaire le Vert Yvan Le Coguic.

Très largement en tête dans les cinq communes du canton, le sortant atteint même 87,6 % à Orbey, la commune la plus importante du canton dont il est maire depuis 1989 et où la liste municipale « Confiance en l'avenir d'Orbey » seule en lice qu'il conduisait, lui confierait un troisième mandat dans quelques jours. Les électeurs se sont tout de même mobilisés pour cette élection dont l'issue ne laissait guère planer le doute : les trois quarts d'entre eux sont allés aux urnes.

Le taux de participation est même supérieur de 5,58 % la moyenne départementale.

ÉLECTIONS CANTONALES 2001 : RÉSULTATS DU CANTON DE LAPOUTROIE

Communes	Inscrits	Votants	Exprimés	Jean Schuster (Indépendant)	Yvan Le Coguic (Verts)
Le Bonhomme	524	432	412	334	78
Fréland	976	802	771	587	184
Labaroche	1458	964	916	669	247
Lapoutroie	1524	1138	1094	925	169
Orbey	2499	1843	1784	1563	221
TOTAL	6981	5179	4977	4078	899
%	100 %	74,19 %	96,10 %	81,94 %	18,06 %

Dimanche 8 avril 2001 – Roger BLEU à la tête de la «Com-com»

Le nouveau président de la Communauté de Communes de la Vallée de Kaysersberg a été élu vendredi soir. Roger BLEU succède à Bernard ROSÉ. Roger Bleu a, non sans émotion, remercié les élus pour la confiance qu'ils lui ont accordée tout en assurant ses collègues de sa disponibilité, étant retraité dans deux mois.

Avant le vote des postes de vice-présidents, Jean SCHUSTER, maire d'Orbey et conseiller général du canton vert, est intervenu en félicitant le nouveau président et a informé les délégués que même si «Orbey n'est pas candidate à une vice présidence, cela ne signifie pas pour autant que la commune la plus peuplée de la vallée se désintéresse de la gestion de l'intercommunalité».

«C'est grâce à la qualité de la vallée et de ses habitants que nous réussissons ensemble» a conclu le nouveau président R. Bleu

Jeudi 17 mai 2001 – Rencontre avec l'abbé Guy GILBERT : « Il faut vivre comme si on allait mourir le jour même »

La paroisse de Lapoutroie avait organisé la venue de l'abbé Guy GILBERT, prêtre éducateur de jeunes, qui a conclu son passage dimanche par une messe concélébrée avec le curé Roger HARTMANN en l'église Ste Odile, en présence de nombreux fidèles.

La foi, c'est ce qui lui a permis de tenir «de ne pas péter les plombs», et la prière va avec. Pour la prière il ne s'agit pas forcément de réciter des chapelets : «Si Dieu est vraiment au cœur de nos vies, nous trouverons les mots» explique l'abbé GILBERT. «Dieu a besoin qu'on lui demande, qu'on le loue aussi, Dieu aime le rapport gratuit d'amour et qu'on lui dise qu'on l'aime : ainsi Dieu veut notre prière pour alimenter notre foi».

Guy GILBERT dit aussi «il faut vivre comme si on allait mourir le jour même, savoir se détacher des choses. Il faut aussi apprendre aux jeunes à faire silence car dans le silence, Dieu parle».

Mardi 22 mai 2001 – La Concordia change de chef : Frédéric WYWIJAS succède à Jean-Marie MULLER

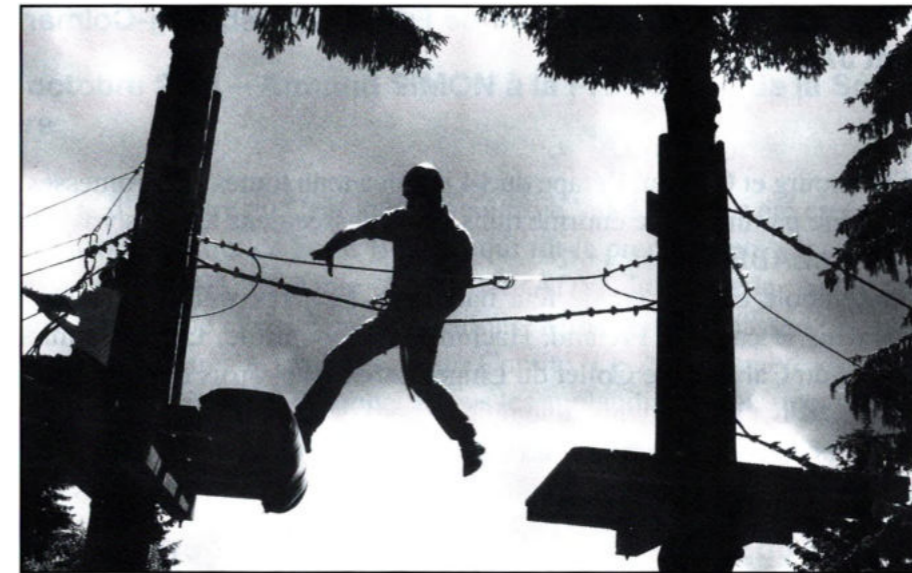
Moment exceptionnel et d'intense émotion, d'harmonie pleine et entière que le concert donné par la Concordia dans la salle des loisirs de Lapoutroie.

Cette vieille dame de quelques 110 années est toujours jeune, vaillante et dynamique grâce à ses musiciens, à son président Pierre-Yves ADAM, à son vice-président d'honneur Roland DEPARIS, à son chef Jean-Marie MULLER.

Jean-Marie MULLER quitte ses fonctions de directeur de la musique pour assumer pleinement celles de maire. A 32 ans, Frédéric WYWIJAS, organiste et facteur d'orgue, souhaite accorder la priorité aux jeunes.

Jeudi 28 juin 2001 – A Orbey, un nouveau pont sur la Weiss

Dans la ZAC des bords de la Weiss, de nouveaux travaux viennent de commencer. Il s'agit de la mise en place d'un pont de 9 m de large, trottoirs inclus, qui reliera la rue Charles de Gaulle à la rue du Faudé. Sa voie desservira aussi une parcelle constructible, à l'arrière des écoles. Trois semaines sont prévues pour l'aboutissement de ces travaux réalisés par l'entreprise Oly. Ce pont permettra aussi de se rendre dans les nouvelles écoles dont les travaux de construction sont prévus pour 2002. L'ensemble des travaux du pont coûtera 767.625 Francs HT et bénéficie de fonds européens et d'une subvention du conseil général.



Parc Aventure - Photo Gérard DUPONT

Dimanche 1er juillet 2001 – Parc Aventure du Lac Blanc : Top départ

Enfin, le grand jour pour Élie, Jean-Marc et Pascal. Ils ont mis les bouchées doubles et travaillé sans relâche pour tendre les câbles, monter le chalet d'accueil tout en bois, tester les passerelles, accrocher les tyroliennes, vérifier la ligne de vie...

Ces trois adeptes de la montagne, ont eu l'heureuse idée de créer ce Parc Aventure et ont tous les diplômes nécessaires : Brevet d'État d'accompagnateur en montagne, Brevet d'État en spéléologie, Pisteur secouriste...

Tantôt bûcherons, tantôt paysagistes, menuisiers, trapézistes ou équilibristes, ils se sont essayés à tous les corps de métier pour construire petit à petit le site du «Lac Blanc Parc Aventure» qui s'ouvre au public ce dimanche 1^{er} juillet, avec l'inauguration en présence des élus du canton.

Situé en dessous du Blancrupt, dans un environnement magnifique et niché au cœur de la forêt, cet équipement, nouvelle valeur ajoutée à la vallée, fera le bonheur de tous, de 8 à 77 ... ou 98 ans !



Inauguration - Photo Gérard DUPONT

Samedi 14 juillet 2001 – l'étape du Tour de France Strasbourg-Colmar sous la pluie : Laurent JALABERT jubile.

Entre Strasbourg et Colmar, l'étape du 14 juillet a tenu toutes ses promesses. Cette étape mouvementée, suivie par une foule énorme qui s'était massée dans les cols vosgiens a sacré un Français, Laurent JALABERT.

Tout un symbole en ce jour de fête nationale. Le pays welche était en fête avec le passage du tour dans le canton : Fréland, Hachimette, Lapoutroie, Le Bonhomme, le Col du Bonhomme, le Col du Calvaire, le Collet du Linge, Labaroche, Trois Épis.

Des dizaines d'heures d'attente, une nuit au bord de la route et un spectacle de quelques heures. Les premiers campings cars sont arrivés dès le vendredi après-midi, histoire de choisir les meilleures places en haut du Col du Bonhomme, du Col du Calvaire et dans les montées, au bord du tracé de cette 7^{ème} étape du Tour de France.



Passage du Tour de France - Photo Gérard DUPONT

Samedi 18 août 2001 – L'Étang du Devin , un joyau entre Goethe et Buffon.

L'étang du Devin est une précieuse relique de la dernière glaciation. Avec les pentes sauvages du cirque qui l'entourent, il est connu pour abriter une flore et une faune exceptionnelles.

Quand il parle de l'Étang du Devin, Philippe GIRARDIN allie le ton précis et calme du spécialiste à la verve du passionné. Cet ingénieur agronome qui travaille pour l'INRA, habite Lapoutroie, où il possède un gîte nature agréé par le WWF, depuis une vingtaine d'années. L'Étang du Devin, à quelques foulées de Lapoutroie ou du Bonhomme, c'est un peu son jardin. Lorsqu'on lui demande quelle période convient le mieux pour la découverte du site, il explique en souriant « la plus belle période pour les fleurs, c'est fin juin début juillet. Mais si on est plutôt attiré par le romantisme qui peut se dégager du paysage, il faut y aller en octobre. Il y a très souvent des bancs de brume qui planent au-dessus de la tourbière. Puis il y a l'hiver quand la beauté du paysage est figée par le gel et que le givre recouvre l'étang ».

Jeudi 4 octobre 2001 – Armand SIMON à la Présidence de la Société d'Histoire

La Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie Val d'Orbey a été créée en 1979 par des passionnés d'Histoire, autour de Sœur Béatrix, qui fut la première présidente, de 1979 jusqu'à son décès survenu en 1993. Madame Yvette BARADEL lui succéda. Après neuf années de présidence très dynamique et riche en publications, Mme Baradel passe la main à M. Armand SIMON, tout en restant très active au sein du Comité. Le 29 septembre dernier, le Comité a nommé Mme Baradel Présidente d'honneur, sous les applaudissements unanimes. Actuellement la société compte environ 160 adhérents.

Mardi 27 novembre 2001 – Jean ANTOINE, restaurateur du patrimoine local, à Lapoutroie

Le poste frontière de l'Étang du Devin a trouvé une seconde vie grâce à Jean ANTOINE et quelques amis anciens combattants.

L'Étang du Devin fut, et c'est là que Jean ANTOINE intervient, un poste frontière pendant toute la période allemande de l'Alsace, c'est-à-dire de 1870 à 1918. Afin de ne pas laisser toute cette période dans l'oubli, Jean ANTOINE et quelques compagnons anciens combattants ont entrepris de leur propre initiative de restaurer les bâtiments existants : une chapelle, le mur du cimetière, l'infirmerie, le blockhaus avec ses galeries, la maison de repos et le porche d'entrée. Lentement mais avec passion et persévérance, les murs sont consolidés, réparés, embellis « uniquement pour le plaisir des promeneurs du coin ou venus d'ailleurs. »

NOTES DE LECTURE

DIALOGUES TRANSVOSGIENS N° 17 – 2002.

Nos amis de l'Association « Dialogues Transvosgiens » viennent de faire paraître leur 17^{ème} annuaire. Il s'ouvre par les actes de la 11^{ème} rencontre d'Histoire des Hautes Vosges qui s'est tenue à Munster le 29 septembre 2001. Cette rencontre était consacrée aux « Vosges, terres de légendes »

Dans l'article de Gérard LESER, nous retrouvons les légendes et croyances des marcaires des Hautes Vosges. Plus loin, Jean-Claude FOMBARON arpente les chemins qui conduisent de la réalité aux mythes, à travers le cas de la guerre de 1914-1918. Nous retrouvons dans ces deux recherches le petit Schratzmannala, le lutin de la montagne du Schratz près du Glasborn.

Notre vice-président Philippe JÉHIN présente les aveux d'Irmell Monschall, de Hachimette, accusée de sorcellerie. La femme est interrogée au château du Hohnack en 1619, « à l'amiable, puis sous la torture , en présence du grand bailli et du secrétaire du seigneur de Ribeaupierre, du prévôt Hannss Gorius et des jurés du Tribunal des quatre paroisses, Sondag Petter d'Orbey, Michel Batto de Lapoutroie, Ulrich Anthonj d'Hachimette, Anthonj Frantz de Fréland et le tabellion Claude Ancel. » Une fois de plus, nous sommes étonnés, voire consternés, devant la cruauté des méthodes et les aveux insensés arrachés sous la torture.

NOTES DE LECTURE

L'HISTOIRE DE L'ALSACE AUX EDITIONS DU SIGNE

Le Mont Sainte-Odile : FISCHER Marie-Thérèse : *Treize siècles d'histoire au Mont Sainte-Odile*, 320 pages ; Strasbourg, 2001 ; Editions du Signe, 22,72 € (149 FF)

Dès la première page, Marie-Thérèse Fischer prend le lecteur par la main et le conduit dans les dédales de la montagne de Hohenbourg et les arcanes de son histoire mouvementée. Elle nous montre les minces éléments historiques sur Odile, la fondatrice du Couvent vers 700, les grandes abbesses de Hohenbourg, le lent déclin des XVIIème – XVIIIème siècles. Spécialiste de l'histoire alsacienne et religieuse, Marie-Thérèse Fischer nous apporte de nombreuses pages neuves sur l'époque des religieux Prémontrés, gardiens du sanctuaire jusqu'à la Révolution. Les misères de l'époque révolutionnaire s'achèvent avec le rachat du mont Sainte-Odile par l'Évêché de Strasbourg en 1853. Marie-Thérèse Fischer raconte avec humour et tendresse l'œuvre du chanoine Schir et de *Frau Mutter*, la religieuse Mère Odile Mengus. Elle narre le passage des visiteurs célèbres, le renouveau spirituel du Mont.

Son regard sur le siècle écoulé se termine par les démêlés avec la carrière de St-Nabor, le drame du crash de l'Airbus en 1992, la fonte des cloches de l'an 2000. Nul doute que Mme Fischer raconterait avec jubilation les vols rocambolesques des livres de la Bibliothèque cette année 2002, preuve nouvelle des mystères et du prestige du Mont Sainte-Odile !

En somme, un livre pétri d'amour et de science, dans un style enlevé qui conduit le lecteur, néophyte ou averti, à la découverte de ce lieu prestigieux. Ce grand ouvrage à la reliure soignée, aux nombreuses illustrations de qualité fera l'honneur des bonnes bibliothèques. Nous regrettons simplement que la mise en page ne facilite pas trop la recherche de renseignements, tout comme l'absence d'une table des illustrations et d'un index, qui permettraient d'utiliser plus facilement cet ouvrage comme un grand document d'érudition.

Le pape Léon IX : WINTZNER Thierry et KELLER Francis, *Voyage vers Léon IX, Le lion de pierre*, Strasbourg, 2002, 48 pages, bande dessinée ; 9 € (59 FF) ; Diffusé par l'Association du Millénaire de la naissance du pape Léon IX, à 68240 ÉGUISHEIM.

Ce millième anniversaire suscite plusieurs parutions d'ouvrages sur le seul pape alsacien, son histoire et celle de l'Alsace du XIème siècle. Époque difficile à explorer faute de nombreux documents, mais fondamentale pour le développement de notre province et l'épanouissement de l'architecture romane. La bande dessinée nous offre un voyage coloré dans les pas de cet ecclésiastique toujours sur les chemins.

Armand SIMON

